

MÉMOIRES DE L'INSTITUT D'ÉTUDES
CENTRAFRICAINES

N° 9

ABBÉ ANDRÉ RAPONDA WALKER

**NOTES
D'HISTOIRE DU GABON**

avec une introduction, des cartes et des notes de Marcel SORET,
Maître de Recherches de l'O.R.S.T.O.M.



BRAZZAVILLE
1960

L'Institut d'Etudes Centrafricaines

La mise en valeur rationnelle des Pays Tropicaux ne saurait se réaliser sans la possession d'un inventaire complet de leurs possibilités humaines et matérielles, biologiques et physiographiques. Et, nécessairement, pendant que se poursuivait le développement de ces Pays, la recherche scientifique s'y organisait.

C'est l'Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer, placé sous l'autorité du Ministre de la Communauté, qui en est chargé.

Au niveau de l'ex-Afrique Equatoriale Française, un décret ministériel, promulgué le 17 septembre 1947, créait et établissait le fonctionnement de l'Institut d'Etudes Centrafricaines à Brazzaville, à charge pour lui d'organiser des centres locaux dans les territoires.

Cet établissement public, doté de la personnalité civile et de l'autonomie financière, est donc l'organisme local des recherches scientifiques dans le cadre des recherches organisées par l'O.R.S.T.O.M.

Ses objectifs généraux constituent l'article 2 du décret organique n° 46-1495 du 18 juin 1946 (*J. O. A. E. F.* du 1^{er} octobre 1947). En voici l'essentiel :

— Susciter, promouvoir, exécuter les travaux scientifiques de toute nature se rapportant à l'Afrique Centrale ;

— Organiser et coordonner les recherches scientifiques relatives à l'ex-A.E.F. en dressant les programmes de travail et en assurant la liaison et la collaboration entre les organismes scientifiques de la Métropole, des pays voisins, de l'étranger et locaux ;

— Procéder à la constitution d'archives, de bibliothèques, de collections scientifiques et de la documentation nécessaire à l'étude des questions intéressant l'Afrique Centrale en général ;

— Assurer la publication des études et des travaux scientifiques se rapportant à l'objet de ces recherches.

• • •

Dans le cadre des objectifs qui lui sont statutairement assignés, l'I. E. C. a entrepris la publication de deux collections destinées à l'impression de travaux inédits. Elles s'intitulent respectivement :

— *BULLETIN DE L'INSTITUT D'ÉTUDES CENTRAFRICAINES, Nouvelle série*, de format in-8° raisin ;

— *MÉMOIRES DE L'INSTITUT D'ÉTUDES CENTRAFRICAINES*, de format in-4° coquille.

• • •

INSTRUCTIONS AUX AUTEURS

1° Tous les articles rédigés dans l'esprit du Bulletin ou des Mémoires seront très favorablement accueillis. La décision de les retenir et de déterminer l'ordre de leur publication revient au Comité de lecture créé à cet effet.

2° Les manuscrits doivent être remis sous leur forme définitive et dactylographiés à double interligne — ou écrits très lisiblement — au recto seulement de feuilles séparées. Le plan de travail doit être très apparent et au besoin explicité par une Table des matières ou un Sommaire.

Il convient de ne rien souligner et de ne rien écrire en capitales, ce travail de préparation typographique devant être assuré par le secrétariat de rédaction. Si les auteurs désirent attirer l'attention du lecteur sur un point donné par une graphie particulière, ils le signaleront dans la marge et le nécessaire sera fait.

3° Les citations bibliographiques seront groupées à la fin du travail et non mises, sauf exception, en notes infrapaginales. Ceci pour éviter de fastidieuses répétitions par ailleurs difficiles à rassembler. Ces références — dont le renvoi dans le texte se fera par la mention, entre parenthèses, de la seule date et éventuellement de la page — doivent être très précises et très complètes. Ceci pour donner au lecteur la possibilité de se procurer l'ouvrage ou l'article mentionné. Donc, ne pas omettre le nom de l'éditeur.

(Suite page 3 couverture.)

**NOTES
D'HISTOIRE DU GABON**

MÉMOIRES DE L'INSTITUT D'ÉTUDES CENTRAFRICAINES
BRAZZAVILLE

N° 9

ABBÉ ANDRÉ RAPONDA WALKER

**NOTES
D'HISTOIRE DU GABON**

avec une introduction, des cartes et des notes de Marcel SORET,
Maître de Recherches de l'O.R.S.T.O.M.

IMPRIMERIE CHARITÉ
— MONTPELLIER —
1960

INTRODUCTION

... « Mais la gloire de M. de Brazza ne doit pas éclipser celle de ses prédécesseurs. Avant lui — entre 1839 et 1875 — d'autres pionniers de la civilisation avaient préparé la voie : des officiers de marine, des explorateurs, des commerçants, des missionnaires. Eux aussi avaient travaillé et peiné « payant de leur santé ou de leur vie la page neuve qu'ils ajoutaient à la vieille Histoire de France » (*voir ci-après page 46*).

On a trop tendance, chez nous, à faire commencer l'histoire de l'A.E.F. avec Brazza, à oublier que, depuis des siècles, des populations vivaient et peinaient dans les savanes ou la forêt, que pendant les trois premiers quarts du XIX^e siècle, des dizaines de pionniers ont parcouru le pays, seuls ou presque, dans un monde souvent hostile, préparant la voie aux « créateurs d'empire ». Certes, il n'entre pas dans notre intention et encore moins dans celle de l'auteur des pages qui vont suivre, de dénigrer un de ceux qui a le plus travaillé pour une plus grande France, de déprécier son œuvre, mais nous souhaitons simplement rendre un tardif hommage à ceux dont les travaux, souvent obscurs, ont facilité, ont rendu possible cette grande œuvre.

Et l'Abbé Walker, en Gabonais fier « d'être d'un pays français depuis plus de cent ans », se devait de regrouper ce que l'on peut savoir de son passé : peu de choses en vérité, si on le compare à celui de notre vieille Europe. Mais, utilisant ses souvenirs de plus de quatre-vingts années passées dans ce Gabon, les renseignements qu'il a pu obtenir des anciens des tribus au cours de longues tournées qu'il a effectuées comme prêtre, mais aussi comme amoureux de sa terre natale dont il parle de nombreux dialectes, l'Abbé André Raponda-WALKER ne pouvait que nous offrir un travail hors série...

Cette expérience personnelle, l'auteur n'a pas hésité à la compléter à l'aide de notes laissées par les découvreurs qui ont précédé Brazza et dont certains, sans atteindre la gloire de celui-ci, n'en sont pas moins presque entrés dans la légende : Paul Belloni du CHALLU, Docteur GRIFFON DU BELLAY, Amiral FLEURIOT DE LANGLE, Marquis de COMPIÈGNE, Alfred MARCHE et combien d'autres... Mais surtout il a utilisé, éparpillés dans des revues inconnues du public ou enfouis dans des archives familiales, les lettres, documents, récits dont il a pu avoir connaissance, surtout ceux laissés par ces conquérants particuliers, ces centaines de missionnaires qui, aux côtés des TT. RR. PP. BESSIEUX, TARDY, BRIAULT ont, dès la découverte, parcouru le pays...

Documents divers, mais inégalement répartis et, malheureusement aussi, de valeur très inégale. Le plus difficile était de les coordonner. Aussi l'Abbé WALKER n'a pas voulu tenter l'œuvre, impossible à cause des « lacunes », souvent plus importantes que les « pleins », d'écrire une « *Histoire du Gabon* ». Il a préféré nous offrir des « *Notes d'Histoire...* ».

La première partie nous présente quelques grandes figures gabonaises, mpongwè, que l'auteur connaît bien puisqu'il descend de ces grands chefs qui ont su comprendre l'intérêt qu'avait l'amitié que leur proposait la France, amitié qui s'est matérialisée dès les premiers contacts officiels, avant même la naissance de Brazza, par des traités d'alliance sans lesquels la conquête de ce pays eut certainement été toute différente. N'oublions pas, par exemple, que la cession par le Makoko à la France des rives de ce qui est devenu le Stanley-Pool, n'a eu lieu que parce que Brazza a précédé Stanley de quelques jours, avance qui n'aurait certainement pas pu être si nous n'avions pas déjà été solidement installés sur l'Estuaire du Gabon et aux bouches de l'Ogo-wè et si plus de 300 km de ce fleuve n'avaient déjà été explorés et pacifiés.

La deuxième partie expose, tribu par tribu, les renseignements historiques que l'auteur a pu regrouper sur chacune d'elles. Sa profonde connaissance du pays permet à l'Abbé WALKER d'ajouter au passage des notes sur la vie et les mœurs de ces populations.

De tout ceci que devons-nous au moins retenir ?

Une quarantaine de tribus (dont une quinzaine seulement sont étudiées en détail par l'auteur) se partagent le Gabon. Elles peuvent être réunies en 8 groupes (Fig. 1) :

1. — **Groupe Omyènè** Mpongwè, Adyumba, Eneuga, Galoa, Orungu, Nkomi.
2. — **Groupe Séké** Séké, Benga.
3. — **Groupe Eshira** Eshira, Ngove, *Varama, Bavungu, Bapunu, Balumbu, Babuissi, Masango* (1).
4. — **Groupe Okandé** Apindji, Mitsogo, *Bapubi, Simba, Okandé, Evéia*.
5. — **Groupe Bakèlè**.
6. — **Groupe Fang**.
7. — **Groupe Bakota** *Bakota, Mahongwé, Shaké, Dambomo, Shamaï, Mindassa, Bavumbu*.
8. — **Groupe Mbédé** *Obamba (Mbédé), Bambama, Mindumu, Bakaniké, Bandjabi, Batsangui, Bawandji, Baduma*.

Ajoutons à cela quelques groupes résiduels de Pygmées et, sur les franges, des avancées de tribus dont l'habitat principal est au Moyen-Congo : Bakwélé au nord-est, Tégué à l'est et Vili au sud-ouest.

Mais comme toute classification, celle-ci présente un peu d'arbitraire car « une tribu offre presque toujours plus de points communs avec la tribu voisine, même si elle ne fait pas partie du même [groupe], qu'avec une autre tribu située à l'opposite dans ce même [groupe] » (2).

C'est que joue ici la loi des brassages marginaux. Par ailleurs, suivant le critère choisi : histoire, langue, genres de vie, etc., le classement peut être très différent. Expliquons-nous.

GRUPE OMYÈNÈ :

Le nom d'abord : il est linguistique, et non ethnique. Toutes les tribus du groupe parlent la même langue, mais la plupart de celles-ci semblent l'avoir apprise des Mpongwè, comme elles leur prenaient plus ou moins leur genre de vie, au moment où ils avaient une très grande influence dans tout l'Ouest gabonais. De tribu vraiment apparentée par le sang aux Mpongwè il semble bien qu'à l'origine il n'y ait eu que les Adyumba, qui ne seraient même qu'une fraction du clan mpongwè des Adoni. Les Orungu auraient une origine eshira, les Eneuga et les Nkomi seraient

(1) En italique, les tribus non étudiées en détail par l'Abbé Walker.

(2) SORET (Marcel). — Carte ethno-démographique de l'Afrique Equatoriale Française, Note préliminaire, Brazzaville, *Bulletin Institut d'Etudes Centrafricaines*, Nouvelle Série, 1956, N° 11, p. 27-52, 1 fig., 1 c.

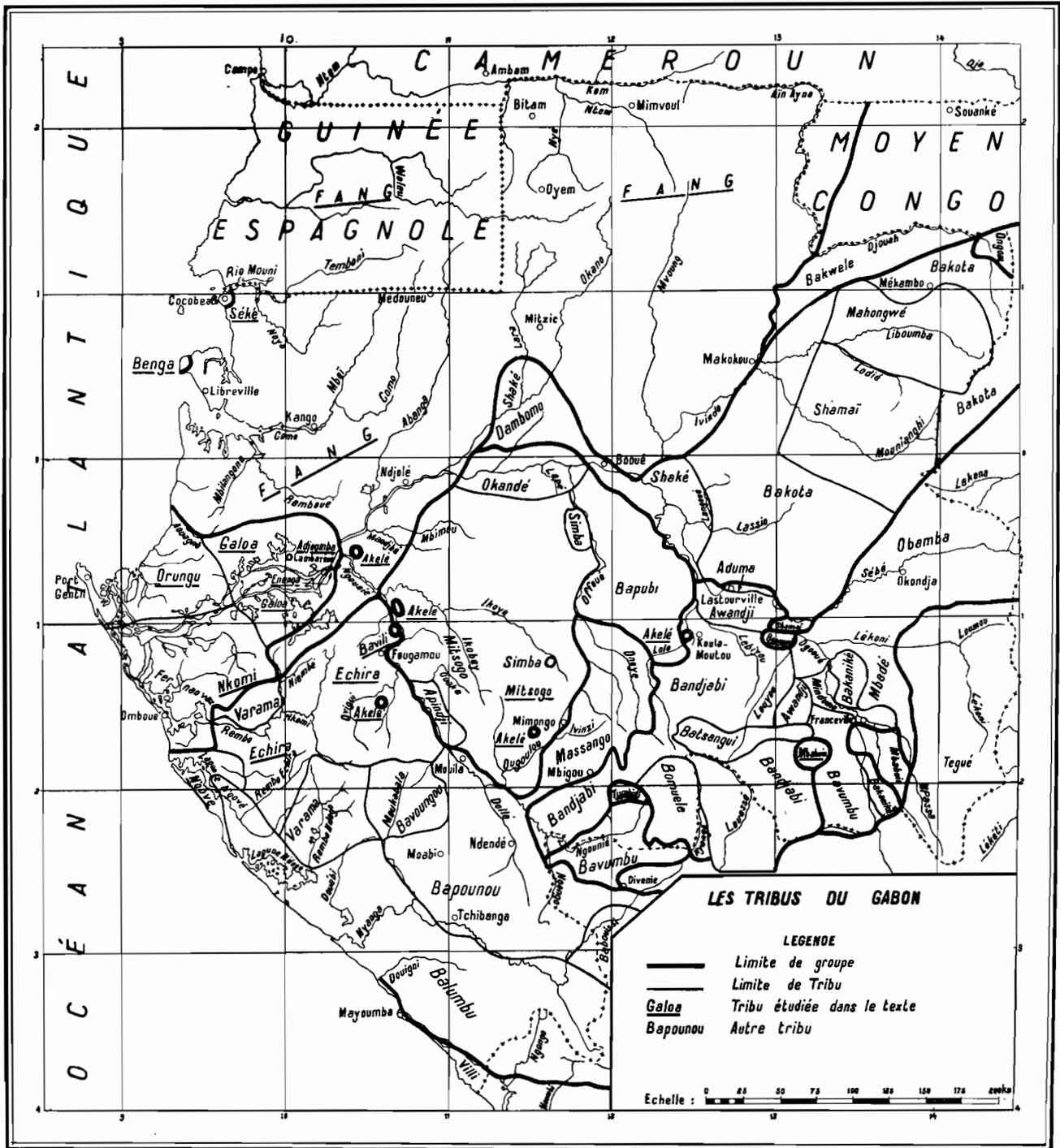


FIG. 1. — Carte des tribus du Gabon.

apparentés au groupe Okandé. Plus complexe encore est l'origine des Galoa : Eshira dit-on, cependant Nkomi et Galoa se disent proches parents... Mais depuis longtemps le groupe Omyènè a atteint une homogénéité certaine, et « aucun Omyènè n'admet actuellement que sa tribu soit de même origine qu'une autre non Omyènè » (1).

GROUPE SÉKÉ :

Il comprend plusieurs tribus qui s'échelonnent le long de la côte du Cameroun, de la Guinée espagnole et du Gabon. La tribu des Séké proprement dits serait la seule du groupe installée chez nous. Les Benga, quoique venant du nord-est comme eux, et comme d'ailleurs la plupart des tribus du Gabon, seraient linguistiquement et historiquement apparentés aux Bakota, tandis que la langue des Séké aurait quelques affinités avec celle des Bakèlè. Mais les genres de vie rapprochent ces deux populations, trop peu connues (et peu importantes en nombre).

GROUPE ESHIRA :

Un des plus importants en nombre du Gabon (120.000 environ), ce groupe comprend quatre tribus principales, soit, par ordre d'importance numérique : les Bapunu, les Balumbu, les Masango et les Eshira, les Ngove ne représentant que moins d'un millier de personnes. Quant aux Varama, ils seraient une sous-tribu Eshira, les Bavungu, une sous-tribu Bapunu, tandis que les Babuissi descendraient de métis Bapunu-Balumbu. L'unité linguistique (à part les Ngove qui commencent à parler Nkomi) confirme l'unité historique et les différences de genres de vie ne sont pas plus importantes que celles que l'on peut s'attendre à trouver chez les tribus d'un groupe dont les extrêmes sont distants de quelque 350 km.

GROUPE OKANDÉ :

Si les différentes tribus Okandé ont joué un rôle important dans la pénétration, surtout celles installées sur les rives des cours d'eau (Apindji et Okandé), elles sont en train de disparaître très rapidement : il ne reste plus que 400 Simba, 350 Evéia, 250 Okandé, 500 Apindji et si on rencontre encore quelque 12.000 Mitsogo, leur très faible indice démographique ne peut que laisser prévoir leur très prochain anéantissement. Ils forment un groupe homogène. Il est toutefois vraisemblable que, il y a très longtemps, dans un lointain nord-est, ils aient été voisins des Mpongwè avec la langue desquels leurs dialectes ont quelques points communs. Et c'est peut-être à ce fait que l'on doit les possibilités d'origine okandé des Nkomi et des Enenga.

GROUPE BAKÈLÈ :

Il ne comprend théoriquement qu'une seule tribu. Mais les vicissitudes des guerres où les jetait sans cesse leur esprit batailleur ont fait que les clans se sont trouvés éparpillés un peu partout au Gabon et jusqu'au Moyen-Congo. Mais changeant de lieu ils changent souvent de nom. Dans le Haut-Ogowè on les appelle Mbahuin, Mississiu et Bongom à Lastoursville, Akélè à Koula-Moutou, Mimongo et dans tout le Nord-Ouest du territoire. A Mbigou ils deviennent Bongom et Tumbidi, tandis qu'à Mekambo, sur la frontière du Moyen-Congo, ce sont des Ongom...

(1) HAUSER (André). — Notes sur les Omyènè du bas-Gabon. Dakar, *Bulletin de l'Institut Français d'Afrique Noire*, Juil.-Oct. 1954, Série B, Vol. XVI, N° 3/4, p. 402-415, 1 c.

GROUPE FANG :

Nous ne nous étendrons pas sur ce groupe qui peut, tout au moins au Gabon, se diviser en « Provinces » géographiques ou linguistiques, mais non en tribus au sens ethnique du mot. Nous dirons simplement que les « féroces Ossyeba » des vieux livres, ne sont vraisemblablement que des Fang de la « province » Makina (ou Maké).

L'étude des deux derniers groupes n'a été, ici, qu'à peine esquissée par l'Abbé WALKER, nous devons quand même essayer de les situer ethniquement.

GROUPE BAKOTA :

Venus du Nord-Ouest par la vallée de l'Ivindo et peut-être celles des affluents de la Sangha, ils forment une grande tache au Nord-Est du Gabon, avec quelques clans qui ont glissé jusque dans le Sud du pays. Ils semblent plus ou moins avoir fui devant les migrations fang jusqu'à l'Ogowè. Les groupes plus méridionaux ont été entraînés dans le courant d'autres migrations de moindre amplitude tels les Bavumbu de la Haute-Ngouniè (*voir dernier chapitre*).

GROUPE MBÉDÉ :

Viennent-ils du Nord ? ou de l'Est ? La question est loin d'être éclaircie, et il sera difficile de la résoudre. Mais leurs légendes nous parlent souvent de grands plateaux et d'immenses savanes dont la description rappelle beaucoup les plateaux Batéké et il est très vraisemblable qu'ils aient, il y a de très nombreuses générations, occupé ces régions. Il est possible aussi que, comme les Téké, ils viennent du Sud-Est. Les langues mbédé et téké ont d'ailleurs un certain nombre de points communs. Quoi qu'il en soit on peut distinguer plusieurs sous-groupes et les tribus elles-mêmes se subdivisent parfois aussi en sous-tribus. On peut schématiser l'ensemble comme suit :

GROUPE MBÉDÉ

- | | |
|--|---|
| <p style="text-align: center;"><i>I. — Sous-groupe Obamba</i></p> <p>1. — Obamba</p> <p>2. — Mbéti a) Mbéti forêt
 b) Mbéti savane } au Moyen Congo</p> <p>3. — Ngare</p> <p>4. — Bambama</p> | <p style="text-align: center;"><i>II. — Sous-groupe Ndumu</i></p> <p>1. — Mindumu</p> <p>2. — Bakaniké</p> <p style="text-align: center;"><i>III. — Sous-groupe Ndjavi</i></p> <p>A. — 1. — a) Bandjabi
 b) Bomuele</p> <p> 2. — Batsangui</p> <p>B. — 1. — Bawandji</p> <p> 2. — Baduma</p> |
|--|---|

C'est intentionnellement que, dans cette revue des tribus du Gabon, nous avons jusqu'à présent négligé les « Bavili de la Ngouniè » :

Selon l'auteur, il s'agirait d'une tribu du sous-groupe Ndjavi plus particulièrement frères « des Bandzabi dont ils ne sont qu'une branche séparée du tronc ». Il reconnaît toutefois que leur langue a des « affinités avec certains idiomes... du Congo : ... Balari, Bakongo et Vili de Loango ». C'est, à part les Balumbu, et pour ceux-ci c'est en raison de leur voisinage immédiat avec les Vili, la seule langue pour laquelle on puisse établir une telle comparaison. Eux-mêmes se disent d'origine bandzabi... Mais le Capitaine Lethur (1) (après bien d'autres) émet une hypothèse qui n'est

(1) LETHUR (Cap. Raoul). — Etude sur le royaume de Loango et le peuple Vili. Brazzaville, Etat-Major Général, 1952, Ms. dactylo., 2 + 126 p.

pas dénué de vraisemblance. Au moment de sa plus grande expansion, le Royaume de Loango s'étendait, du Nord au Sud, du Congo au Cap Sainte-Catherine. Les anciennes cartes donnent à ce royaume une forme sensiblement carrée, ce qui le ferait s'étendre vers l'Est jusqu'à l'Ogowè et au Stanley-Pool. Même en prenant d'autres références, savoir qu'il ne s'étendrait que jusqu'à la moitié de la distance qui sépare la côte du Stanley-Pool (Lac du Zaïre), nous arrivons encore pour cette limite orientale aux sources de la Ngouniè, de l'Offoué et de la Lolo, point d'où l'auteur fait partir les dernières migrations bavili (1). Rien n'empêche de penser que le Maloango ait envoyé de fortes « colonies » pour protéger les « marches », les « limes » de son empire. Lorsque, en raison de la désagrégation interne en même temps que sous la pression des migrations externes, notamment des Fang et des Bakèlè, ou plutôt des Bakèlè poussés par les Fang, l'empire s'effondra, il est vraisemblable qu'un ou plusieurs « marquisats » restèrent sur place. Ces « colonies » se seraient peu à peu fondues avec les envahisseurs ou les autochtones en s'appropriant une partie de leurs coutumes et de leur langue : N'oublions pas que nous avons affaire à des populations à parenté matrilineaire où le « sang » se transmet par voie utérine, et chez ces soldats, le nombre de femmes vili devait être relativement peu élevé... Sont-ce d'authentiques Vili, sont-ce des Bandjabi, les preuves manqueront sans doute toujours et le problème risque d'être résolu bientôt définitivement par la disparition du dernier Vili de la Ngouniè.

* * *

Lorsque toutes ces populations s'installèrent dans la forêt, trouvèrent-elles le pays désert ? C'est peu probable. Il y avait d'abord des groupes de Pygmées, beaucoup plus nombreux qu'aujourd'hui et qui, pour la plupart, ont, soit reflué vers les régions très difficilement pénétrables de l'Ibenga-Likouala-Motaba et de la Sangha, soit été assimilés. Il est possible aussi que d'autres populations de Grands Noirs, mais plus clairsemées que celles qui y vivent actuellement, aient occupé le pays. Quoiqu'il en soit, au moment de la pénétration européenne, la plupart de ces populations étaient déjà, parfois depuis plusieurs générations, à la place qu'elles occupent actuellement, ou sur le point d'achever leurs pérégrinations. Tout au plus pouvons-nous tenter de suivre la trace de ces migrations (Fig. 2).

A part les Vili de Loango venus du Sud, au moins jusque vers le Cap Sainte-Catherine, puis repartis sous la pression des immigrants et, peut-être, les tribus des différents sous-groupes Mbédé, toutes les populations du Gabon semblent être venues du Nord-Est. Quand ? Pourquoi ? Nous entrons plus profondément, ici, dans le domaine de l'hypothèse. Quelques dates d'arrivée à tel ou tel endroit, de la fin de telle ou telle migration. C'est tout ce que nous possédons. Il ne faut pas oublier que, dans la plupart des cas, les tribus « voyagent comme ont voyagé les Patriarches..., « n'ayant pas de provisions préparées à l'avance et ne trouvant pas d'hôtellerie sur leur chemin, « ils s'arrêtent, dressent leurs tentes (2) ; les hommes chassent, les femmes ensemencent la terre « et, après la récolte, on se remet en route ». (P. NEU, voir ci-après page 138.)

La direction Nord-Est-Sud-Ouest est à peu près certaine pour la majorité des tribus. Si la piste des Nkomi se perd sur les bords de la Ngouniè et celle des Enenga et des Apindji sur le Moyen-Ogowè, la vraisemblance pour les deux premières tribus, la certitude pour la troisième de leur appartenance ancienne au groupe okandé fait que nous pouvons les faire remonter, comme les Mitsogo, jusque dans le Haut-Ivindo...

(1) Selon l'Abbé Walker les Bavili auraient quitté cette région vers 1850-1860 (voir WALKER, Abbé André Raponda ; Les tribus du Gabon, o. c. (n° 40 *in fine*). — Il semble bien toutefois que cette date soit l'extrême limite, car, si Bowdich qui vint en 1815 dans le Moyen-Ogowè n'en parle pas, déjà, en 1866, Bruce Walker les situe vers Sindara.

(2) Plus vraisemblablement leurs huttes de branchages...

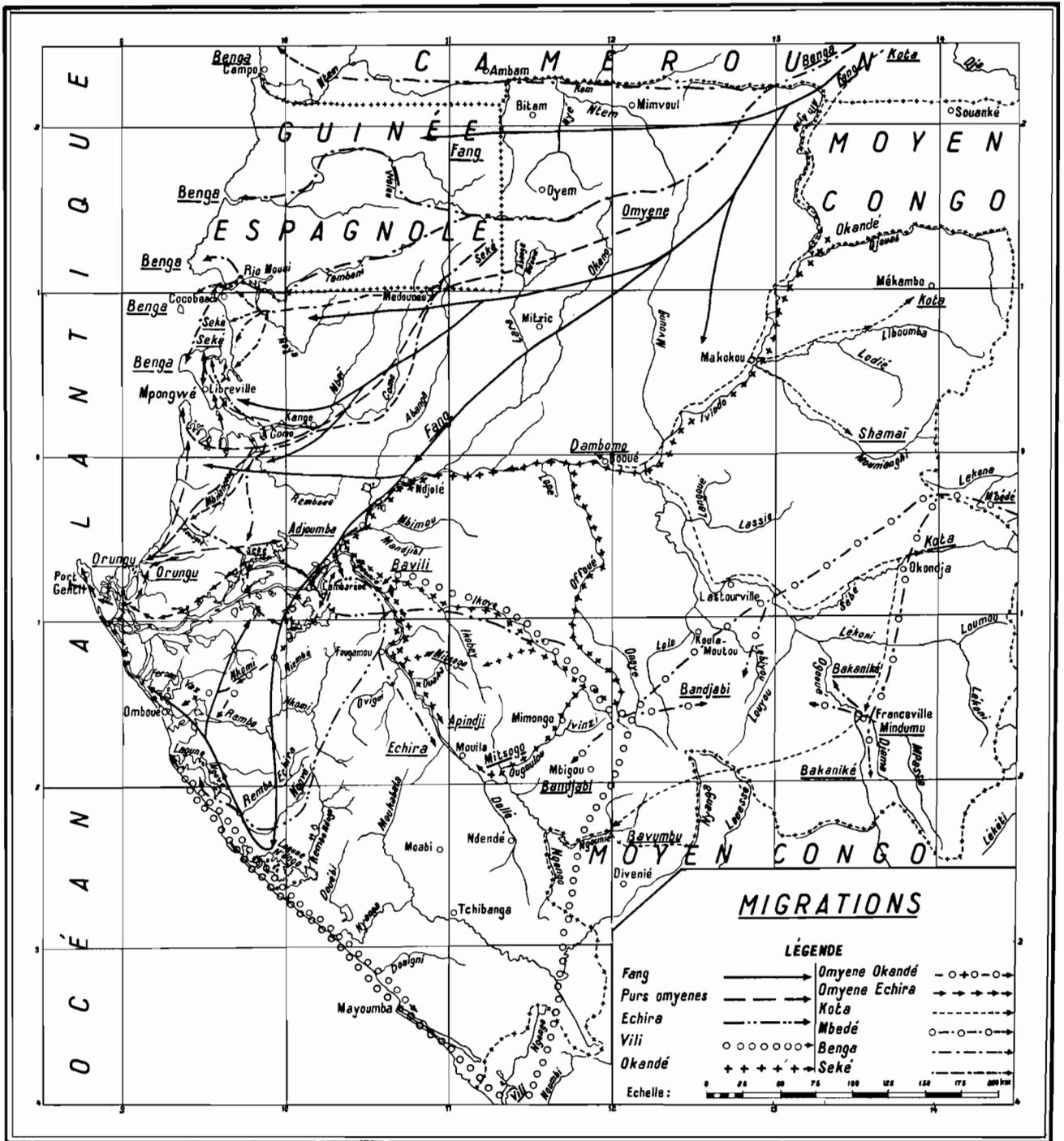


FIG. 2. — Carte des migrations des tribus du Gabon.

On suit les Mpongwè jusque vers les sources du Como et de la Mbéi, et bien des faits nous laissent supposer qu'il y a très longtemps ils ont voisiné, dans un lointain Nord-Est, avec les tribus du groupe okandé, ce qui peut suffire à expliquer que, à des dates relativement plus récentes, d'autres tribus okandé se soient tournées vers la langue et la civilisation okandé.

Les migrations bengua, elles, se retrouvent sans trop de difficultés. On peut presque matérialiser leur itinéraire depuis qu'ils ont franchi le Dja dans le Sud-Cameroun, depuis qu'ils se seraient séparés des Bakota... Avant ? On le connaîtra peut-être le jour où l'on saura qui étaient ces Ikyéki, qui les poursuivaient. Une supposition toute gratuite, mais très vraisemblable : des marchands d'esclaves, des islamisés. Il est en effet un fait troublant ; à l'heure actuelle encore les islamisés s'arrêtent à la limite de la grande forêt comme les Ikyéki qui poursuivaient les Benga... Peut-être donc, à un moment de leur histoire, les Benga ont-ils habité les savanes de la frontière de l'Oubangui et du Cameroun...

On ne sait pas grand chose des Fang avant la deuxième moitié du XIX^e siècle. En 1846, venant du Nord-Est, leurs avant-gardes arrivaient au confluent de la Mbéi et du Como. Plus au Nord, vers les sources des deux cours d'eau, du Chaillu les rencontra en 1856. Vingt années devaient ensuite leur suffire pour achever de couvrir tout le Nord-Ouest du Gabon et la Guinée Espagnole.

Ce sont là les seules dates un peu précises que l'on puisse donner pour situer les migrations. Les Mpongwè, nous l'avons dit, ne sont certainement pas autochtones de l'Estuaire, mais ce sont très vraisemblablement eux qui, d'entre les Grands Noirs, arrivèrent les premiers dans la région. Lorsque les Portugais découvrirent l'embouchure du Como vers 1472, ils y étaient installés depuis un certain temps déjà. Nous pouvons seulement préciser que, si le dernier Ndiwa meurt vers 1900, le clan était pratiquement rayé de la carte depuis les représailles hollandaises de 1698. Quant aux derniers des vrais Omyènè, les Adyumba qui sont en train de mourir sur les bords du lac Azingo où Bowdich les trouva déjà en 1815, on peut faire remonter leur déclin à la grande défaite qu'ils subirent des Orungu, sans doute vers le début du XVIII^e siècle nous verrons tout à l'heure pourquoi.

La grande migration en 8 des Eshira se situe, selon WALKER, « vers le milieu ou la fin du XVIII^e siècle ». On peut plus vraisemblablement penser qu'elle se termina vers cette date. En effet c'est, au plus tôt, au cours de cette dernière migration que les Ngové se détachèrent des Eshira, et si l'on regarde leur itinéraire, ils ont dû s'en détacher, au moment où les tribus circulaient entre Ngouniè, et Ogowè et les lacs. Or en 1733 (carte de Guillaume de l'Isle), ils étaient déjà installés sur les bords de la lagune d'Iguèla. Le gros de l'émigration eshira-ngové est donc antérieur à cette date.

Si les Orungu et les Galoa ont aussi une lointaine origine eshira, ils ont dû se disjoindre beaucoup plus tôt de ce groupe puisque, les premiers, en 1733, étaient déjà très près de la côte et, vers 1550, dans les parages des lacs Nord. Les Galoa ont dû se séparer des Eshira vers la même époque que les Orungu.

Cela fait remonter très loin l'installation des Enenga sur les bords du lac Zilé, puisqu'ils y seraient arrivés avant les Galoa, moins loin toutefois que cette date de 1550, sans doute, les Galoa ayant erré un certain temps dans les parages des lacs Sud avant d'atteindre le site futur de Lambaréné.

Après 1550, cela est à peu près certain, si ces Enenga sont de lointaine souche okandé. En effet les migrations okandé et notamment mitsogo ont presque toutes été commandées par la pression des Bakèlè, poussés eux mêmes par les Fang. Or on ne peut guère faire remonter les lointains mouvements fang (du moins ceux dont les répercussions ont pu se faire sentir sur le Gabon), avant le début de la traite, (sans qu'il y ait relation de cause à effet entre ces deux phéno-

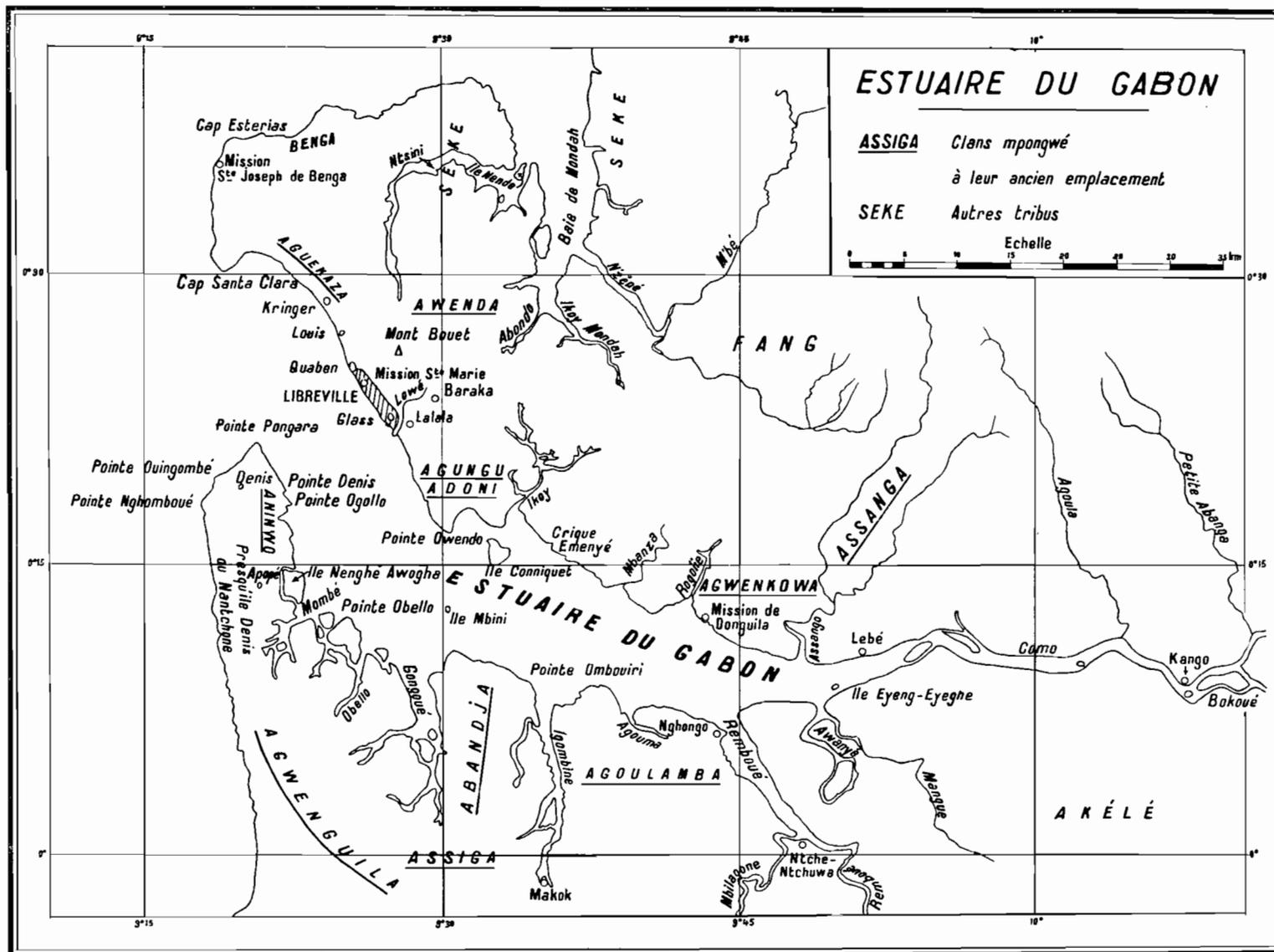


FIG. 3. — Carte de l'estuaire du Gabon.

Erratum : Intervertir la place des villages de Louis et Quaben (immédiatement au Nord de Libreville).

mènes). Par ailleurs la traite a de beaucoup accru l'activité belliqueuse des Bakèlè qui entreprirent de fructueuses razzias chez les populations plus paisibles comme les Apindji et les Mitsogo. Ce n'est donc que vers la fin du XVI^e siècle que Mitsogo et Apindji qui devaient alors descendre l'Ivindo à petites journées ont dû se mettre sérieusement en branle vers l'intérieur et les Ènenga ont dû les précéder de peu s'ils ne se sont pas séparés d'eux seulement à cette date.

Le problème des Nkomi est plus complexe : leurs traditions les font arriver sur la côte avant les Ngové. Celles-ci seraient corroborées par le fait que, s'ils sont d'origine okandé, ils ont dû se séparer du groupe vers la même époque que les Ènenga, c'est-à-dire au plus tard vers la fin du XVI^e siècle, après le début de la traite. Par contre la migration ngove ne peut guère être antérieure à la fin de la migration eshira que nous avons dû placer au plus tôt à la fin du XVII^e siècle. Le seul argument que nous ayons pour défendre les traditions ngove affirmant l'antériorité de leur installation sur la côte, est que les cartes du début du XVIII^e siècle ne parlent ni des Nkomi, ni des Itani (ancien nom des Nkomi). Par contre il est certain que Nkomi et Ngove arrivèrent directement, les premiers au Fernan-Vaz, les seconds à la lagune d'Iguèla. Or les Vili de Loango se sont retirés sous les coups de ces tribus, donc d'abord des Nkomi, les plus septentrionaux, puis des Ngove, enfin des Balumbu qui, eux aussi du groupe eshira, ont dû arriver peu après les Ngove.

Quant aux autres tribus de cet Ouest Gabonais, nous ne pouvons, en nous basant sur des cartes successives, que donner des ordres d'arrivée. Derrière les Mpongwè installés depuis si longtemps, ont dû venir successivement les Séké, les Benga, les Bakèlè et, en dernier lieu, les Fang...

* * *

Jusqu'à la prise de contact de Bouët-Willaumez avec les chefs Gabonais, date qui devait marquer le début de la pénétration européenne en Afrique centrale, l'histoire des populations gabonaises s'est donc déroulée presque ignorée des découvreurs.

En effet si la liste est longue des documents antérieurs au XIX^e siècle concernant la côte du Gabon (1), elle comporte surtout des cartes et des récits de circumnavigation. Mais bien peu de ces textes nous donnent des renseignements sur la vie, l'histoire des populations. Plus même, les dates des différentes étapes de la découverte restent souvent dans le vague. Ainsi, de 1471, date de la découverte de l'île Sao-Thomé, à 1475, date de celle du Cap Sainte-Catherine, on connaît mal la progression de cette reconnaissance. Et si nous avons quelques récits plus circonstanciés (DAPPER, DAVITY, LABAT, ZUCHELLI...) ils ne sont souvent que la reprise plus ou moins délayée de la rédaction (déjà bien « arrangée ») par PIGAFETTA en 1598 du récit que Duarte LOPEZ lui fit de son voyage, récit qui contenait l'essence de ce que l'on a connu de l'Afrique centrale au XVII^e et XVIII^e siècle. Pendant plus de trois siècles, en effet, aucun véritable essai d'exploration n'eut lieu. On doit en rechercher les raisons dans la difficulté de pénétration de la sylve, la rigueur du climat, mais aussi dans le fait que, contrairement à ce qui se passait dans d'autres contrées d'Afrique, il n'était nul besoin de razzia dans l'intérieur du pays pour se procurer des esclaves, produit essentiel des échanges gabonais : les populations côtières en fournissaient plus que ne pouvaient en emmener les négriers. Témoins les immenses cimetières d'esclaves avoisinant les Barracoos, les marchés d'esclaves dans les ports. Les seuls essais de pénétration portugaise (si

(1) Voir entre autres REYNARD (Robert). — Recherches sur la présence des Portugais au Gabon ; o. c. (n^o 32 *in fine*).

et :

BRASO (R. P. Antonio). — Monumenta Missionaria Africana. Africa Occidental, Lisboa, Agencia geral do Ultramar, 1953-1954, 4 volumes : XLVIII + 574 p., XLVIII + 594 p., XLVIII + 625 p. et XL + 684 p., 13 + 13 + 12 grav. et ph. h.-t.

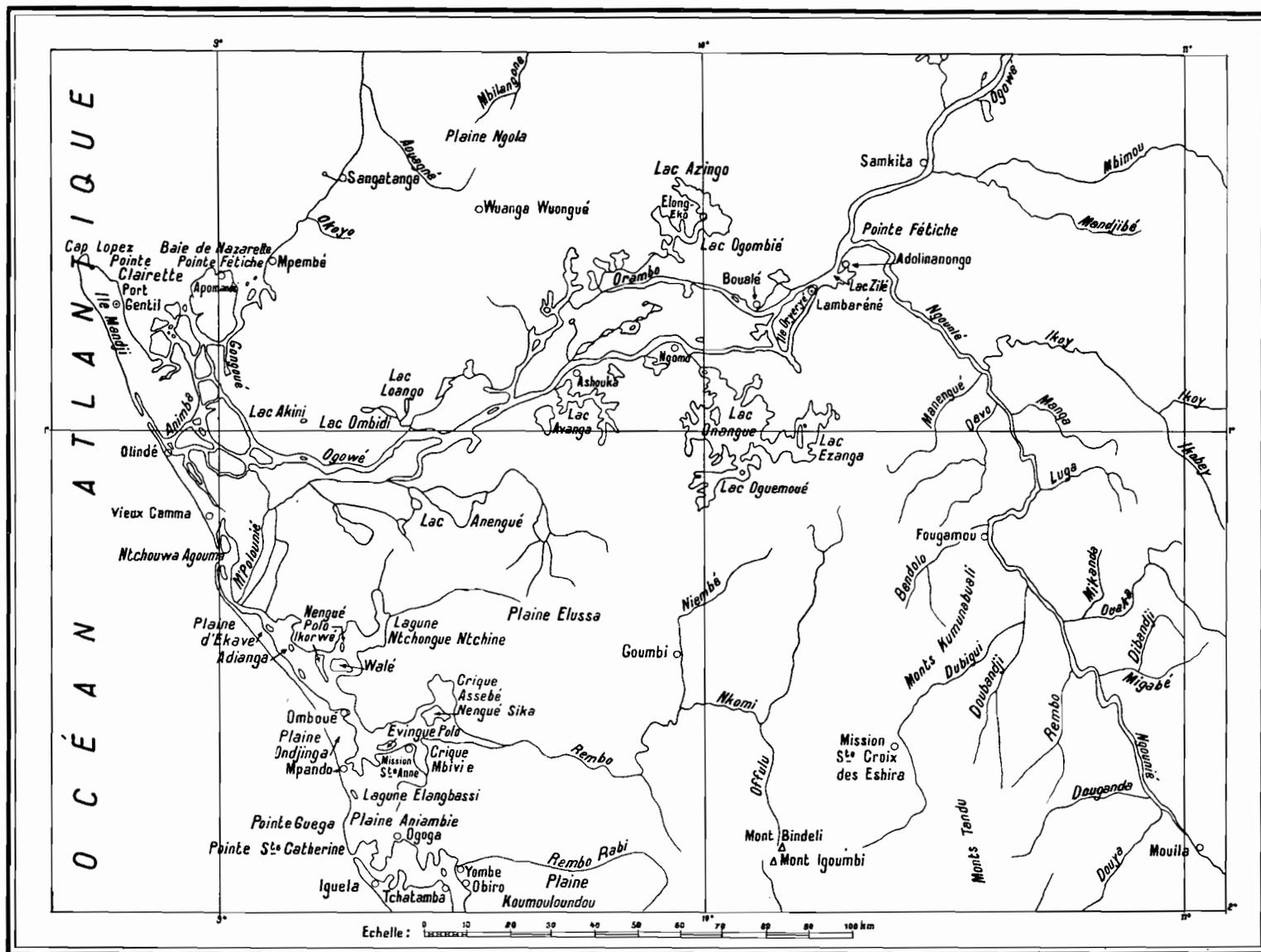


FIG. 4. — Carte de la Région de la Ngounié et du Bas-Ogooué.

l'on peut dire) semblent avoir été des tentatives d'installation dans l'île Koniquet et à la pointe Denis. S'ils donnèrent son nom à la « Sierra de Crystal » (Monts de Cristal), c'est peut-être seulement pour l'avoir vue briller au Nord-Est de l'Estuaire. On ne sait par contre pas très bien à quelle occasion (peut-être seulement par ouï-dire) ils baptisèrent « Serra do Espírito Santo » les Monts Koumounabouali au Sud-Ouest de Fougamou.

Il faudra en arriver au XIX^e siècle pour que le Gabon soit progressivement pénétré, connu, que des traités soient signés.

Voici un résumé chronologique des faits (1) :

- # 1300 (?) : Les premiers Mpongwè arrivent sur l'Estuaire.
- # 1350 (?) : Les Séké sur la côte du Gabon.
- 1471 : Les Portugais découvrent l'île Sao-Thomé.
- 1472 (?) : Les Portugais au Rio-Gabon.
- 1473 (?) : Lopo Gonçalves découvre le « Cap Lopez ».
- 1475 : Ruy de Sequeira au Cap Sainte-Catherine.
- # 1515 : Les Français commencent à fréquenter le Rio-Gabon.
- 1550 (?) : Les Orungu aux lacs Nord.
- 1600 : Les Hollandais s'installent aux îles Corisco et Elobey.
- # 1600 (?) : Les Enenga au lac Zilé — Début des grandes migrations Apindji et Mitsogo.
- 1601 : Les Mpongwè pillent une factorerie hollandaise à Corisco.
- # 1650 (?) : Les Nkomi arrivent au Fernan-Vaz.
- 1698 : Les Hollandais ravagent les îles Koniquet et Mbini, rayant ainsi pratiquement les Ndiwa de la carte.
- # 1700 (?) : Arrivée des Orungu et des Ngove sur la côte.
- # 1700 (?) : Défaite des Adyumba par les Orungu. Début du déclin adyumba.
- # 1765 - # 1789 : Selon Fleuriot de Langle, premiers Établissements Français au Gabon.
- Avant 1777 : Fondation d'une première Mission catholique au Rio-Gabon par des Capucins italiens dépendant de la Mission portugaise de Sao-Thomé.
- # 1780 : Naissance du roi Denis.
- # 1790 : Le grand Reonbi monte sur le trône des Orungu. Apogée de la tribu.
- # 1800 (?) : Ré-Ngondo fait l'unité des Nkomi.
- # 1810 - # 1840 : Rogombè sur le trône des Orungu.
- 1810-1850 : La traite bat son plein sur la côte du Gabon, notamment chez les Orungu.
- 1815 : Voyage de Bowdich.
- 1837 : Premier voyage de Bouët-Willamez dans le Rio Gabon.
- 3/1838 : Le roi Denis reçoit le Capitaine de vaisseau de Péronne.
- 9/2/1839 : Le roi Denis signe avec Bouët-Willamez un traité d'alliance offensive et défensive qui le met sous la protection de la France et cède à celle-ci une partie de la pointe Denis.
- 16/9/1839 : Le roi Denis est fait Chevalier de la Légion d'Honneur.
- # 1840 : Après la mort de Rogombè, début du déclin des Orungu.
- 1840 : Le Prince de Joinville allant à Sainte-Hélène accorde les honneurs royaux au roi Denis.
- 1840 : Devant la mortalité qui sévit dans la flotte, Bouët-Willamez décide de transporter le Comptoir du Gabon sur la rive droite de l'Estuaire.
- 18/3/1841 : Le roi Louis signe avec Bouët-Willamez un traité le mettant sous la protection de la France.
- 4/1842 : Bouët-Willamez obtient, par un traité avec le roi Koako, la cession d'une partie des rives du Rio-Mouni.
- 6/1842 : Fondation de]la première Mission protestante américaine (presbytérienne) du Gabon, à Baraka.
- 27/4/1843 : Traité entre le roi Quaben et le Commandant Baudin.
- 11/6/1843 : Arrivée de la flotte venant prendre possession de l'emplacement de Fort d'Aumale.

(1) De nombreuses dates, surtout parmi celles qui concernent l'histoire proprement dite des populations autochtones manquent de précision, voire même sont le résultat d'une pure estimation. Dans le premier cas nous les avons fait précéder du signe #, dans le second nous les avons fait suivre d'un (?).

- 25/6/1843 : Fin des travaux d'installation de Fort d'Aumale.
- 1/4/1844 : Traité entre Bouët-Willaumez et plusieurs rois du Gabon.
- 28/9/1844 : Création à Fort d'Aumale de la première Mission catholique par le R. P. Bessieux.
- 4/9/1845 : Nouveaux traités entre Bouët-Willaumez et les rois de l'embouchure du Rio-Mouni.
- 1/8/1846 : Traité entre Bouët-Willaumez et les rois Denis, François Antchouwé, Quaben et Georges Rassondji.
- 9/1846 : Le Lieutenant Pigeard et l'ingénieur Deschamps essaient de remonter le Como.
- 4/11/1846 : Par un traité avec le Lieutenant Mecquet, le roi Georges cède la crique Georges à la France.
- 2/12/1846 : Traité verbal entre le Lieutenant Mecquet et les chefs Séké et Bakèlè par lequel est assurée la suzeraineté de la France sur le Como et le Remboué.
- # 1846 : Les Fang arrivent au confluent de la Mbeï et du Como.
- 1847 : Exploration du Como par le Lieutenant Mecquet.
- 14/2/1848 : Traité entre M. Roger, commandant le Fort d'Aumale, et le roi de la rivière Mondah : Kianlinwin, plaçant celui-ci sous la protection de la France.
- 7/5/1848 : Traité entre M. Soudeaux, commandant le Fort d'Aumale et les chefs Mpongwè de la rivière Essongwè.
- 1848 : Mgr Bessieux est nommé évêque du Gabon.
- 1849 : Fondation officielle de Libreville avec des esclaves libérés.
- 1849 : Fondation de la Mission catholique Saint-Joseph des Benga.
- 1850 : Vaine tentative d'installer une Mission catholique au Cap Lopez.
- 1850 : Le comptoir du Gabon est transféré de Fort d'Aumale au « Plateau » de Libreville, un kilomètre plus au sud.
- # 1850 (?) : Migrations bavili du Haut-Offoué vers la Basse-Ngouniè.
- 1851-1852 : Création, puis suppression à cause du climat, d'une Mission catholique à Ntché-Ntchuwa (Chinchoua).
- 1852 : Le Commandant Vignon explore le Como.
- 1852 : Mort du chirurgien Erhel.
- 18/9/1852 : Les chefs du Cap Estérias se mettent sous notre protection.
- 1852 : Fondation d'une Mission catholique à Denis.
- 1853 : Les Commandants Baudin et Bouët-Willaumez essaient de prendre contact avec les Fang de l'arrière pays.
- 4/1855 : L'île d'Elobey reconnaît notre suzeraineté.
- 5/1855 : Répression de troubles dans le pays benga.
- 1855 : Le Commandant Guillet explore le Como.
- 1855-1859 : Premier voyage de du Chaillu dans l'Estuaire, au Rio-Mouni, dans le Fernan-Vaz, le pays eshira et mitsogo.
- # 1856 : Les Fang sont dans la région des sources du Como et de la Mbeï.
- 3/1857 : Révérend du Mesnil explore le Como.
- 1858-1859 : Le Lieutenant de vaisseau Braouezec explore le Como.
- 4/1860 : Le Lieutenant de vaisseau Touchard explore le Como.
- # 1860 : Les Fang arrivent sur l'Estuaire.
- # 1860 - # 1865 : Les Fang arrivent à Chinchoua.
- Début 1862 : Le Lieutenant de vaisseau Serval et le Chirurgien de la marine Griffon du Bellay essaient en vain, au cours de leur reconnaissance du delta de l'Ogowè, de signer un traité avec les chefs orungu.
- 1/6/1862 : Le baron Didelot et M. de l'Aulnois, par l'intermédiaire du roi Denis, signent un traité avec divers chefs orungu.
- 1862 : Pillage d'une embarcation dans le Como et représailles.
- 1862-1867 : Premières tentatives d'exploration de l'Ogowè par le Delta.
- 12/1862 : Serval et Griffon du Bellay, par le Remboué et la voie de terre, atteignent Alegoma chez les Enenga.
- 1863-1868 : Deuxième voyage de du Chaillu.
- 1864 : Les Lieutenants de vaisseau d'Albigot et Touchard remontent le Remboué.
- 1864 : Les Lieutenants de vaisseau Braouezec et Genoyer achèvent la reconnaissance du Rio-Mouni, de la Mondah et du Como.
- 1864 : Pillage d'une goëlette anglaise dans le Como et représailles.
- 1865 : Pillage d'une embarcation dans le Como par les Fang et représailles.

- 1865 : Expédition du commerçant Bruce Walker sur l'Ogowè au cours de laquelle il atteint le premier l'Okanda.
- 2/1/1867 : Mort du roi Louis.
- 1867 : Le Lieutenant de vaisseau Aynès reconnaît le Fernan-Vaz et le Bas-Ogowè jusqu'à Lambaréné et signe des traités avec les chefs locaux.
- 1868 : Le Commandant Mecquet explore le Haut-Como.
- 1/1868 : Le Lieutenant de vaisseau Aynès et le docteur Lartigues étudient les déversoirs de l'Ogowè dans le Fernan-Vaz et signent de nouveaux traités avec les chefs locaux.
- 1869 : Répression chez les Fang turbulents de la côte.
- 1869 : Le P. Le Berre visite le delta de l'Ogowè sans pouvoir s'y installer.
- # 1870 : Mort du roi François.
- 1871 : Mort de l'Amiral Bouët-Willamez.
- 1873 : L'Amiral Le Couriault du Quilio visite l'Ogowè et ses lacs.
- 6/8/1873 : Nouveau traité entre Ntchégué, roi des Orungu et l'Amiral Le Couriault du Quilio par lequel l'île Mandji est cédée à la France.
- 8/3/1873-24/5/1874 : Expédition du Marquis de Compiègne et d'Alfred Marche sur l'Ogowè au cours de laquelle ils atteignent son confluent avec l'Ivindo.
- 1874 : Mort du Chef Galoa Nkombe.
- 1874 : Fondation de la première Mission protestante américaine des Galoa à Belambila (en amont de Lambaréné).
- Entre 1874 et 1880 : Fondation de Lambaréné.
- 20/10/1875 : Arrivée de Brazza au Gabon.
- 17/2/1876 : Brazza atteint la Lopé, point extrême de la pénétration européenne.
- 30/4/1876 : Mort de Monseigneur Bessieux, premier évêque du Gabon.
- 9/5/1876 : Mort du roi Denis.
- 4/1877 : Arrivée de Brazza à Douné.
- 1877 : Essai de création d'une Mission catholique dans la petite île de Nende (Estuaire du Rio-Mouni) chez les Séké.
- 1877 : La Mission protestante de Bilambila vient s'installer à Lambaréné.
- 30/1/1878 : Arrivée à Libreville de Mgr Le Berre.
- 6/1878 : Fondation d'une Mission catholique chez les Fang à Saint-Paul de Donguila (rive droite de l'Estuaire).
- 6/11/1878 : Retour de Brazza à Libreville.
- Entre 1879 et 1882 : Mort du roi Georges.
- 1880 : Deuxième mission de Brazza.
- 6/1880 : Brazza fonde Franceville.
- # 1880 : Les Français s'installent dans l'île Mandji (Port-Gentil).
- 10/9/1880 : Traité entre Brazza et le Makoko.
- 14/2/1881 : Fondation de la première Mission catholique de Lambaréné.
- 25/4/1883 : Brazza commence sa troisième mission.
- 1884 : Malgré la demande des chefs locaux au P. Neu, on ne peut installer une Mission catholique au Cap Lopez.
- 24/12/1885 : Traité franco-allemand fixant la frontière Sud du Cameroun à la rivière Campo, puis, à partir de la rencontre de celle-ci avec le 7° 4' Est de Paris, au méridien correspondant jusqu'à la rencontre de ce dernier avec la Ngoko...
- 1886 : La Marine « cède » le Gabon au Département des Colonies.
- 29/6/1886 : Brazza est nommé Commissaire Général du Gouvernement dans l'Ouest Africain.
- 1887 : Froment et Weistroffer pacifient les Fang de la région de Booué.
- 1887 : Fondation de la Mission catholique Sainte-Anne d'Odimba dans le Fernan-Vaz.
- 1887 : Naissance du village Mpongwè Oréti.
- 1887 : Brazza rend visite au roi Adandé.
- 1890 : Brazza fait construire le phare de la pointe Nghomboué.
- 1890 : Fondation d'une Mission catholique à Kogo sur la rive droite du Rio Mouni.
- 10/1891 : M. Berton, sur les ordres du Gouverneur Général, explore le Fernan-Vaz.
- # 1891 : Prise de possession effective du Cap Lopez.
- 1895 : Fondation de la Mission Sainte-Croix des Eshira.
- 7/1897 : Les chefs Nkomi intronisent le R. P. Bichet Ré Nima (chef suprême).

- 1897 : Les presbytériens de Lambaréné cèdent la place aux Missions évangéliques de Paris.
 1898 : Grave épidémie de variole au Gabon.
 # 1899 : Les Bakèlè attaquent les Mitsogo-Matendé de la Haute-Iouga.
 1899 : Fondation de la Mission catholique de Notre-Dame-des-Trois-Epis à Sindara.
 1/6/1900 : Fondation de la Mission catholique de Saint-Martin-des-Apindji.
 27/6/1900 : Convention franco-espagnole de délimitation de la Guinée.
 # 1900 : Mort du dernier Ndiwa.
 A partir de 1900 : Les Ngove abandonnent leur langue (eshira) pour l'omyènè.

A partir de 1900 l'histoire se précipite : organisation administrative, fébrile activité des Missions, etc... Chaque jour des faits nouveaux font que l'histoire du Gabon se charge de plus en plus à l'exemple de celle de la France. Nous ne rappellerons plus maintenant que les quelques dates citées par l'auteur au cours du texte et celles qui marquent les étapes principales d'une part des démêlés franco-allemands, d'autre part des progrès de notre pays dans la pacification générale du Gabon.

- 1900 - 1903 : Première mission franco-allemande de délimitation (Docteur Cureau).
 1904 : « L'amiral Rojestvensky, s'en allant vers son destin à Tsoushima... rend visite au roi Félix Adandé ».
 1904 : Répression d'une révolte fang dans le Haut-Como.
 1904 - 1905 : Répression d'une révolte mitsogo causée par les exactions des agents de la CNG et début de la pénétration du pays tsogo.
 1905 - 1907 : Deuxième mission de délimitation franco-allemande (Capitaine Cottés).
 A partir de 1905 : Les Enenga abandonnent leur langue pour l'omyènè.
 1906 : Répression d'une révolte des Ossyeba de l'Ofoué.
 1906 - 1907 : Répression d'une révolte des Bapounou de Moabi.
 1906 - 1907 : Pacification du pays mitsogo.
 1907 - 1909 : Pacification de l'Okano.
 1908 : Pacification de l'Ivindo.
 1909 : Le consul d'Allemagne veut « acheter » le Gabon à Adandé.
 1909 : Pacification des Bapounou de Moabi.
 1910 - 1911 : Pacification du Woleu-Ntem.
 1910 - 1911 : Soumission des Bakota de l'Ivindo.
 24/9/1911 : Mort du roi Félix Adandé.
 4/11/1911 : Traité par lequel la France cédait, entre autres, une partie du Gabon à l'Allemagne.
 1911 - 1912 : Répression d'une révolte dans la région du Como.
 1913 : Pacification des Bapoubi.
 1914 - 1915 : Reconquête des territoires cédés à l'Allemagne en 1911.
 1920 : Pacification définitive de la frontière de Guinée espagnole.
 1928 - 1929 : Soumission des Bawandji.

Depuis, l'histoire du Gabon s'est déroulée paisiblement. Le pays s'est installé dans sa fortune : l'okoumé d'abord, le cacao ensuite. Celle-ci semble devoir s'assurer par d'importantes richesses minières (manganèse, fer, uranium, pétrole, potasse peut-être...). A peine, dans la rade de Libreville, la carcasse du « Bougainville » rappelle-t-elle les remous qui, en 1940, ont marqué l'adhésion du Gabon à la France libre. Depuis 1946 l'évolution s'est poursuivie sans heurt notable, pour aboutir à la proclamation de la République du Gabon, autonome dans le sein de la Communauté Française, le 28 novembre 1958.

PREMIÈRE PARTIE

GRANDES FIGURES GABONAISES

CHAPITRE I

CLANS ET CHEFS DE CLAN GABONAIS

Tous ceux qui ont tant soit peu étudié l'organisation familiale des populations gabonaises n'ignorent pas que les diverses races ou tribus qui se partagent le pays comprennent chacune un nombre plus ou moins important de clans ou familles larges, portions de tribus ou sous-tribus placés sous l'autorité d'un chef héréditaire. Les clans sont utérins ou consanguins, suivant les tribus. Dans le premier cas, le représentant de l'autorité est l'oncle maternel, dans le second c'est le père ou, à défaut, l'oncle paternel. Les membres du clan se doivent assistance en toute occasion.

Les clans étaient indépendants les uns des autres et se faisaient même assez souvent la guerre. Quand par hasard ils s'unissaient, c'était d'ordinaire pour repousser un agresseur commun ou attaquer d'autres tribus. La guerre terminée, chacun reprenait sa liberté. Malgré cet individualisme clanique certains chefs surent, parfois, grâce à leur prestige, imposer leur autorité à toute une tribu, même en temps de paix. Dans les affaires importantes concernant celle-ci dans son ensemble, les différents chefs de familles ou de villages se donnaient rendez-vous dans un endroit fixé à l'avance, un jour déterminé. Chez les Mpongwè, ces assises solennelles se tenaient régulièrement chaque année, durant la saison sèche, dans l'île Mbini (Perroquets), au centre du pays, la population étant alors répartie sur les deux rives de l'Estuaire jusque vers son confluent avec le Como et le Remboué. Au Fernan-Vaz, les chefs Nkomé se réunissaient dans la vaste plaine d'Ondjingo, à mi-chemin du poste administratif d'Omboué et de la Mission Sainte-Anne d'Odimba. Cet endroit était en même temps le lieu des exécutions capitales. Dans la région du Cap Lopez, chez les Orungu, les chefs de clan tenaient leurs assemblées plénières à Apomandé ou Pointe-Fétiche. Chez les Eshira, ces réunions se tenaient au lieu-dit Gikulu-Gindzanka, dans la plaine de Ndohi. C'est là aussi que les malfaiteurs étaient livrés au bûcher.

Quelques chefs gabonais acquièrent ainsi une certaine notoriété jusqu'au-delà de leurs tribus respectives, tels les divers « rois » de l'Estuaire du Gabon qui traitèrent avec les autorités de la Marine, aux débuts de la colonisation française. Citons tout particulièrement le roi Denis Rapontchombo, du clan des Assiga, dont la renommée s'étendait jusqu'au Cap Lopez et au Fernan-Vaz, en passant par le Bas-Ogowè, le roi Louis Dowé et le prince Glass, du clan des Aguékaza, le roi Georges Rassoundji chez les Agulamba.

Au Fernan-Vaz, le Ré-Ngondo, chef du clan des Avogo (de son vrai nom Ré-Ntcholo, « l'enclume »), décédé une vingtaine d'années avant l'arrivée de l'explorateur du Chaillu dans ce pays, avait fait de la plaine Anyambiè, vers le Cap Sainte-Catherine, le point central de la tribu des Nkomi. Ceux-ci se dispersèrent après sa mort. Dans la région du Rèmbo-Nkomi, au village de Ngumbi, Nkombé-Nguengueza, du clan des Aboulia, avait le monopole du commerce de cette riche région. Il favorisa du Chaillu et l'aida à pénétrer chez les Bakèlè et les Eshira, en direction de la Ngouniè (1858).

Chez les Galoa, le chef le plus connu fut le roi Nkombé, du clan des Anouva, surnommé le « roi-soleil » par les explorateurs Marche et Compiègne, par allusion à son nom indigène. Chez lui au grand village d'Adolinanongo, s'installèrent les premières factoreries européennes de l'Ogowè. Il mourut empoisonné en 1873.

Chez les Inenga, voisins des Galoa, on cite à la même époque Ranoké, du clan des Azondo, le roi aveugle, et Ré-Mpolé, du clan des Adyéna, qui fournirent des équipes de piroguiers à Savorgnan de Brazza et à ses devanciers pour leurs expéditions dans l'Okanda (Haut-Ogowè).

Au Cap Lopez, chez les Orungu, il faut signaler tout d'abord le fameux Rogombè, du village Ozunguè, clan des Aziza, universellement connu pour son humeur batailleuse. Son souvenir subsiste encore aujourd'hui dans l'expression « *nguwa ya Rogombè* », la grande guerre de Rogombè, pour désigner l'époque troublée où il régna. Après lui, les chefs Ombango, dit Ikinda ou le roi Pascal, et Ragnognuna, du clan des Aguendjé, du village Ossèngatanga, eurent aussi leur moment de célébrité chez les Orungu. Du Chaillu fut l'hôte de Pascal en 1856.

Vers la même époque, dans la rivière Monda, vivaient deux grands chefs de la tribu des Béseki ou Assékiani, les rois Kienlinwin et Boulabène. Un troisième, non moins célèbre, Abouloué-Mpeka, du village Mèdèkèlo, draina longtemps vers la côte tout le commerce de l'arrière pays.

Au sud, vers la Ngouniè, on cite les chefs Bakèlè Ndimba, la terreur des Bavili, des Ivea et des Mitsogo, finalement vaincu au village Mubu, à une heure de marche des chutes Samba et tué d'un coup de fusil, en 1898 Nkualibandja, du clan Sassènghé, installé sur une hauteur au confluent de l'Ikoï pour arrêter au passage et piller les pirogues des maisons de commerce, et le féroce Mangondé-Makoulé, issu de mère nzabi, devenu grand trafiquant et chef puissant du village Ndamba, dans le Haut-Ikoï.

Chez les Bavili de Sindara, on se rappelle les grands chefs d'autrefois Da-Bubala, du clan Muva, et Mbongo-ma-Ndjembo, qui mit fin aux incursions des Bakèlè par sa victoire sur Ndimba.

Chez les Eshira, le vieux Mulenda hébergea chez lui l'explorateur du Chaillu, vers le milieu du siècle dernier. Plus tard, il y eut : Ntsigu-Bibalu, du clan Budyègui, dans le Bas-Doubiguiet (région du Fougamou) et surtout Ngossi-Guitsola, du clan Pugura, qui donna son nom aux Eshira des plaines ou Eshira-Ngossi, pour les distinguer des Eshira-Kamba et des Eshira-Tandu.

A noter de même, dans le Haut-Ogowè, région de Franceville, chez les Mindumu, Nguimi, chef du village Minaï, du clan des Assikuya, qui aurait traité avec M. de Brazza, lors de sa première exploration en 1875.

Enfin, parmi les chefs qui eurent maille à partir avec les autorités françaises, vers le début de ce siècle, il convient de retenir le nom d'Émane-Tole, du clan Ebèghe-Mengone, chez les Fang, qui essaya de soulever la région de Ndjolé et fut déporté à Brazzaville, et celui de Mbombi, grand sorcier et « agitateur » du pays mitsogo qui terrorisa pendant longtemps les environs de Mouila.

Parfois aussi, à la tête d'un clan ou d'un village, il s'est trouvé une cheffesse, une femme exerçant l'autorité. C'est ainsi qu'à la fondation de la Mission de N.-D. des Trois-Épis à Sindara, le Supérieur eut à traiter avec la cheffesse Makovè, du clan Mouva, pour l'acquisition d'un terrain au lieu-dit Duanimèna, en 1899.

Dans la région de l'Ofoubou, en pays eshira, il y eut longtemps une cheffesse remarquable, du nom de Kumba-Mungueka, du clan Mussanda, décédée en 1936.

Au pays des Banzabi est morte le 10 octobre 1937 la vieille Kengué, surnommée Bipuma (les nuages), autrement dite la « cheffesse au képi », du village Ndèndè, clan Bassomba ou Barouli. On l'a caricaturée sous le nom de Bipoum-Bipoum. N'empêche que c'était une maîtresse femme qui savait mener ses gens et a rendu bien des services aux Européens de passage, en les ravitaillant.

Deux années auparavant (1935) décédait à Iguèla, chez les Ngowè, la grande cheffesse Mburu-Akosso, du clan Mandi, chez laquelle se traitaient toutes les affaires importantes de la tribu.

Aux environs de Libreville, on cite la reine Ilassa, morte en 1891, mère de 7 enfants, et cheffesse incontestée de la pointe Ovèndo et de l'île Dambè ou Coniquet.

A ces noms nous ajouterons celui de la célèbre cheffesse galoa, Ivendo qui, d'après la tradition, aurait mené au combat tous les guerriers de son clan contre ceux d'une tribu ou d'une famille voisine qui avaient attaqué leur village.

En 1886, les Enenga avaient à leur tête un « roi » et deux « reines ». Ces deux reines, Evindo et Mbumba, avaient la même autorité que le roi Ranoké. Chose curieuse, Evindo, Mbumba et Ranoké étaient aveugles.

Enfin, pour clore la liste des femmes gabonaises de grand renom, nous signalerons la fameuse Mbataganga, dont le nom signifie « siège ou trône magique ». Elle gouverna longtemps le clan des Awandji tant sur le littoral où elle vécut d'abord que dans le Ntchonga-Ntchinè, au fond de la lagune du Fernan-Vaz où elle se retira plus tard avec tous ses gens, à la suite des dénièlés qu'elle eut avec d'autres chefs orungu. Jamais femme ne fut si puissante, ni si sage que Mbataganga, proclame un dicton du pays : *Omwanto e're penda, tomberepa Mbataganga.*

CHAPITRE II

UN CHEF GABONAIS : DENIS RAPONTCHOMBO

Les Mpongwè, n'eurent vraisemblablement jamais de chef unique, si ce n'est peut-être au début de leur histoire, mais une série de Patriarches, chefs de familles ou de clans.

A l'époque où ils se mirent sous la protection de la France, leurs principaux chefs ou « rois », comme les Européens les appelaient, étaient, sur la rive droite : Rentchindo ou Kringer, Kaka-Rapono ou Quaben, Ré-Dowé ou le roi Louis et le prince Glass ; sur la rive gauche : Rassondji ou le roi Georges et, enfin, le plus célèbre de tous, Antchouwé Kowé Rapontchombo ou le roi Denis.

Antchouwé Kowé Rapontchombo, ou Réré Rapontchombo dit le roi Denis, est né sur la rive gauche de l'Estuaire au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, vers 1780 (Pl. I, 1). A ceux qui lui demandaient son âge, il répondait : « Lorsque le roi de France Louis XVI était sur le trône, « je savais déjà manier une pagaie et diriger tout seul une embarcation sur l'Estuaire ».

Son père s'appelait Ongonwu Ré-Mboko, du clan des Assiga, fils de Résakuélé, fils de Ré-Ntori, fils de R'Ombonwa, le premier ascendant du clan dont on conserve le nom. Sa mère était Ozugayilé, du clan des Adoni. « Il avait un frère, — écrit l'Amiral Fleuriot de Langle, — qui « avait servi dans les armées françaises. Celui-ci avait gardé un bon souvenir de la France, qu'il « fit partager à beaucoup de ses compatriotes. »

Le chef du clan des Aguempo, établi à Mina, dans la crique Iwengué-Nyama, au moment de mourir déshérita, pour on ne sait quel motif, le fils qui devait lui succéder et désigna Ré-Mboko pour occuper l'*éka*, le siège, c'est-à-dire le trône. Ce dernier accepta, se promettant de le garder toujours. Pour preuve, il ajouta au nom de son fils Kowé, celui de Rapontchombo dont la signification est, selon certains : « Ce qui m'a été donné, ne m'a pas été prêté, mais donné pour de bon ».

C'est ainsi qu'à la mort de Ré-Mboko, son fils Kowé Rapontchombo lui succéda et se trouva à la tête d'une grande partie de la rive gauche.

Le roi Denis régna près de 66 ans. Son influence s'étendait non seulement sur le village qui porte son nom, mais encore sur tous les chefs des pays environnants. Les rapports fréquents qu'il avait eus avec les Français et les Anglais dont il fut longtemps le courtier le plus habile et le plus considéré, la facilité avec laquelle il parlait l'anglais, l'espagnol, le portugais et le français, lui avaient acquis une grande réputation. A une certaine noblesse de sentiments, assez rare chez les

PLANCHE I



1. Antchouvé Kowé Rapontchombo ou le roi Denis.
2. Félix Adandé, fils et successeur du roi Denis (vers 1910).
3. Jean-Félix Rapontchombo, petit-fils du roi Denis, premier bachelier du Gabon (vers 1890) à Vitry (Ille-et-Vilaine) : en uniforme de douanier.
4. Félix Adandé, arrière-petit-fils du roi Denis, « chef de la collectivité Mpongwé du Gabon ».

peuples fétichistes, il joignait une vive pénétration d'esprit. Aussi voyait-on souvent les Noirs accourir de très loin lui demander conseil ou le prier de bien vouloir terminer leurs différends.

Sa suzeraineté morale s'étendait jusqu'aux clans orungu du Cap Lopez, où il fut d'un précieux secours pour le baron Didelot, Commandant supérieur et M. de l'Aulnois, Commandant particulier du Gabon lors de la signature des traités de 1862, avec les chefs du pays. Son éloquence persuadait les chefs, ses mirifiques uniformes et ses décorations provoquaient l'enthousiasme des tribus.

Il était d'ailleurs intelligent et sympathique. Le chirurgien de la marine, Griffon du Bellay, qui le vit vers 1865, au déclin de sa vie, nous le montre « vieillard vénéré des indigènes et entouré « de la considération des Européens », et il note avec raison « qu'il a facilité notre établissement « par son influence et qu'il nous a toujours prêté l'appui de son crédit auprès de ses compatriotes ».

L'explorateur Paul du Chaillu et le Marquis de Compiègne qui furent également les hôtes du roi Denis, le premier en 1855, le second vers 1873, ont gardé de lui le meilleur souvenir.

Depuis longtemps déjà les Mpongwè avaient pris contact avec les Européens. On sait en effet qu'après la découverte de l'Estuaire par les Portugais au xv^e siècle (1472), arrivèrent successivement des navires espagnols, hollandais, anglais, américains et français qui pratiquèrent avec les indigènes un trafic très actif de toutes sortes de produits, mais surtout d'esclaves venus de l'intérieur du pays.

Pour ce qui est des Français, c'est au xvi^e siècle (1515), sous le règne de François 1^{er}, qu'ils auraient commencé à fréquenter le Gabon, frétant des navires qui s'appelaient « Grande Martine », « Salamandre », « Belle Aventure », « Madeleine », etc...

Le Gabon fournissait particulièrement des esclaves au Brésil (Brazil) et à Cuba où des fils de Chefs, dont le futur roi Louis Dowé, se rendirent parfois en visite sur des navires négriers. Kowé Rapontchombo eut ainsi l'occasion de servir, dans sa jeunesse, sur un voilier espagnol.

C'est un peu avant le milieu du xix^e siècle que des relations officielles s'établirent entre le Gouvernement français et les chefs mpongwè de l'Estuaire. La France cherchait alors un point de relâche et de ravitaillement pour ses bâtiments chargés de réprimer la traite des esclaves sur la Côte Occidentale d'Afrique. Comprenant les immenses avantages que son pays pouvait tirer de l'établissement des Français du Gabon, le roi Denis prit une grande part aux négociations qui aboutirent aux différents traités d'alliance entre la France et le Gabon.

Le roi Denis reçut d'abord, le 1^{er} mars 1838, la visite du Capitaine de vaisseau de Péronne, commandant la corvette la « Triomphante », et d'un Lieutenant de vaisseau, commandant la goélette la « Fine ». L'année suivante, le Capitaine de vaisseau Bouët-Willaumez arrivait à son tour pour signer un traité qui permettait aux Français de s'établir sur deux lieues de côte, en vue de protéger le roi. C'était l'occupation qui commençait et allait se développer. A cette occupation il y avait deux motifs : réprimer le brigandage et assurer la liberté du commerce, au moins en ce qui concerne la rive gauche de l'Estuaire.

Les négociations de ce traité furent longues et difficiles, les conseillers et les notables du roi Denis se montrant pour la plupart hostiles à ce projet. Cependant l'autorité de celui-ci finit par s'imposer et le 9 février 1839, il signa avec le Capitaine de vaisseau Bouët-Willaumez, à bord de la « Malouine », le fameux traité qui, en marquant le point de départ de l'établissement de la France au Gabon, nous permet, à nous Gabonais, de nous glorifier d'être Français depuis plus de cent vingt ans. Plusieurs jours de fêtes et de réjouissances publiques suivirent la signature de ce premier traité.

Il n'est que justice de reconnaître que le Gabon français, vieille colonie venant en date immédiatement après le Sénégal (1697) et l'Algérie (1830), est l'œuvre du roi Denis et du Commandant Bouët-Willamez. Du point de vue strictement gabonais, ceux-ci viennent avant l'explorateur Savorgnan de Brazza lui-même qui n'arriva pour la première fois en Afrique qu'en 1875 (36 ans plus tard) dans un Gabon déjà français. Le fait de trouver ce pays sous l'autorité de la Marine française avec, comme commandant supérieur, le Contre-Amiral Bourgeois, lui facilita grandement ses explorations sur l'Ogowè et jusqu'au Congo où il fonda Brazzaville en 1880.

D'après Burton, les « négociations entre la France et le roi Denis furent gênées par Ntoko, « premier ministre du roi Glass et anglophile. Glass-Town, ajoute-t-il, appartient à une très vieille « dynastie. En 1787, un bateau envoyé par la Maison Sydenham de Bristol prit contact avec un « très vieux King Glass ».

Quoi qu'il en soit, la Marine française, installée sur la rive gauche de l'Estuaire en vertu de ce traité du 9 février 1839, y édifia quelques petites constructions, dont un entrepôt de charbon. Nous en trouvons aujourd'hui quelques vestiges dont la tombe du chirurgien Erhel, mort en 1852, sise dans la plaine à quelques mètres de la plage et dans des débris de charbon que l'on rencontre çà et là sur le rivage.

Pendant le Commandant Bouët-Willamez comprit qu'on ne pouvait rester indéfiniment à Denis, position péninsulaire ayant un champ d'action très réduit. Il songea donc à s'installer sur la rive opposée. Avec l'appui du roi Denis il réussit à signer, le 18 mars 1841, avec le roi Louis Dowé un traité qui permettait la construction d'un blockhaus au Fort d'Aumale, et la fondation par la suite de Libreville sur le plateau (1849). Depuis lors la presqu'île de Denis ou Nchantoné fut abandonnée, et toute l'activité des colonisateurs se porta sur la rive droite.

La Marine française, première colonisatrice du Gabon, présida à nos destinées jusqu'en 1886, époque à laquelle elle laissa la place au Département des Colonies. Un des derniers commandants du Gabon fut le Capitaine de frégate Cornut-Gentille, grand-père de l'ancien Haut-Commissaire de l'A.E.F.

Rentré en France, le Commandant Bouët-Willamez fut nommé Amiral en récompense de ses services éminents, puis Gouverneur du Sénégal. Il prit part à la guerre de Crimée et commanda, en 1870, la flotte de la Baltique. Il mourut en 1871.

Le voyageur anglais Richard Burton décrit le roi Denis comme « un homme de taille moyenne, « fortement charpenté, d'une constitution robuste et d'une grande force musculaire. Il avait « alors environ 60 ans. Son teint noir contrastait avec sa barbe blanche comme neige, qui voilait « son visage... Il avait un regard doux et expressif, une voix agréable et persuasive, également « courtois et digne. Pris dans l'ensemble, c'est un des hommes les plus ressemblants à un roi « que j'aie jamais rencontré en Afrique ».

Dans la garde-robe du roi Denis figurait une collection d'uniformes, de costumes de gala provenant notamment d'Angleterre et de France.

Après février 1839, le roi Denis était entré en relation avec la reine d'Angleterre, Victoria. Il lui avait envoyé une panthère vivante, mais surtout il avait fait rapatrier quatre marins anglais qui, par son intervention, avaient été délivrés de la captivité et de la mort. Une embarcation montée par huit matelots et un aspirant s'était aventurée dans le Como, à la recherche d'un négrier qu'elle pensait s'y être caché. Les indigènes, Séké ou Bakèlè (à cette date les Fang avaient

à peine atteint le confluent du Como et de la Mbé), capturèrent l'embarcation après un rude combat au cours duquel périrent cinq marins. Les quatre survivants furent faits prisonniers. Il fallut toute la diplomatie du roi Denis pour les racheter.

Pour rappeler cette généreuse intervention, Sa Majesté la Reine d'Angleterre lui envoya, entre autres présents, une chaîne d'or et une superbe médaille en or à son effigie, ainsi dédiée au revers :

« Victoria, Queen of Great Britain
 « and Ireland
 « To King Denny
 « In Testimony of Her Majesty's deep sense of his human
 « And generous conduct in rescuing from captivity four wounded
 « British seamen, in the river Gaboon,
 « 1839 ».

De son côté le gouvernement français nomma le roi Denis Chevalier de la Légion d'honneur pour « services exceptionnels rendus à la France », par ordonnance royale signée à Saint-Cloud, le 16 septembre 1839. En outre, le roi Louis-Philippe lui offrit une médaille de vermeil sur laquelle étaient gravés ces mots : « Ministère de la Marine. Témoin de gratitude du Gouvernement Français », avec effigie du roi des Français.

De Rome, N. S. Père le Pape Grégoire XVI lui fit tenir également une belle médaille « Bene merenti » pour le remercier de ses bons offices à l'égard des missionnaires catholiques.

Enfin, par l'intermédiaire du prince de Joinville, le fils de Louis-Philippe, allant à Sainte-Hélène (1840) sur la frégate la « Belle Poule », pour en rapporter les cendres de Napoléon I^{er}, le roi Denis obtint divers privilèges, entre autres « que le canon tonnerait quand sa grande pirogue « accosterait un des navires de guerre français et qu'il serait placé à la droite de l'Amiral au banquet annuel où les officiers célébraient la fête du chef de l'État. On devait aussi lui construire « une case neuve... »

C'est sous le titre « Une ferme royale » que l'explorateur Paul du Chaillu décrit les plantations du roi Denis qu'il eut l'occasion de visiter en 1856, au fond de la crique Mbata, en se rendant au Cap Lopez :

« Les sujets du roi Rapontchombo sont les plus aisés des Mpongwè. Les plantations où je me « trouvais leur appartenaient ; ce sont les plus florissantes que j'aie vues sur la côte. Le village « situé à l'entrée de la crique Mbata est entouré d'une fertile prairie en plein rapport. Les habi- « tants possédaient un grand nombre d'esclaves, et les femmes semblaient avoir un goût prononcé « pour l'agriculture, peut-être parce que dans leurs villages du Gabon, elles ne trouvent devant « elles que la pointe de Pongara, plaine de sable où rien ne peut croître. Ici, je voyais à droite « et à gauche, et à plusieurs milles dans toutes les directions, des champs d'arachides, de bananes, « de maïs, de cannes à sucre, de gingembre, d'ignames, de manioc, de courges, tandis qu'auprès « de leurs cabanes croissaient le papayer, le citronnier, l'oranger sauvage, pêle-mêle avec une « grande abondance de bananiers et d'ananas. Ils semblaient même élever des animaux domes- « tiques, car j'ai vu partout des cabris et des poules de la petite espèce africaine.

« Le roi était dans son village, sur la côte ; mais il avait donné des ordres que je fusse « conduit jusqu'au Cap Lopez ; car Sangatanga, la principale ville du cap, est à soixante milles « de Mbata. Le roi ne s'occupe pas personnellement de ces belles plantations, et ne les visite que « pendant la saison sèche. Je soupçonne du reste qu'il n'exerce là que peu d'autorité. C'est la reine, « ou première femme, qui paraît avoir la haute main et qui règle la besogne des esclaves, ainsi « que l'ordre des travaux de l'agriculture. Dans l'occasion elle se mêlait de planter elle-même,

« car c'est là un travail de femme ; les hommes s'appliquent à abattre et à brûler les arbres qui se multiplient avec une effrayante rapidité pour peu que le sol soit négligé pendant une seule saison...

« En passant, nous arrivâmes par hasard devant des cabanes de bambou, où vivaient des esclaves, loin de leurs maîtres mpongwè qui étaient retenus sur la côte ; ils cultivaient là le sol pour leur propre compte, et envoyaient le tribut de leurs produits au littoral, toutes les fois que les canots partaient de Mbata pour s'y rendre. Ils paraissaient complètement heureux ; et certes, pour des esclaves, je les trouvais fort indépendants. Les vieillards et les femmes étaient paresseusement couchés devant leurs petites huttes, et fumaient ; de chaque côté s'étendaient de riantes campagnes, couvertes de bananes, de manioc, de pistaches et d'ignames. »

On dit que le roi Denis avait à son service trois cents esclaves. Contrairement à ce que l'on croit généralement, ces esclaves étaient, pour la plupart, satisfaits de leur sort. En effet, suivant leurs mérites, ils étaient progressivement affranchis et incorporés dans le clan, et accédaient même à des charges importantes. Témoin le trait suivant :

Le roi Denis, profondément touché de la conduite de son esclave Rambourou-Akinda, conduite toute d'obéissance, de dévouement, de zèle et de prévenance envers son maître, voulut l'en récompenser royalement. Il tint donc un certain jour de grandes assises auxquelles furent convoqués notables, hommes, femmes, enfants, esclaves. Devant ses sujets réunis, il fit avancer Rambourou-Akinda qui se découvrit et mit un genou à terre. Mais le roi le releva et lui remit son chapeau sur la tête, puis il dit d'un ton solennel : « A partir d'aujourd'hui, tu n'es plus esclave. Tu prends rang de conseiller notable et tu deviens mon commensal. Tu seras le chef de mes esclaves dont tu régleras les palabres. Je n'interviendrai que lorsque tu seras embarrassé. Tout le monde ici te doit le respect et l'obéissance auxquels tu as droit désormais. »

Quoique fétichiste et bien connu par son commerce d'esclaves, le roi Denis ne se montra jamais hostile à la Mission ; il plaça même chez les missionnaires plusieurs de ses enfants. Si parfois il obéit aux usages barbares qu'entraîne le fétichisme, il ne fut pourtant pas inaccessible aux avertissements et aux représentations des missionnaires.

Il fut tellement affecté par la mort de son épouse préférée, Agnouré-Babé qu'il résolut de perpétuer le souvenir de la défunte par un salut que chacun de ses sujets lui adresserait en l'abordant. Le visiteur devait lui dire : « Quel est le mal que Dieu a fait ? » Denis lui répondait : « La mort » et le visiteur devait ajouter : « Oui, la mort, c'est le mal que Dieu a fait ». C'était, dans un sens, une parole blasphématoire. Mgr Bessieux alla trouver le roi Denis et lui proposa de changer ce salut injurieux à Dieu qui l'avait créé et ne cessait de le combler de ses bienfaits. Le roi se montra docile à ces remontrances, et immédiatement il porta un ordre qui obligeait tous ses sujets à le saluer en l'abordant par ces autres paroles : « Quel est le bien que Dieu a fait ? » Et il répondait : « La vie ! » — « Oui, que Dieu te donne la vie ! » devait ajouter le visiteur. C'est de cette manière qu'il fut ensuite toujours salué... Mgr Bessieux disait que la longue vie du roi Denis était une récompense de sa docilité en cette circonstance...

En 1851, il y eut un essai de Mission chez lui, sous le vocable de Saint Thomas, apôtre.

Mais jusqu'à ses derniers instants, le roi Denis avait résisté à toutes les sollicitations faites pour sa conversion. L'obstacle de la polygamie surtout s'y opposait. Mais, enfin, à l'approche de la mort, il réclama lui-même le missionnaire avec insistance, disant qu'il voulait recevoir le baptême. En l'absence du missionnaire et vu le danger, son fils et futur successeur le lui conféra.

« Pour recevoir le baptême, lui dit-il, il faut croire les principaux mystères de la foi catholique » — « Je les sais, reprit le vieux roi, les missionnaires me les ont appris ». — « Mais les croyez-vous de tout votre cœur ? » — « Oui, je crois, répondit le vieux Denis, je crois, je veux être baptisé ». — « Mais durant votre longue vie, vous avez commis des péchés, reprend encore le fils, en demandez-vous pardon à Dieu ?... Et si vous reveniez à la santé, promettez-vous de déclarer publiquement qu'un chrétien ne doit avoir qu'une seule femme ? » — « Je le promets ». Le fils répandit alors sur la tête de son vieux père les eaux régénératrices du baptême.

Quelques instants après, le féticheur se présentait avec ses remèdes et promettait de rendre la santé au malade. « Retire-toi, répondit Denis-Marie, devenu chrétien, je ne crois point à tes remèdes. C'est le moment de Dieu, ajouta-t-il, je sais que je vais mourir ». Puis, s'adressant à tous les assistants, il leur dit d'un ton de voix intelligible : « C'est le moment de Dieu ; n'attribuez ma mort à aucun maléfice, à aucun empoisonnement ; je défends qu'on immole des esclaves pour moi. »

Avant de mourir, il tira son anneau d'or et le passa au doigt de son fils, Félix Adandé, qu'il désignait ainsi pour lui succéder, à l'exclusion de tout autre. Puis il dit lentement d'une voix distincte à tous ses sujets rassemblés autour de son lit de mort, ainsi qu'aux chefs voisins accourus à la nouvelle de sa maladie : « Je vais mourir, et vous laissez pour être roi à ma place, à qui vous devez tous hommage, obéissance et respect, selon la tradition de mes pères, mon fils Félix Adandé. Adieu ! ».

Tout le monde étant parti, il garda son successeur à son chevet et s'entretint avec lui pendant quelques instants.

Peu après, il paraissait devant Dieu qui a dû lui faire miséricorde.

Le roi Denis est décédé le 9 mai 1876, âgé d'environ 95 ans. Dix jours auparavant, le 30 avril, Mgr Bessieux, premier évêque et fondateur de la Mission catholique du Gabon, avait, lui aussi, quitté cette terre.

Les chefs Mpongwè de Libreville et des environs, les chefs fang établis sur la rive gauche de l'Estuaire et jusqu'à un chef du Fernan-Vaz, vinrent en personne assister aux funérailles. Le chef des Orungu, Ré-Ntchengué, fils de Rogombè, ordonna chez lui, à Omèngo, un deuil spécial.

Le Contre-Amiral Ribourt, commandant supérieur des Établissements français de la Côte Occidentale d'Afrique, fit mettre les drapeaux en berne à Libreville et tirer le canon. Il envoya aussi des présents.

Revêtu de son grand uniforme de général anglais, le roi Denis Rapontchombo fut inhumé au vieux cimetière d'Iwounwé, entre la pointe Pongara et la pointe Nghomboué, face à l'Océan qui lui avait amené les Européens, ses amis.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

ANTONINI. — Discours à l'Assemblée de l'Union Française, 1949.

ARCHIVES de la Famille Denis.

BULLETIN des PP. du St-Esprit, 1876.

CHAILLU (Paul Belloni du). — Voyages et Aventures dans l'Afrique Equatoriale. Paris, Michel Lévy, 1863, 1 vol., 516 p., ill., 1 c. h.t.

COMPIÈGNE (Marquis de) et MARCHE (Alfred). — L'Afrique Equatoriale. Paris, Plon, 1876, 2 vol., 1 c.

FLEURIOT DE LANGLE (Vice-Amiral). — Croisières à la côte d'Afrique (1868). Paris, Le Tour du Monde, 1872-1876 : XXIII^e vol. (1872), Livr. 593-595, p. 305-352, 37 grav., 1 c. ; XXVI^e vol. (1873), Livr. 674-676, p. 353-400, ill., 1 c. ; XXXI^e vol. (1876), Livr. 797-800, p. 241-304, 51 grav., 1 c.

GAUTIER (R.P.). — Etude historique sur les Mpongwès et tribus avoisinantes. Brazzaville, *Mémoires Institut d'Etudes Centrafricaines*, N^o 3, 1950, 1 vol., 5 ph., 1 c.

GRIFON DU BELLAY (Docteur). — Le Gabon (1861-1864). Paris, Le Tour du Monde, 1865, XII^e Vol., Livr. 304 à 307, p. 273-320, très nb. ill.

CHAPITRE III

FÉLIX ADANDÉ, LE SUCCESSEUR DU ROI DENIS RAPONTCHOMBO

Sur son lit de mort Ré-Mboko, le premier des Assiga monté sur l'*éka* (le trône), avait tiré son anneau de son doigt pour le passer à celui qu'il avait choisi pour lui succéder, son fils Denis Rapontchombo, alors bien jeune. Après 66 ans de règne Denis Rapontchombo, à son tour, renouvela le même geste pour son fils cadet, Félix Adandé, qu'il désignait ainsi pour son successeur ; car tel était le mode de transmission du pouvoir dans la famille (Pl. I, 2).

Félix accepta avec empressement. Un de ses aînés qui se croyait appelé au trône en murmura beaucoup. Mais Félix ne se laissa pas intimider : « C'est le roi mon père, dit-il, qui m'a choisi, et je tiens à accomplir ses dernières volontés ».

Ses sujets, en général, étaient satisfaits de cette nomination. Les esclaves du roi défunt ne voulaient pas d'autre chef. Ces pauvres gens surtout comprenaient bien, malgré leur ignorance, qu'ils avaient plus à espérer d'un chef chrétien que de tout autre. Un chef fang, ami de son père, établi dans le voisinage, l'avait même solennellement proclamé devant ses sujets et s'était empressé de lui envoyer un cadeau de joyeux avènement.

Louis-Félix Adandé avait alors une trentaine d'années, étant né vers 1847. Sa mère se nommait Ngué-Mbinda, du clan des Agulamba.

Au physique le nouveau roi avait une belle prestance avec des manières affables et distinguées. Il était aussi lettré et cultivé. Lorsqu'il fut en âge d'aller à l'école son père l'envoya à la Mission Sainte-Marie où, après ses classes primaires, il fut mis à l'étude de la langue latine. Un moment on eut même la pensée de l'envoyer en France pour y continuer ses études.

Instruit et intelligent, il occupa ensuite une assez belle position dans les bureaux de la Marine où il eut même des Européens sous ses ordres.

Félix Adandé épousa religieusement, en 1867, Elisa Antchandié-Babé qui avait été élevée chez les Sœurs du Plateau à Libreville, de laquelle il eut six enfants, deux garçons et quatre filles.

Née en septembre 1850, Elisa mourut prématurément le 28 mars 1883. Elle était la sœur du jeune et bon scholastique Rémi Remombé, filleul de Mgr Jean-Rémi Bessieux, mort à Gorée (Sénégal) en 1873 après avoir fait ses études et reçu les premiers ordres à l'Abbaye de N.-D. de Langonnet (Morbihan), où il avait vécu de 1865 à 1873. Leur père, Henri Oréuiga, un des premiers convertis du village Quaben les avait confiés tous les deux à Mgr Bessieux.

C'est le 13 juin 1876, un mois environ après son investiture, que le jeune Félix-Denis Rapontchombo comme il s'était d'abord appelé, d'après le nom de son père, vint, pour la première fois, faire une visite à la Mission Sainte-Marie où il avait été élevé. Il était accompagné d'un nombreux cortège. Pour complaire à ses sujets qui aimaient passionnément les costumes militaires d'Europe, il portait un uniforme d'officier anglais semblable à celui qu'avait son vieux père avec la médaille de la reine Victoria sur la poitrine. Il s'avancait majestueusement, à l'ombre d'un grand parasol. Les Noirs étaient dans l'admiration, et les femmes surtout ne se possédaient plus d'enthousiasme : « Voyez donc notre roi, s'écriaient-elles, comme il est beau et resplendissant ».

Après avoir visité le capitaine de frégate, Commandant particulier du Gabon, il se rendit à la Mission pour voir, en l'absence de l'Evêque, le Supérieur et les autres Pères ainsi que les Frères. En vrai chrétien, il alla offrir ses hommages à Notre-Seigneur et s'agenouiller à ses pieds, pour lui consacrer sa nouvelle charge. Il visita aussi le couvent des Sœurs, aux soins desquelles il avait confié ses deux jeunes filles.

A l'occasion de l'accession de Félix Adandé au trône, le T. R. P. Schwindenhammer, Supérieur général des Pères du Saint-Esprit, lui écrivit pour le féliciter et l'engager en même temps à se montrer toujours fidèle aux avis des missionnaires. Le jeune chef, très sensible à cette attention, s'empressa de répondre par une lettre de remerciement, empreinte des plus beaux sentiments chrétiens.

Le T. R. Père obtint pour lui du Ministère de l'Instruction publique le cadeau de très beaux ouvrages reliés et dorés sur tranche, comme encouragement à propager autant que possible, autour de lui, la civilisation française et chrétienne. Inutile de dire combien Félix fut flatté de ce témoignage de bienveillante sympathie.

Notons enfin qu'il fut fait Chevalier de la Légion d'honneur.

Le premier Evêque du Gabon, Mgr Bessieux dont la mort avait précédé de dix jours celle du vieux roi Denis Rapontchombo, fut remplacé par Mgr Le Berre qui l'avait secondé durant de longues années.

Nommé Evêque titulaire d'Archis et Vicaire apostolique des Deux-Guinées, Mgr Le Berre avait été sacré à Paris par le Nonce apostolique, Mgr Mégliä, le 28 octobre 1877. Il débarqua à Libreville le 30 janvier 1878.

Dès que le roi Félix eut appris l'arrivée de Sa Grandeur, il s'empressa de lui écrire en attendant qu'il puisse aller le voir, pour lui exprimer ses sentiments de filial dévouement, et, quelques jours après, il se rendit à la Mission de Sainte-Marie, afin de recevoir la bénédiction du nouveau Pontife.

Par la suite Félix Adandé eut diverses difficultés avec ses sujets païens et même avec certains européens établis ou employés au Gabon. Mais cela ne changea en rien ses sentiments chrétiens.

Jusqu'en 1886 le roi Félix Adandé entretenait les meilleures relations avec les amiraux et officiers supérieurs de la Marine représentant la France, et reçut constamment d'eux les honneurs et égards dus à son rang et aux services rendus par son père à la cause française. Lorsque l'Administration coloniale civile remplaça la Marine, il eut également des rapports du meilleur aloi avec les Commissaires Généraux et les Gouverneurs de la Colonie. Tout d'abord M. de Brazza, puis MM. le Docteur Ballay, de Chavannes, H. de Lamothe, Albert Dolisie, Gentil, Noufflard, Merlin...

Brazza le tenait en toute particulière estime. Rappelons à ce propos que le créateur du Congo français, toujours modeste et familier, qui aimait à se faire appeler chez nous par son nom indigène d'*ocoumé* (comme s'il avait le pressentiment de la future fortune de cette essence forestière), lui rendit spécialement visite à Denis en 1889, lorsqu'il projetait d'édifier un phare à la pointe Nghomboué. Le roi Adandé fit naturellement des objections, en vertu des stipulations du traité du 9 février 1839. Mais M. de Brazza lui ayant fait admettre l'utilité publique de l'ouvrage, ils se mirent d'accord, et le phare put être construit en 1890.

Disons en passant qu'il n'est pas jusqu'à l'Amiral russe Rojestvensky qui s'en allant vers son destin à Tsoushina et passant en 1904 quelques jours avec son escadre dans les eaux françaises au large de la pointe Pongara, ne manqua de rendre une visite de courtoisie au roi Félix Adandé.

Comme son père il fut un loyal serviteur de la France : en 1909, à deux années de l'affaire d'Agadir, le consul d'Allemagne à Libreville, M. Hermann Guebauer, lui proposa secrètement de favoriser la livraison du Gabon à son pays en échange, entre autres avantages matériels, d'une grosse somme d'argent et de l'amitié précieuse du kaiser Guillaume II. Mais il refusa net. Reconnaissons en toute justice ce service rendu à la cause française, car une défaillance de sa part eut été de nature, pour le moins, à rendre beaucoup plus difficiles les accords franco-allemands de 1911, et au détriment de la France.

On sait par ailleurs que l'affaire de Fachoda, en 1898, rendit les relations franco-anglaises assez tendues. Le fait jettera peut-être quelque lumière sur les raisons des vexations que subit le roi Adandé de la part de certains fonctionnaires trop zélés : la reine Victoria d'Angleterre n'avait-elle pas jadis octroyé une médaille à son père en reconnaissance de son intervention en faveur de marins anglais faits prisonniers par les habitants de la Como ? On tente, mais en vain, de s'en emparer, sous prétexte que cette médaille semblait donner « un droit » à la perfide Albion sur le Gabon !!! Un moment on chercha même à appréhender le roi Félix Adandé et il dut aller se réfugier au fond d'une crique, au village d'Arévoma, autrement dit « le village qu'on ne doit montrer à personne ». Finalement il eut gain de cause et sortit de cette situation tout à son honneur.

Le roi Félix Adandé gouverna ses sujets durant 35 ans — de 1876 à 1911 — avec autant de sagesse que de justice et d'autorité. Il sut en effet s'entourer d'honnêtes et sages conseillers comme ses deux frères Oyino et Igamba et tant d'autres, de notables sensés et considérés, comme les Oguénkéro, Onanga-Londji, Alatu-Étalala, François Ndama, ce qui porta au loin sa renommée de grand chef.

Dans son œuvre sociale il faut mentionner l'école qu'il fonda chez lui, à Denis, institution prospère où plusieurs générations d'enfants furent formées et sortirent avec une instruction qui leur permit d'affronter avantageusement la vie sans avoir besoin d'aller ailleurs. Cette école ferma malheureusement à sa mort.

Disons aussi que le roi Adandé faisait le catéchisme à ses sujets. Plusieurs des esclaves laissés par son père, après avoir été instruits, ont été baptisés. C'est lui aussi qui, à cause de l'imminence du danger de mort et de l'éloignement des missionnaires sur la rive opposée de l'Estuaire, instruisit son père mourant et lui administra le baptême.

Ses dernières années furent attristées par l'évolution nouvelle de la mentalité de ceux de sa race, allant vers un regrettable système d'indépendance individuelle outrée, rejetant l'obéissance à tout chef traditionnel.

Il décéda à son village d'Izandjo-Kombé (Rayons de soleil), le 24 septembre 1911 à l'âge de 64 ans, muni des sacrements de la Sainte Eglise. Ses funérailles furent célébrées à Denis en grande pompe, suivant la coutume. Le deuil officiel dura six mois. Il fut inhumé non loin de sa résidence.

En 1950, à l'occasion de la célébration du centenaire du Gabon, le Gouvernement fit élever un mausolée sur sa tombe, tandis qu'en souvenir du roi Denis et de l'amiral Bouët-Willamez, on apposait un médaillon commémoratif devant la Mairie de Libreville.

Outre les enfants issus de son premier mariage avec Elisa Antchandié-Babé, le roi Félix eut encore deux fils et une fille. Parmi ses fils il convient de signaler l'aîné, Jean-Félix Rapontchombo, né le 21 janvier 1872, décédé en 1903 (Pl. I, 3). Après avoir fréquenté l'école de Sainte-Marie, il alla poursuivre ses études secondaires au Sénégal et en France. Il était bachelier ès lettres et philosophie de l'Enseignement secondaire spécial, avec mention « très bien » et fut le premier Gabonais à obtenir un grade universitaire.

Son second fils, Jean Rémi Onanga est le père du prince Félix Adandé, l'actuel chef de la collectivité Mpongwè de Glass (Pl. I, 4).

La dernière fille, Marie-Anne Ankombié, veuve de Joseph Ongouwou-Tito, longtemps gardienne du sol ancestral, née en 1875, est décédée à Libreville (Glass) en 1951 et inhumée à Denis, auprès de son père.

De tous les descendants directs du roi Félix Adandé, il reste aujourd'hui une trentaine de petits-enfants et arrière-petits-enfants.

CHAPITRE IV

UNE GRANDE FIGURE GABONAISE : RÉ-DOWÉ OU LE ROI LOUIS

Au souvenir du roi Deuis Antchouwé Kowé Rapontchombo, qui résidait sur la rive gauche de l'Estuaire du Gabon se rattache celui de son contemporain, le roi Louis Anguilé Dowé, établi sur la rive droite qui, en 1842, fit lui aussi hommage de ses terres au Gouvernement français et favorisa énormément l'action de la France au Gabon.

Le roi Louis appartenait au clan des Aguékaza, peut-être le plus nombreux et le plus important de la tribu des Mpongwè, tant dans le passé qu'à l'heure actuelle. A ce clan appartiennent les familles des villages Louis, Quaben et Kringer (Anongo-Ambani, Vindjanani et Mbangué) auquel il convient de joindre celui, plus récent, d'Orèti, fondé en 1887.

Le nom d'Aguékaza, dériverait, à ce qu'il paraît, d'Ikaza (*Strychnos icaia*), le fameux poison d'épreuve. « *Azwé n'ikaza gni noné!* » : C'est nous l'Ikaza à la saveur amère ! telle est la devise du clan. Ce qui signifierait qu'autrefois les Aguékaza étaient très méchants, et quand ils se mettaient en tête de faire un mauvais coup, ils ne laissaient pas passer l'occasion. En effet, plus d'un de leurs chefs ou notables fut turbulent et d'humeur batailleuse.

Ce clan serait le dernier arrivé sur les bords de l'Estuaire, débouchant simultanément par les affluents de la Mondah, de l'Ikoï, (d'Owendo) et de la Bokoué (Como). Leur premier village près de la côte fut construit à Indokou, vers la colline appelée depuis le Mont-Bouët. Son fondateur s'appelait Ré-Ndoukoué. C'est le premier ancêtre du clan dont le nom soit passé à la postérité.

En mourant Ré-Ndoukoué laissait deux fils jumeaux : Ré-Bulia et Ré-Ndambo qui furent les deux chefs des deux fractions du clan lorsqu'il se divisa pour former deux familles distinctes. Cette scission eut probablement pour cause la difficulté de s'entendre pour la succession à l'*éka*, le siège de la royauté.

Les gens de Ré-Ndambo se dirigèrent vers Glass et prirent le nom d'Aguékaza w'Olamba. Ils s'établirent d'abord aux sources de la rivière Lowè, vers l'endroit actuellement appelé Lalala, au village d'Olamb'olungu. R'Iguenda, fils et successeur de Ré-Ndambo, fut un personnage influent. On lui attribue un nombre excessif d'enfants : 90 garçons et 100 filles. C'est lui qui fonda le vrai Olamba, le Glass actuel. A part Ré-Ndama, célèbre par ses actes de brigandages et Will Glass, l'ami de l'explorateur Paul du Chaillu, on ne connaît rien de particulier sur les successeurs de R'Iguenda.

Les gens de Ré-Bulia sont les Aguékaza d'Anwondo. Après la mort de son père, Ré-Bulia serait venu fonder un village à Anongo-Amyani sur le rivage, un peu au nord du camp d'aviation actuel. Il eut trois fils : Révigne, l'aîné, Ré-Gnilo et Ré-Buando. Ce dernier est moins connu que les deux autres, sans doute parce que moins entreprenant.

Plus tard, R'Apangué, fils et successeur de Ré-Buando quitta ses frères pour aller occuper le terrain où se trouve aujourd'hui la Mission catholique de Sainte-Marie. Ce village s'appelait Okolo. Le banc de roches qui avoisine la Mission et sur lequel on a construit le nouveau wharf de Libreville garde encore le nom d'Edo z'Okolo.

A R'Apangué succéda son fils R'Ogayoni, prédécesseur immédiat du roi Louis Dowé.

D'après une certaine version, R'Ogayoni ne serait que le père adoptif de Ré-Dowé : une femme Aguékaza aurait été donnée en mariage chez les Agungu. Après plusieurs conceptions malheureuses, sa famille la reprit au mari alors qu'elle était de nouveau enceinte. Au village d'Okolo, elle donna naissance à Ré-Dowé. Selon la coutume l'enfant devenait de plein droit un Aguékaza. Celui qui passait pour être son père avait deux noms : Ré-Nguila et R'Ogayoni. Ce dernier nom lui fut peut-être donné à cette occasion. Il serait de circonstance, car Ogayoni veut dire : « Le roi a ri » (sans doute de sa bonne aubaine). Quoiqu'il en soit, à la mort de R'Ogayoni, son fils aîné Ré-Nimba ou R'Ossingui renonça à l'*éka* en faveur de son frère cadet, Ré-Dowé.

L'Amiral Fleuriot de Langle nous dit que, dès 1765, les Français avaient des établissements au Gabon, mais que ceux-ci rentrèrent dans le néant après 1789. On ignore aujourd'hui où ces établissements se trouvaient exactement.

En 1839, après la conclusion d'un traité avec le roi Denis, les Français s'établirent sur les terres de ce chef. Mais « dès 1840, frappé de la mortalité considérable des Blancs des factoreries « situées sur la rive gauche du Rio Gabon, le Commandant Bouët-Willaumez songea à s'assurer « une position meilleure. En effet la côte qui, au sud du Gabon, développe une courbe assez régulière, est basse, marécageuse et malsaine. La côte du nord, au contraire, est plus élevée, plus « découpée et forme quelques saillies. Ce fut là que Bouët-Willaumez résolut de planter son pavillon.

« A cet effet, le 18 mars 1842, il conclut un traité avec le roi Louis, un des chefs de la rive « droite du Gabon, traité qui concédait la souveraineté du territoire du roi Louis situé entre le « village du roi Glass et celui du roi Quaben (Art. 1) et « en toute propriété... le terrain de l'ancien village de son père pour y élever telle bâtisse ou fortification qu'il lui plaira » (Art. 2). »

L'expédition de prise de possession partit de Gorée le 16 mai 1843 ; elle se composait du brick le « Zèbre », commandé par M. de Mauléon, de la canonnière « L'Eglantine », commandée par M. Ganse, d'un navire de commerce, chargé du matériel du comptoir, « Le Diligent », commandé par M. Cousin, le tout sous la haute direction de M. Guillemain, capitaine d'infanterie de marine, désigné par le Gouverneur du Sénégal pour prendre le commandement du comptoir.

Le convoi arriva à l'entrée du rio Gabon le 11 juin ; le 25 août, les travaux d'installation étaient terminés.

L'établissement placé sur un plateau qui s'avance du côté de la mer et reçoit les brises de la terre et du large était fort salubre. Un fort ne tarda pas à être élevé ; il fut entouré d'une palissade de cent mètres de côté avec une batterie de six pièces de gros calibre donnant sur la mer. Il se composait de deux pavillons en maçonnerie qui servaient, l'un, de logement aux officiers, l'autre de caserne et d'hôpital. Bientôt se dressèrent aux alentours de nouveaux bâtiments, puis furent dessinés le parc aux bœufs et un jardin qui, sous la direction active de l'aide commissaire Aubry, fournit à tout le personnel du poste des légumes et des fruits.

Plus tard, de nouvelles négociations aboutirent à des traités conclus avec les autres chefs de l'Estuaire : Mpongwè, Sékyani, Bakèlè...

Dès le début de la colonisation on se préoccupa de chercher des missionnaires français pour le comptoir du Gabon : Loango, dans le passé, avait eu des missionnaires parmi lesquels l'abbé Proyart auquel on doit d'intéressants Mémoires. Mais l'insalubrité du climat et diverses autres difficultés devaient obliger ceux-ci à abandonner leur œuvre au bout d'une dizaine d'années (1766-1776).

Au Gabon il y avait eu aussi un essai d'établissement : les archives de la Propagande, à Rome, et les documents de la Marine française font mention d'une Mission fondée aux frais de la Propagande par les capucins italiens à l'embouchure de l'Estuaire du Gabon. Mais ceux-ci furent contraints d'abandonner ce poste lorsque, conséquence des décrets de la cour du Portugal interdisant l'accès de ses états aux religieux étrangers, ils furent obligés de quitter les îles Sao Thomé et du Prince.

En France, dès l'installation du Fort d'Aumale, on songea donc immédiatement à envoyer des missionnaires. Conformément aux ordres donnés par le Ministre de la Marine au Gouverneur du Sénégal, le Commandant Mauléon alla, avec le « Zèbre », recueillir au Cap des Palmes les deux seuls survivants d'un premier groupe de missionnaires envoyés par le R. P. Libermann — le P. Bessieux et le F. Grégoire — qu'il déposa au Fort d'Aumale le 28 septembre 1844.

Les missionnaires protestants américains les avaient déjà devancés, en 1842, sur la colline de Baraka (Glass).

Peu après, le roi Louis Dowé cédait à la Mission catholique l'emplacement de son village d'Okolo et allait s'installer au village Louis actuel, auquel il donna le nom d'Anongo-Ambani, autrement dit les deux races — Blancs et Noirs — qui voisinent, mais sont séparées par la rivière Anwondo.

Le roi Louis resta toute sa vie un allié fidèle de la France et un grand ami des missionnaires, car il comprenait les avantages de leur présence, pour civiliser ses compatriotes et instruire leurs enfants. Il mourut relativement jeune, en comparaison du roi Denis, le 2 janvier 1867, au village qui porte son nom et où il fit inhumé à proximité de sa résidence *no-mpolo* (la grande case).

Ainsi il n'eut pas la douleur d'assister au revirement de l'opinion française à l'égard du Gabon qu'il avait eu tant de difficulté à mettre sous le protectorat de la France.

En effet, après les malheurs de la Guerre de 1870, on songea sérieusement, en France, à échanger le Gabon contre la Gambie anglaise « arguant, nous dit René Maran, de l'insalubrité de la « colonie, de son éloignement des routes de grande navigation, de sa position perdue qu'aucun « lien sérieux ne rattache à la métropole, ni à ses possessions d'Outre-Mer, de la faiblesse de son « commerce et de ses ressources, de la disparition des négriers et, pour tout dire, du peu d'intérêt « qu'on a à conserver davantage un refuge que la flotte ne songe plus à utiliser... ». Première entorse à la convention bilatérale d'alliance et de protection : l'on peut échanger une propriété, mais l'on ne peut échanger son ami, son allié, son protégé, sans son avis, pour le moins. C'est grâce à la fermeté du premier évêque du Gabon, Mgr Bessieux, que ce pays a pu rester jusqu'à ce jour dans l'alliance de la France... ce qui permit plus tard, il ne faut pas l'oublier, l'exploration et la conquête pacifique de toute l'Afrique Equatoriale Française.

* * *

Il est très regrettable qu'à part la tombe en ciment élevée vers 1946 par les soins de ses arrière-petits-fils, rien ne rappelle le roi Louis à la reconnaissance des Français et des autochtones.

Tandis qu'en 1950, à l'occasion des fêtes du centenaire, on a apposé, en plein centre de Libreville, une plaque commémorant le souvenir du roi Denis et de l'Amiral Bouët-Willaumez, le roi Louis attend toujours qu'on veuille bien reconnaître aussi les services qu'il a rendus, au Gabon, à la cause française par l'érection d'une modeste stèle ou la pose d'un médaillon à son effigie.

CHAPITRE V

UN CONTEMPORAIN DU ROI DENIS RAPONTCHOMBO : LE ROI GEORGES RASSONDJI

Longtemps avant l'occupation française, au temps de la Traite, deux chefs puissants détenaient jalousement le contrôle du commerce sur la rive gauche de l'Estuaire du Gabon : le roi Denis Kowé Rapontchombo et le roi Rassondji.

Le roi Denis était le chef des Assiga. Rassondji, dit le roi Georges, était à la tête du clan des Agulamba. Tous deux passaient pour avoir chacun 300 à 500 esclaves tandis que les autres principaux chefs n'en auraient eu qu'une centaine seulement.

« Les rois sont nombreux sur les rives du Gabon, écrit l'Anglais Bowdich, et à peine peut-on les comparer aux petits « cabocir » de Fantie (Gold Coast). Le marchand le plus accrédité ou l'homme le plus riche de chaque village prend ce titre et est souvent exposé aux insultes de ses sujets parce qu'il n'a pas assez d'autorité pour les punir. La supériorité du roi de Nghango sur les autres paraît généralement reconnue, et sa puissance, par comparaison, est respectable. Il est connu des bâtiments marchands sous le nom de roi Georges.

« Le village de Nghango, dit encore Bowdich, consiste en une rue large, régulière et fort propre. Les maisons y sont construites en bambou (raphia), et consistent en un rez-de-chaussée composé d'appartements spacieux et élevés. Les habitants se couchent dans des lits entourés de rideaux de toile de bambou (tissus de raphia) pour écarter les moustiques.

« Les manières de la classe supérieure sont affectueuses et hospitalières ; un Européen peut y séjourner, non seulement avec sûreté, mais avec agrément. Je ne crois pas que l'ancienne et la nouvelle ville contiennent ensemble 500 habitants.

« D'après les maladies qui régnèrent à bord de notre bâtiment, je pense que le climat doit être fort insalubre. L'épaisseur et les exhalaisons de l'atmosphère incommodaient plus que la chaleur qui était très forte avant que la brise de mer se fit sentir.

« La langue de l'empongwè (mpongwè) est la plus douce que j'aie entendue chez les nègres. Elle se caractérise par un redoublement de voyelles qui se prononcent séparément.

« Les hommes et les femmes portent les cheveux des deux côtés de la tête, tressés en nattes serrées qui pendent quelques fois au-dessous des épaules, et dont les bouts sont ordinairement ornés de grains de diverses couleurs, les boucles du haut de la tête sont quelques fois réunies et relevées de manière à former des espèces de cornes. Les femmes portent des anneaux de cuivre autour des jambes ; les femmes de distinction en ont depuis la cheville jusqu'au genou.

« La cargaison que le bâtiment où j'étais, continue Bowdich, devait prendre dans le Gabon et qui consistait en ébène et en bois de teinture rouge (padouk), ne paraissant guère pouvoir se compléter en moins de deux mois, je résolus de charmer l'ennui que m'imposait ce climat en faisant des recherches sur la géographie de l'intérieur.

« Je cherchais donc à obtenir des renseignements des esclaves et des marchands nègres. Les plus entreprenants de ces derniers, et qui étaient en même temps les plus grands voyageurs dans l'intérieur, restèrent à bord de notre navire pendant qu'on le chargeait. Je pus donc converser avec eux, d'autant plus aisément qu'ils parlaient anglais.

« J'allais deux fois à terre et je passais la nuit à Nghanho ou « George's Town », situé à environ 45 milles (1) de l'embouchure du Gabon.

« Le chef était un nègre hospitalier et intelligent qui parlait très bien anglais. Il avait beaucoup voyagé dans sa jeunesse et il aimait encore à questionner. Il fit venir devant moi une troupe d'esclaves pour que je fusse à même de les interroger. Je trouvais des nègres de la plupart des pays dont j'avais entendu parler.

« Je vis deux jeunes nègres, fils de chefs de leur pays, qui parlaient et écrivaient couramment le français. L'un avait été envoyé en France et l'autre en Angleterre pour y recevoir leur éducation. Mais le navire sur lequel ce dernier était embarqué ayant été pris par un corsaire français, l'enfant fut enmené en France où l'armateur eut la générosité de le faire élever à ses frais. Tous deux étaient restés plus de huit ans dans ce pays avant d'être renvoyés dans leur patrie. Ils ne cachaient pas leur désir de retourner en France, les mœurs de leurs compatriotes leur déplaisant souverainement. »

Les Agulamba s'appelaient primitivement Aguékanda. Leur première mère s'appelait Nguenuroguembe, d'où l'habitude de donner le nom d'Agnorogule à toutes les filles aînées du clan. Ragulamba d'où fut tiré par la suite le nom de ce clan, était leur grand fétiche. C'est sous ce nom que les femmes le désignaient « par respect ».

La corbeille fétiche du clan (*épanbo z' Agulamba*) portait également le nom de leur première mère. Cette corbeille magique était remise sous l'*éka*. D'après la légende, il arriva un jour qu'un incendie ayant réduit en cendre la case du chef, ladite corbeille seule fut retrouvée intacte...

Dans cette corbeille étaient conservés, à ce qu'il paraît, outre le crâne de l'aïeule des Agulamba, des cordons ombilicaux de nouveaux-nés, mêlés à des plantes aromatiques (*issenwu*), dont on frictionnait les jeunes mariées à leur départ du village, en leur souhaitant longue vie, paix et fécondité (Ogandaga, Amèndjé, Idyana).

A la séparation des familles mpongwè en deux groupes, à l'endroit appelé par eux *Ewunduna* (le bouillonnement où la rivière Como sort de terre après un assez long trajet souterrain), les Agulamba aboutirent par la Bokoué, la Maga, le Yombi, le Remboué et la Mbilagone, sur la rivière Avazé où ils habitèrent tout d'abord avant d'aller s'installer sur les bords de l'Estuaire. Leurs premiers villages furent Avéro et Angombué. Dans la suite ils s'établirent à Nghanho où Bowdich trouva le roi Georges Rassondji en 1815. De là quelques-uns émigrèrent à Ntché-Ntchawa (Chinchoua) ou Olombo-Nghanho, au confluent du Remboué et de la Mbilagone à la suite d'une discussion entre deux frères. Plus tard Tatila s'établit à Essongwé, Repebambyo à la rivière Ntcholiwambié, Zimamo à la rivière Mombé, terre Ré-Ntchunu. Enfin Oguamba et Rebie-no s'installèrent à Denis et Lego à Mbangué (Kringer).

(1) En fait à 65 km du Cap Santa-Clara, à 50 km de la Pointe Pongara. (M. S.)

Les Agulamba habitèrent aussi les rivières Igunwé, Ompazo-Nkala. Au sud leur territoire finissait un peu en amont de Ntché-Ntchuwa, à la limite des Bakèlè. Au Nord ils s'étendaient jusqu'à l'Igombine (rivière du Consortium) qui formait une frontière naturelle entre eux et les Assiga. Pour passer d'une rive à l'autre il fallait une autorisation spéciale du chef de clan voisin. Cette interdiction était si strictement respectée qu'à l'époque fixée pour les sacrifices offerts dans l'Estuaire aux mânes des ancêtres, chaque convoi familial avait défense de s'écarter d'un itinéraire convenu d'avance.

La limite des deux territoires se situait aux environs de l'îlot rocheux (île du caillou) que l'on aperçoit à sa droite en se rendant en pinasse à Macoc. Cet îlot appelé par eux *Edo-z'Ombuiri*, *Oguma-Guérié* ou *Ombwiri-Ompolo* (le puissant génie) est toujours à découvert. A marée basse il se voit de loin, se détachant sur la verdure foncée des palétuviers de la côte ; d'innombrables oiseaux de mer vont s'y percher. On prétendait autrefois que là logeait le génie le plus redoutable de l'Estuaire, plus puissant même que celui de la Pointe Nghombué (Pointe du phare).

Lors donc que les deux chefs des Agulamba et des Assiga répandaient des offrandes sur la mer, chacun d'eux longeait la rive en partant de son village jusqu'à la hauteur du fameux îlot dont il faisait le tour avant de pénétrer dans l'Igombiné. Une fois dans la rivière le chef des Agulamba remontait la rive Sud. Ni l'un ni l'autre n'avait le droit de répandre ses offrandes au-delà de leurs frontières respectives, en « mer commune ».

Le premier chef connu des Agulamba arrivé à la côte serait Ré-Nkanga, qui eut pour fils Ré-Seno, lequel fut le père de Ndokanda ou Ré-Ndongula-Ekanda. Ndokanda eut quatre fils : l'aîné Rassondji ou le roi Georges, puis Rassaguiza, Nkazengani et Gnambo. Ce dernier eut deux jumeaux : Lonwe et Sendje.

D'après la tradition, ils auraient été les premiers enfants jumeaux du clan des Agulamba et de la race mpongwè. Cet événement parut si extraordinaire que l'on en conserva le souvenir dans une chanson qui se chante encore de nos jours :

*Ndongul' Ekanda e bye dyane Gnambo,
Gnambo e bye dyan' Ampaza.
Ampaza mi bye songe Sônô n'Oduka,
Ampaz'imazo ! Mongi Alongi !*

ce qui signifie :

*Ndongul' Ekanda engendra Gnambo,
Gnambo engendra des jumeaux.
Les jumeaux venus après Sono et Oduka,
Les jumeaux à nous ! Les premiers de tous !*

Vue la situation de leur pays les Mpongwè ne pouvaient se procurer des esclaves venant de l'Ogowè que par des intermédiaires. Mais, plus que tout autre, le roi Georges était bien placé pour trafiquer avec les tribus de l'intérieur. Son village était situé sur la rive gauche de l'Estuaire, non loin du confluent de la Mbilagone et du Remboué. Il lui était donc plus facile de s'approvisionner en esclaves, le chemin des caravanes allant vers l'Ogowè passant entre ces deux rivières : ses gens empruntaient dans le Haut-Remboué une partie de la route actuelle de Kango à Ndjolé. A la bifurcation sur Lambaréné, ils se dirigeaient vers Samkita ou Sambékita, chez les Bakèlè, grands pourvoyeurs d'esclaves qui se les procuraient par des razzias dans les tribus moins belliqueuses : Mitsogo, Banzabi, Massango, Simba, etc...

Ils pouvaient aussi passer par la piste d'Agondjo au Lac Azingo et se procurer des esclaves par l'entremise des Adyumba, leurs frères de race, établis sur le lac et sur le bras de l'Ogowé appelé la petite rivière (Orembo-Onwango). Ces Adyumba, vaincus autrefois par les Orungu et chassés des environs de Pembé sur le bord de la baie de Nazareth formaient d'après Bowdich (1815), un petit « royaume » comptant à cette époque quatre villages dont les principaux étaient Arévoma (existant encore aujourd'hui) et Boualé..

* * *

C'est le 4 novembre 1846, plusieurs années après les traités conclus avec les rois Denis et Louis, que le roi Georges signa, à son tour, un traité avec le Lieutenant de vaisseau Mecquet, commandant la corvette « Aube », par lequel il céda la crique Georges ou rivière Avazé.

Un mois plus tard, le 2 décembre, le Lieutenant Mecquet concluait également un accord avec les chefs sékyani et bakèlè de la même région. Enfin, le 7 mai 1848 fut signé un traité entre M. Sourdeaux, commandant du Fort d'Aumale et le chef mpongwè de la rivière Essongwé.

Le roi Georges eut toujours de bonnes relations avec les autorités françaises et rendit même un signalé service à des Blancs attaqués par les Bakèlè. Non seulement il leur avait sauvé la vie, mais il avait fait rendre toutes les marchandises volées.

C'est à cette occasion qu'il lui arriva une aventure typique avec un astucieux interprète de sa race :

Le roi Georges, nous l'avons vu, parlait l'anglais, mais il ignorait le français ou, du moins ne le comprenait pas très bien. « L'Amiral français, raconte le Marquis de Compiègne, voulut, dans « une visite, remercier le brave homme. Il prit comme interprète Kringer, fils du premier de ce « nom. Une fois au village et devant le roi :

— « Kringer, déclara l'Amiral, dis au roi Georges que je viens le voir pour l'honorer et le « remercier de sa bonne conduite. »

— « Roi Georges, traduit l'interprète, l'Amiral vient te dire que tu dois me rendre la femme « que tu m'as volée il y a un mois. »

— « En quoi cela regarde-t-il l'Amiral ? riposte Georges. Je suis disposé à tout faire pour lui, « mais qu'il ne s'occupe pas de mes affaires. »

— « Il dit qu'il vous remercie et aime beaucoup les Français. »

— « Bien ! Dis-lui que les Français sont puissants, et qu'ils le récompenseront toutes les fois « qu'il fera une bonne action. »

— « L'Amiral dit que, si tu ne me rends pas ma femme de suite, c'est la guerre ».

— « Soit, dit le roi Georges furieux. Eh bien ! C'est la guerre. »

« Sur un signe, 300 guerriers, jusque là cachés, apparaissent.

— « Qu'est-ce que cela signifie ? » demande l'Amiral.

— « Oh !, il veut vous rendre honneur ». Mais Kringer craignant de voir l'affaire se gâter : « Roi Georges, ne te fâche pas. Garde ma femme, mais ne m'en vole pas d'autres ».

En 1851, sur la demande du roi Georges ou non, Mgr Bessieux décida de fonder une Mission chez les Agulamba, à Ntché-Ntchuwa, dans le Remboué, sous le vocable de Saint-Jacques, apôtre. Quatre missionnaires : les PP. Le Berre, Supérieur, Peureux et Remboz, avec le Frère Antoine furent désignés pour cette nouvelle fondation. Mais ils ne purent s'acclimater à cet endroit, et ils abandonnèrent l'année suivante, après 18 mois d'essais.

D'ailleurs les Noirs de l'endroit et des environs ne montraient aucune disposition sérieuse à écouter le catéchisme... Entre temps ce n'était que danses qui duraient souvent toute la nuit, non pas que les Noirs se montrassent hostiles aux Pères, simplement ils suivaient sans contrainte leurs coutumes ancestrales... Les Missionnaires avaient à évangéliser à Ntché-Ntchuwa trois races différentes : Mpongwè, Sékyani et Bakèlè. Les Fang ne s'installèrent dans ces parages que 10 à 15 ans plus tard. On songera alors à créer, en juin 1878, la Mission de Saint-Paul de Donguila, sur la rive droite de l'Estuaire, en pays Fang, en un endroit moins malsain, juste en face de la colline de Nghango, l'ancienne résidence du roi Georges.

Si l'on en juge par les 31 années qui s'écoulèrent entre l'arrivée de l'anglais Bowdich chez le roi Georges (1815) et la signature du traité avec la France (1846), ce chef mpongwè régna longtemps sur les Agulamba. Il mourut très vieux comme son voisin le roi Denis mais à une époque postérieure difficile à préciser, située entre 1879 et 1882. Vers cette époque, en effet, un missionnaire du Gabon écrivait : « Un grand nombre d'infidèles ont le bonheur d'être baptisés à l'article de la mort. Ils abandonnent volontiers leurs fétiches à ce moment suprême où ils en voient l'inefficacité. C'est la grâce qu'a eue le roi Georges. Il lui en coûtait assez de renoncer à ses erreurs et il demandait naïvement si les méchants ne pouvaient pas aussi aller au ciel. Sur la réponse du Père que le ciel n'était pas pour eux, s'ils ne se convertissaient pas : — « Oh ! s'il en est ainsi, » s'écria-t-il, je veux être baptisé avant de mourir ; je veux abandonner mes femmes et mes fétiches, car je veux aller au ciel avec les gens de bien. »

Le roi Georges Rassondji avait succédé à son père Ndokanda. A son tour, il eut pour successeur R'Ossamu-Ompolo, père de Bakuta, d'Ovenga et de Ntchunguwa.

A R'Ossamu-Ompolo succéda Onwassango et finalement Ogula-Kouyo dit Kukuyo. C'est sous ce dernier chef que les Agulamba abandonnèrent définitivement le pays de leurs ancêtres pour se rendre à la pointe Owendo, à Glass ou à Louis, sur la rive droite.

M'A-Ndjana, fille d'Owassango, descendante de Rassondji à la troisième génération, épousa Rebela Omboriye, le dernier des grands chefs Orungu, résidant au village de Gnolokué, sur le Rembo Mandji (Ogowè Maritime), décédé le 29 janvier 1932.

En 1903, les Instructions nautiques signalent le village Fang de Ngang, installé sur l'emplacement de l'ancien village du roi Georges, ainsi que l'« arbre à Georges », arbre très remarquable situé au sommet d'une falaise, sur les lieux où résida ce chef.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOWDICH. — Voyages au Rio Gabon (1817). In WALKENAER (Baron Ch.), Collection de relations de voyages par mer et par terre en différentes parties de l'Afrique depuis 1400 jusqu'à nos jours. Paris, 1826-1831, T. XII.
- BULLETIN des PP. du St-Esprit, T. XII (1879-1882).
- COMPIÈGNE (Marquis de) et MARCHE (Alfred). — o. c.
- SUPPLÉMENT aux Instructions nautiques N° 724, 1903.

CHAPITRE VI

FRANÇOIS ANTCHOUWÉ RÉ-DEMBINO, ROI DE L'ILE KONIQUET

Dans l'Estuaire du Gabon, à une trentaine de kilomètres de son embouchure, se trouve l'île Koniquet (Dambé des Mpongwè), d'une dizaine de kilomètres de circonférence. Le mot Koniquet vient du néerlandais Koningske (petit roi), que les Français ont entendu Koniquet. Les Hollandais appelaient aussi cette île : Koenig-Eyland, l'île du Roi. Elle est aujourd'hui classée site historique.

Les Ndiwa, le premier clan Mpongwè arrivé à la côte, habitèrent l'île jusqu'en 1698. A cette date les Hollandais, dont les Mpongwè avaient pillé une factorerie en 1601 dans l'île de Corisco et qui, par suite de démêlés avec les Français et les Portugais, avaient été obligés de remettre à plus tard leur vengeance, ravagèrent complètement les îles Koniquet et Perroquet (Mbini). Les autres clans Mpongwè qui habitaient au fond des criques furent moins atteints.

Selon la tradition le roi se réfugia dans la crique Eményé, sur la rive droite de l'Estuaire, près de l'embouchure où sont encore des rochers que l'on appelle Ado-m'Oga, les pierres du Roi. Les Ndiwa de l'île Perroquet et de la rive sud se réfugièrent dans la crique Obélo. Une partie, peu importante, se dirigea vers la pointe Santa-Clara où les Benga les trouvèrent à leur arrivée et dont ils se débarrassèrent assez vite.

Restés maîtres de l'île, les Hollandais y établirent un fortin dont les ruines se voyaient encore en 1815 lorsque Bowdich visita le Gabon. Les vieux canons de bronze et de cuivre abandonnés dans l'île y restèrent jusqu'à la dernière guerre mondiale où quelques-uns furent transportés à Libreville.

Lorsque les Français prirent possession de l'Estuaire, sous le règne de Louis-Philippe, ils donnèrent à l'île Koniquet le nom d'île d'Orléans (qui ne fut pas retenu) en même temps que le comptoir du Gabon devenait Fort d'Aumale.

A cette époque, le clan des Adoni, avec son chef François Antchouwé, surnommé Ré-Dembino (celui devant lequel on s'incline) avait pris la place des Ndiwa.

Le roi François n'avait pas pris part aux premiers traités conclus entre les chefs Gabonais et les autorités françaises. Mais il signa, avec d'autres chefs, le traité du 1^{er} Août 1846, conclu à bord de l'« Aube ».

Voici le texte de ce traité précieusement conservé par ses descendants :

DIVISION NAVALE DES COTES OCCIDENTALES D'AFRIQUE

Traité conclu en 1846

entre le Capitaine de Vaisseau E. BOUËT-WILLAUMEZ,
Commandant la Frégate le « Caraïbe »

et les Rois et Chefs du Gabon.

Les rois et chefs signataires du traité du 1^{er} Avril 1844, conclu entr'eux et le Gouverneur du Sénégal E. Bouët-Willaumez actuellement commandant de la frégate le « Caraïbe », ayant reçu par l'entremise de cet officier de nouvelles marques de générosité de la part du Gouvernement français, s'empresent de reconnaître par écrit les conséquences naturelles de ce traité, conséquences qu'ils avaient d'ailleurs acceptées verbalement et de bonne foi lors de la résiliation de leur souveraineté à la France.

Ainsi tous les terrains, caps, montagnes, presqu'îles, îles ou positions qui sembleront propres au Gouvernement français pour y créer des Etablissements militaires ou agricoles lui seront concédés de plein droit, sans autres redevances de sa part que celles qu'il jugera convenables de donner annuellement aux chefs propriétaires.

En conséquence, le roi Quaben reconnaît que, dès 1844, il a fait pour cet objet abandon au Gouverneur Bouët, en même temps qu'il résiliait sa souveraineté aux mains de la France, de la Montagne dite Mont-Bouët et d'un kilomètre carré sur chacune des pointes Clara et Estérias qu'il possède plein droit et par héritage bien qu'il ait autorisé des gens de Corisco de s'y établir.

Il cède également aujourd'hui le terrain qui s'étend entre le Fort d'Aumale et le village de Glass jusqu'à une profondeur de 8 kilomètres dans l'intérieur pour y bâtir et développer le second Etablissement militaire et agricole que veut créer le Gouvernement français.

Les 4 pointes de l'île d'Orléans ou Koniquet sont aussi reconnues par le roi François comme appartenant depuis 1844 à la propriété de la France pour y bâtir telles fortifications qu'il lui plaira (1).

En outre le roi François, à la demande du Commandant Bouët, cède un terrain de 4 kilomètres au Missionnaire Bessieux sur son île pour y faire un établissement.

Les pointes d'Abinda, du roi Georges, de Pongara, etc... seraient également livrées à la France si elle le désiraît pour y élever ses bâtiments militaires au besoin.

Fait en double à bord de l'« Aube » dans la rade du Fort d'Aumale ce 1^{er} août 1846 et ont signé les officiers français, rois ou chefs gabonais dont les noms suivent :

Roi Denis	Roi Georges	Chef Boulabène
Roi Quaben	Roi François	
Cdt E. Bouët-Willaumez, Cap. de Vaisseau Cdt le « Caraïbe »		
Eug. Moquet, Lt de Vaisseau, Cdt l'« Aube »		

Pour copie conforme :

Le Commandant de Vaisseau, Commandant la Division Navale
des Côtes Occidentales d'Afrique
E. Bouët-Willaumez

Pour copie conforme :

Le Commandant Supérieur p. i.
BOURGAIN.

Par son père, Ovènga-Ré-Ngola, le roi François appartenait au clan des Adoni. Sa mère Ngwé-Nanga était issue du clan des Assiga.

A leur arrivée de l'intérieur, les Adoni passèrent sur la rive gauche de l'Estuaire. Laisant le clan des Agegwa ou Abundanongo sur la rivière Awanyé, ils allèrent s'installer plus au sud. Plus loin encore, au-delà d'Osèngatanga, à Mpembé, sur la rivière Wézé, se trouvait un autre clan

(1) Ces quatre pointes sont : Ikana, Nkogo, Nomb'ikume et Mbumba. (A. W.).

Mpongwè, celui des Adyumba. Ces divers clans vécurent là, dans les plaines au voisinage de l'Océan, jusqu'au jour où les Orungu, nouveaux venus dans le pays, après avoir été d'abord en bons termes avec les premiers occupants, attaquèrent le clan des Adyumba qui durent s'enfuir au lac Azingo. Les Adoni qui seraient aussi des Adyumba reculèrent de même. Ils descendirent la Mbilagone jusqu'à son confluent avec le Remboué. C'est à partir de ce moment, dit-on, que commence leur généalogie.

On compte, là, trois chefs successifs, puis ce fut la dispersion.

Les uns vinrent à l'île Koniquet, après s'être d'abord installés dans la crique Iwengé-Nyama, au village du même nom. C'est là que naquit le roi François.

En 1847, le Père Briot de la Mailleraie, l'un des premiers missionnaires envoyés en renfort au P. Bessieux, écrivait dans le Bulletin des Pères du Saint-Esprit :

« Il y a dans l'île Koniquet un village de 150 âmes, dont le chef François est le Gabonais qui connaît le mieux la langue française. Il connaît aussi bien l'anglais.

« C'est un homme doux et poli, d'une humeur toujours égale et aux manières européennes. Il ne boit jamais de liqueurs enivrantes, et défend aussi d'en boire à ses enfants. Il aime les missionnaires et leur rend de grands services. Il est aimé et respecté de ses gens et aussi des peuples voisins, qui viennent chez lui faire du commerce. Par son intermédiaire, les missionnaires pourront entrer en contact avec les Boulou (Sékyan), les Bakèlè et autres peuples de l'intérieur.

« Le roi François a bien voulu m'accompagner dans le petit voyage que je désirais faire pour explorer l'intérieur. Nous sommes partis le 31 mai 1847, et après avoir remonté le Fleuve sur deux lieues, au-delà de l'île, nous sommes entrés dans un petit affluent de la rive droite, appelé Mbandja. Il était dix heures du soir et nous logeâmes dans un village chez un ami de François. Les noirs de ce village étaient des Bakèlè.

« Dès que nous fûmes arrivés dans la case hospitalière, presque tout le village accourut pour me voir. Je profitais de cette assemblée pour leur dire ce que je venais faire... »

Pendant plusieurs jours que dura le voyage du P. Briot et du roi François ce fut partout le même accueil des Bakèlè. Le missionnaire « eut le plaisir de rencontrer deux Pahouins... »

Quittant la crique Iwengé-Nyama où il était né, le roi François Ré-Dembino traversa l'Estuaire pour se diriger sur Koniquet, abandonné depuis longtemps par les Ndiwa et évacué par les Hollandais.

Selon une légende, lorsque ce chef arriva dans l'île, il y aurait trouvé un vieux ménage qui vivait là dans la solitude, le nommé Ré-Dona et sa femme. Ils n'avaient pour toute demeure qu'une hutte de branchages et de feuilles. Aucune pirogue au débarcadère. Dès qu'ils aperçurent de loin les nouveaux arrivants, ils s'enfuirent au plus vite dans la brousse. Après son débarquement le roi François eut toutes les peines du monde à les faire sortir de leur cachette. A la question que lui posa le chef, Ré-Dona répondit : « Je suis Mpongwè, du clan des Adoni ». — « Mais tu es donc mon vrai Père », répartit le chef, « *sambo awé Révé mémé* ». Et, de ce jour, les deux vieux, rassurés, consentirent à vivre avec les nouveaux venus.

Le roi François mourut à Koniquet vers 1870. Sa tombe se trouve non loin de l'emplacement de son ancien village, sur la rive nord de l'île face à la pointe Owendo où ses descendants devaient émigrer par la suite. A une cinquantaine de mètres de là, près du rivage s'élève un grand figuier fétiche : Ewénimombé (*Ficus macrosperma*). A ses côtés reposent également ses deux successeurs immédiats : Ogowè et Ntchunguwa.

Ogowè eut de nombreux enfants de sa femme Ilassa, fille de Kaka-Rapono, ou roi Quaben : sept garçons et deux filles. Quelques-uns d'entre eux furent élevés par les missionnaires, soit à l'école des Pères de Sainte-Marie, soit à celle des Sœurs du Plateau. L'aîné, Ernest Okyama, fit même une partie de ses études secondaires à l'Œuvre des Latinistes, comme on disait alors.

A Ogowè succéda son frère Ntchunguwa. Il eut également de nombreux enfants. Après sa mort, sa veuve Ilassa, dont il avait hérité de son prédécesseur selon la coutume, quitta pour toujours l'île Koniquet pour s'installer avec toute sa famille à Ovendo, sur le continent.

* * *

Ovendo ou la pointe Ovendo tire son nom d'un petit arbre médicinal (*Newbouldia laevis*) à tronc sans couronne et branches verticales dressées autour du tronc et fleurs roses à corolle tubuleuse. Les Portugais qui passèrent dans ces parages au XVII^e siècle ou à une époque antérieure donnèrent à cette pointe le nom de Maceira (pommier) à cause de la présence en ce lieu d'un autre petit arbre de savane (*Barteria nigritiana*) (*ivindya* en mpongwè), à fleurs blanches et à port de pommier. Mais ce nom a complètement disparu.

Lorsque les petits-fils du roi François Ré-Dembino quittèrent Koniquet vers 1880, en compagnie de leur mère, pour aller habiter Ovendo ils furent reçus par les Agungu, établis au village du Grand Ovendo, et construisirent de leur côté le village du Petit Ovendo, ainsi appelé parce que la population du premier était plus importante. Plus tard l'Administration leur concéda un terrain de 10 hectares.

Mais tout en habitant Ovendo, les Adoni n'abandonnèrent pas complètement leur île. Ils y entretenaient toujours des plantations et des villages de culture (*impindi*) ainsi que des campements de pêche (*imbogo*). Ils continuèrent également à y enterrer leurs morts.

A l'heure acutelle des pêcheurs étrangers, Bakèlè ou Sékyani, occupent encore l'une ou l'autre pêcherie, sur la rive sud.

Vers 1933, devant l'invasion de nombreux Fang, les Adoni jugèrent bon de quitter Ovendo pour se transporter à Libreville, au quartier de Glass, au milieu des autres clans de la tribu.

Après avoir été pendant de longues années, à partir de 1914, le chef-lieu de la circonscription de l'Estuaire, Ovendo vit entre 1939 et 1945 s'élever un camp de la Royal Air Force dont les locaux ont par la suite été utilisés pour y installer une école professionnelle. Depuis un certain nombre d'années Ovendo est devenu le siège de l'Office des bois d'A.E.F.

Pour terminer nous dirons qu'au point de vue religieux, Ovendo est une annexe de la paroisse Saint-Pierre à Libreville et dédié à la Sainte-Croix.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BOWDICH. — o. c.

GAUTIER (R.P.). — o. c.

PRÉVOST. — Histoire Générale des Voyages, 1747, T. IV.

REYNARD (Robert). — Recherches sur la présence des Portugais au Gabon (XV^e-XIX^e siècles). Brazzaville, *Bulletin Institut d'Etudes Centrafricaines*, Nouvelle série, 1955, N^o 9, p. 15-66, 1 c.

ROQUES (R.P.L.S. sp.). — Le pionnier du Gabon, Jean-Remi Bessieux, Paris, Spes, 1956.

CHAPITRE VII

QUI A OUVERT LE GABON A LA FRANCE ?

Il ne saurait, certes, être question de dissocier la mémoire de Brazza de l'histoire du Gabon, d'abord parce que c'est de Libreville qu'il partit pour l'intérieur ; ensuite parce que, après chacune de ses « explorations », il aimait à prendre quelques jours de repos dans cette ville ; enfin parce qu'il y a longtemps résidé comme Commissaire Général du Congo Français.

Mais la gloire de M. de Brazza ne doit pas éclipser celle de ses prédécesseurs.

Avant lui, depuis 1839, d'autres pionniers de la civilisation avaient préparé la voie : officiers de marine, explorateurs, commerçants, missionnaires ont travaillé et peiné, « payant de leur santé « ou de leur vie » la page neuve qu'ils ajoutaient à la vieille histoire de France. On ne peut les citer tous...

Mais notons d'abord une série d'officiers de marine :

Bouët-Willamez et Baudin dont deux collines des environs de Libreville gardent encore les noms, Pigeard et Deschamps, Mecquet, Darrican de Traverse, Serval, Braouezec, Genoyer, les Docteurs Griffon du Bellay et Lartigue, les Amiraux Baron Didelot et Quilio, les commandants particuliers du Fort d'Aumale et du comptoir du Gabon qui, tous, « par une politique de traités « et de contrats avec les chefs indigènes du littoral depuis le Rio Campo jusque vers le Congo, « poursuivie avec patience, étendent l'autorité française sur la côte en même temps qu'ils tentent de pénétrer dans l'intérieur, jusqu'au confluent de l'Ogowè et de la Ngouniè ».

Viennent ensuite les particuliers. De 1855 à 1865 le jeune chasseur Paul Belloni du Chaillu parcourt les grandes forêts du Gabon, visite l'île Corisco, pénètre dans le bassin du Rio Mouni où le premier « il prend contact avec la nouvelle tribu des Fang au pied des Monts de Cristal ». Il descend ensuite « au sud de l'Equateur, où il visite le pays des Séké et des Orungu, en direction « du Cap Lopez ». Il se rend ensuite au Fernan-Vaz où il séjourne de longs mois, parcourant toute la région du lac Anengue au Cap Sainte-Catherine. De là, il remonte le Rèmbo-Nkomi et reconnaît le bassin de la Ngouniè avant de se porter jusqu'au delà de la Liboumbi sans pouvoir rencontrer cet Ogowè, dont lui parlent les naturels.

Quelques années plus tard arriva au Fernan-Vaz l'américain Lawlin qui s'établit à « Brooklyn » dans l'île Adjanga où il vécut de longues années parmi les Nkomi et leur apprit des mœurs plus douces et des habitudes moins sauvages, tout en essayant de leur inspirer le goût de l'agriculture. Sa mort fut pleurée par toute la tribu et l'emplacement de sa sépulture devint un lieu sacré.

En 1865-1866, M. Walker, négociant anglais établi au Gabon, pénètre le premier dans l'Okanda supérieur (Haut-Ogowè). Parti du Remboué en 1865 avec des guides Bakèlè il traverse avec peine la langue de terre qui sépare les deux fleuves et atteint enfin les villages Enenga. Il y subit un internement de six mois avant d'obtenir des chefs Rempolé et Ranoké qu'ils lui permettent de se diriger vers les villages de l'Okanda. Il part enfin en juillet 1866 à l'époque des basses eaux et ne peut dépasser les premiers rapides.

Les événements de 1870 arrêtaient momentanément la pénétration de l'Ogowè. A la suite des revers de la guerre franco-allemande, on parla même d'échanger le Gabon, trop loin de la métropole, contre la Gambie anglaise, voisine du Sénégal. Mais Mgr Bessieux, avisé par l'Amiral commandant l'escadre de l'Atlantique — sur des ordres reçus de Paris — d'avoir à quitter le Gabon, s'y refuse énergiquement : « Nous sommes ici, dit-il, à une porte ; d'une année à l'autre elle peut s'ouvrir « sur un immense continent ». Cette fermeté de l'évêque missionnaire fit une telle impression sur l'amiral que la mesure fut ajournée.

Cette même année 1873 le Marquis de Compiègne et Alfred Marche, avec l'aide des Galoa et des Enenga, de Nkombé (le « roi-soleil ») et de Ranoké (le « roi aveugle »), remontent péniblement l'Ogowè. Après dix-huit mois d'efforts et de luttes contre les rapides, attaqués par les Ossyeba à l'embouchure de l'Ivindo, ils ne doivent leur salut qu'à une fuite précipitée.

Vers la même époque, le Docteur Lenz explore aussi le Haut-Ogowè, sans pouvoir toutefois, malgré ses efforts, dépasser la Lopé (1875).

* * *

Ce n'est qu'alors qu'arriva Savorgnan de Brazza qui, en trois missions successives, reconnut tout le Haut-Ogowè et la plupart de ses affluents. Il installa des postes à Lastoursville et à Franceville et c'est de là que, par la Passa et l'Alima, il atteignit le Congo où il devait signer son traité avec le Makoko et fonder, 10 ans plus tard, Brazzaville.

A dire vrai ce n'est que dans l'extrême est du territoire, à partir des « portes de l'Okanda » où l'avait précédé le docteur Lenz, qu'il s'élança réellement dans l'inconnu.

En outre, au nord du territoire toute la vaste région du Woleu-Ntem restait inexplorée. Il fallut attendre 1888-1889 avec Paul Crampel puis Alfred Fourneau et surtout 1900-1910 avec le Docteur Cureau et 1903-1905 avec le Capitaine Cottés pour qu'elle nous soit connue.

En conclusion, c'est le commandant Bouët-Willamez qui, en signant avec le roi Denis le premier traité qui mettait un chef du Gabon sous le protectorat de la France, ouvre une porte sur l'intérieur du pays, porte que de nombreux autres explorateurs ont lentement agrandie. C'est à Monseigneur Bessieux, à son attitude énergique, que nous devons de ne pas l'avoir laissée irrémédiablement se fermer. Et c'est par cette porte que M. de Brazza pourra quelques années plus tard pénétrer loin vers l'intérieur et créer l'Afrique Équatoriale Française.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ANNUAIRE du Gouvernement Général de l'Afrique Équatoriale Française, 1912. Paris, Larose, 1912, 2 vol., 340 et 950 p., 7 c.
 BULLETIN des PP. du Saint-Esprit, 1887.
 FLEURIOT DE L'ANGLE (Vice-Amiral). — o. c.
 GAUTIER (R.P.). — o. c.
 RÉSUMÉ des faits qui composent l'histoire religieuse du vicariat des deux Guinées (Gabon) de 1838 à 1909.

DEUXIÈME PARTIE

HISTOIRE DE QUELQUES TRIBUS

CHAPITRE I

LES MPOGWÈ DE L'ESTUAIRE

Les Mpongwè font partie du groupe de populations « Omyènè » ainsi appelé parce que leurs discours commencent ordinairement par ces mots : « *Myè nè* », je dis que (1). Ce groupe comprend :

- 1) Les Mpongwè de Libreville.
- 2) Les Galoa de Lambaréné, sur l'Ogowè et les bords des lacs jusqu'à Ashouka.
- 3) Les Orungu, vers le delta de l'Ogowè et sur l'Océan.
- 4) Les Nkomi, autour de la lagune du Fernan-Vaz et du lac Anengué et sur le bas Ogowè.
- 5) Les Adyumba du lac Azingo.
- 6) Les Ènenga du lac Zilé.

(1) A titre de curiosité voici la traduction de cette expression dans les autres idiomes gabonais :

1. Fang (bétsi) : *ma zo na*. Fang (mekè) : *mè ki na*.
2. Baduma et bavili : *mè tya*.
3. Banzabi : *mè tyè*.
4. Mindumu : *mè tè*.
5. Eshira et Bavarama : *mè ra*.
6. Masango : *mè vè*.
7. Bapunu : *mè ryè*.
8. Bambamba : *mè mbè vè*.
9. Apindji, Mitsogo et Simba : *mè mbè*.
10. Bakèlè : *mè ko na, mè ya na*.
11. Benga et Bapuku : *umba na wè*.
12. Béséki : *mi kè*.
13. Bakota : *mango té*.
14. Ngowè : *mènu ve*.
15. Balumbu : *mè na nè*.
16. Balèngui et Kombè : *ngwa na*.
17. Ivéa : *ma to*.

On sait que les Portugais franchirent l'équateur pour la première fois dans la deuxième moitié du xv^e siècle (1472). Vers cette époque, ils découvrirent l'estuaire du Gabon et lui donnèrent son nom parce que, à leurs yeux, il ressemblait à un caban (*gabaô*), vêtement des matelots. Ce sont les Mpongwè qu'ils trouvèrent installés sur les deux rives. C'est pourquoi ils appelèrent aussi l'estuaire rio Pongo. Plus tard, après avoir doublé le Cap Lopez, ils reconnurent le Cap Sainte-Catherine, entre la lagune d'Iguèla et celle du Fernan-Vaz, vers les plaines Agnambiè. Puis, continuant vers le sud, ils entrèrent dans le Congo ou Zaïre et débarquèrent sur la rive méridionale (1482). « Il est étonnant, écrit le P. Gautier, que les Portugais qui, les premiers, connurent le Gabon et le visitèrent fréquemment n'aient pas laissé de plus nombreuses traces de leur passage, à part quelques noms de lieu : Gabon, S. Thomé, Santa Clara, Estérias, Mina (sur la rive gauche de l'estuaire où ils firent des recherches minières) et un puits creusé, dit-on, par eux au débarcadère du village du roi Denis. Dans leur langue également, les Mpongwè ont emprunté relativement peu de mots aux Portugais. L'anglais en a fourni davantage.

Parmi les autres nations européennes qui s'installèrent au Gabon les Hollandais ont attaché leur souvenir à l'île Dambè (Koniquet ou Kœnig Eyland, l'île du roi). Le nom de *nkompini* qui leur fut donné a passé ensuite aux Allemands. Leurs relations avec les Mpongwè furent peu amicales et pour cause.

En 1600, des navigateurs hollandais sous le commandement de Barthélemy de Moucheron faisant voile vers les Grandes Indes, furent rejetés par la violence des courants du golfe de Guinée et tombèrent heureusement sur les îles Corisco et Elobey, dépendantes actuellement des Espagnols, en face de Cocobeach. Dans la plus grande des îles, ils bâtirent un fortin et installèrent un comptoir. Les gens du Gabon appréhendaient que cet établissement n'attirât tout le commerce qu'ils faisaient avec les habitants de la Monda et du rio Muni ; ils l'attaquèrent par surprise et massacrèrent tous ceux que le commerce avait rassemblés dans l'île, Blancs et Noirs. En 1601, les Hollandais éprouvèrent encore leur cruauté, lorsque, s'étant emparés de deux barques de Delft, ils massacrèrent inhumainement l'équipage. La répression des Hollandais se fit attendre quelques années, à cause de leurs démêlés avec les Portugais à la Côte de l'Or (1657) et en Angola (1641-1648), ainsi qu'avec les Français au Sénégal (1675). Ils n'arrivèrent en force au Gabon qu'en 1698.

Durant cet intervalle il s'était encore produit d'autres actes de brigandage au détriment de leurs navires : massacres des équipages, pillage de la cargaison et enlèvement de canons et mousquets. La répression, très tardive, fut très sévère. De tous les clans mpongwè, celui des Ndiwa, plus exposé, semble avoir pâti davantage de ces représailles (voir Deuxième Partie, Chapitre II).

En plus des Portugais et des Hollandais, il y eut aussi à fréquenter l'estuaire du Gabon, des navires venant d'Espagne, d'Angleterre, du Brésil et de l'Amérique du Nord. Les Danois aussi avaient un comptoir à Nengué Awoga (l'île des étrangers), sur la rive gauche.

D'après l'Amiral Fleuriot de Langle, les Français eurent des établissements au Gabon dès 1789 ; mais ils rentrèrent dans le néant après cette date. Ce qui est certain, c'est que dès 1515, sous François I^{er}, les navires de commerce français venaient régulièrement visiter le Gabon et les autres pays du sud. Comme les autres ils faisaient du commerce, surtout le commerce des esclaves. Dans son discours à l'Assemblée de l'Union Française, M. Antonini cite les noms de quelques-uns de ces navires à voile.

Mais des relations officielles ne s'établirent entre le Gouvernement Français et les chefs mpongwè de l'Estuaire que peu avant le milieu du dernier siècle. La France cherchait alors un point d'appui et de ravitaillement pour ses bâtiments de guerre chargés de réprimer la traite des

esclaves sur la côte occidentale d'Afrique. Le Capitaine de corvette de Péronne, commandant la « Triomphante » avait rendu visite au roi Denis (mars 1838) ; puis ce fut le tour de Bouët-Willauvez qui signa un premier traité avec le roi Denis (9 février 1839) après être intervenu pour réprimer des actes de brigandage commis par certains chefs mpongwè sur des navires de commerce. Le 18 mars 1841, il conclut un nouveau traité avec le roi Louis Dowé. Mais il fallut attendre avril 1842 pour obtenir l'adhésion du roi Quaben (Kaka Rapon), le vrai chef au dire des indigènes. Enfin, en juin 1843, toute une expédition placée sous les ordres du Commandant de Mauléon, abordait au Gabon pour y installer un fortin qui prit le nom de Fort d'Aumale. Après quoi de nouvelles négociations aboutirent à des traités avec d'autres chefs de l'Estuaire, qui affermirent la position de la France dans le pays.

En 1850, les autorités françaises, abandonnant le Fort d'Aumale, se transportèrent à un endroit dit « le Plateau », à un kilomètre au sud, plus salubre et plus propice aux constructions.

* * *

Selon toutes probabilités, les Mpongwè, émigrés sur les bords de l'Océan, ne formèrent jamais une peuplade très nombreuse comme les Fang ou les Bakèlè par exemple. C'est vraisemblablement une fraction de tribu détachée du tronc principal resté je ne sais où dans l'interland, tout comme les Benga du Cap Estérias et des îles voisines, séparés des Bakota de l'Ivindo. Quoi qu'il en soit, dès la fin du xv^e siècle, les Portugais signalent les Mpongwè sur les cartes sous le nom de Pongo. Ils s'étendaient alors sur les deux rives de l'Estuaire (de son vrai nom : Arongo-mbè-Ndiwa). Sur la rive nord, où est bâtie Libreville, leurs villages portaient d'au-delà de l'île Dambè (Koniquet) jusqu'au-delà de la pointe Santa-Clara (Akouéngo), en direction du Cap Estérias dont ils cédèrent plus tard la région aux Benga. Sur la rive sud, ils touchaient d'une part aux Bakèlè et aux Sékiani à Ntché-Ntchuwa (Chinchoua des cartes), au confluent du Rémboué et de la Mbilagone ; d'autre part, ils confinaient aux Orungu du Cap Lopez, dans les environs de la baie de Nazareth.

Mais bien que peu importante par le nombre, le tribu des Mpongwè a réussi à se maintenir dans ces parages, à retarder sa disparition et à prolonger son existence plus de six siècles durant, comme en font foi les récits des premiers navigateurs européens et les cartes qu'ils dressèrent à la suite de leurs voyages. Malgré la multitude de « faux-prophètes » pronostiquant — depuis plus de 50 ans — la disparition rapide et complète de la race mpongwè, cette disparition annoncée sur tous les tons ne s'est pas encore réalisée à l'heure où sont écrites ces lignes, et ne semble pas devoir se réaliser de si tôt, vu la recrudescence des naissances chez les femmes mpongwè et la mortalité infantile plus faible, grâce aux soins médicaux dont les gens ont compris l'utilité. Et combien de Mpongwè sont dispersés en A.O.F., au Cameroun et au Congo belge ? Par ailleurs bien des villages fang, très peuplés à l'origine, qui se sont installés dans nos régions aux abords de 1860, se sont vite désagrégés les uns après les autres, et n'ont plus laissé de traces, tandis que les derniers Mpongwè habitant Denis (Asiga), Ovèndo (Adoni) et Ntché-Ntchuwa (Agulamba), n'ont abandonné les villages de leurs ancêtres établis là de temps immémorial que vers les premières années de ce siècle.

Les Mpongwè constituent une tribu (*inongo*) divisée en clans (*imbuwe*). A l'origine, les clans mpongwè ne semblent pas avoir dépassé la vingtaine. Plus tard, certains clans se sont dédoublés, tel celui des Aguékaza, divisé en Aguékaza w'Anwondo (Louis) et Aguékaza w'Olaniba (Glass). En voici la liste :

- a) *Ndiwa* : premier clan arrivé sur l'Estuaire, auquel il a donné son nom. Ses deux derniers représentants sont morts, l'un à Oreté, l'autre à Denis, vers 1900 ;
- b) *Abandja* : ce nom est attaché à un village du quartier de Glass : Nkombo-Abandja ;
- c) *Abundanongo* : autrement dit Aguégwa ;
- d) *Adoni* : anciennement établis à l'île Koniquet et à Ovendo ;
- e) *Adukésono* : famille presque éteinte ;
- f) *Aguégwa* : voir Abundanongo ;
- g) *Aguékaza* : le clan le plus nombreux et le plus important de la tribu, dont les deux fractions forment depuis longtemps des clans distincts ;
- h) *Aguésamba* : n'existe plus ;
- i) *Agondigo* : éteint ;
- j) *Agulamba* : primitivement appelé Aguékanda ; ils occupaient l'embouchure du Rém-boué. D'après une tradition, tout individu qui se disait monpgwè et qui n'avait pas d'attache plus ou moins lointaine avec ce clan, n'était pas de pure race ;
- k) *Agungu* : ce clan habitait Ovendo ;
- l) *Agwémpono* : leur « royauté » passa aux Asiga ;
- m) *Agwénango* : éteint ;
- n) *Agwénkowa* : clan le plus nombreux après les Aguékaza ; habitait Donguila ;
- o) *Agwéngila* : actuellement réduit à quelques individus ;
- p) *Agwésono* : ne formerait qu'un clan avec les Azunu ;
- q) *Anangoduka* : réduit aujourd'hui à quelques rares individus ;
- r) *Anigo* : éteint ;
- s) *Aninwo* : pas très nombreux ; ont habité Apopè et Ambomè (rive gauche) ;
- t) *Asiga* : ce clan, détaché dans la suite des temps de celui des Agwénkowa, est encore relativement nombreux ; clan de Kowé Rapontchombo, ou roi Denis ;
- u) *Avèmba* : encore assez nombreux ;
- v) *Awènda* : établi d'abord vers la Monda ;
- w) *Azunu* : parfois confondu avec celui des Agwésono ;
- x) *Azuwa* : anciennement les Azuwa et les Abandja ne formaient qu'un seul clan. Assez nombreux. Leur village s'intitule : Nka-Azuwa (quartier de Glass).
- y) *Adjumba* : établi à la limite sud des Mpongwè, ce clan émigra après une guerre vers le lac Azingo et le Moyen-Ogowè, où il a formé une petite tribu, se réclamant toujours de son ascendance mpongwè.

En plus de la division de la « race » mpongwè en familles ou clans, chaque clan (*mbuwè*) se subdivisait à son tour en un certain nombre de classes dont la séparation se maintenait surtout par l'interdiction du mariage entre individus de classes différentes, tout principalement entre femmes libres et esclaves ou fils d'esclaves ; ces classes comprenaient :

- a) les Mpongwè pur sang, c'est-à-dire issus de père et mère mpongwè ; c'étaient les *awo-ntché*, « enfants du pays » ou personnes libres ;
- b) les descendants des Mpongwè par femmes étrangères ; également *awo-ntché* comme ci-dessus ;
- c) les enfants nés de père mpongwè et de mère esclave : *imbamba* ;
- d) les transfuges ou hommes libres d'autres tribus venus élire domicile chez les Mpongwè : *awoga* ;
- e) les enfants des esclaves : *imbamba s'Asaka* ;
- f) enfin, les derniers de tous, les esclaves : *asaka*.

Tous les membres de ces classes, quels qu'ils fussent, avaient cependant un culte commun et sacrifiaient aux mânes des ancêtres du clan : Agombè-nèro ou Alongui-boso. Ils étaient également tenus les uns envers les autres de devoirs étroits de solidarité : poursuivre de concert le meurtrier de l'un d'eux (personnes libres ou esclaves), racheter ceux qui avaient été faits prisonniers, défendre les accusés dans les palabres, contribuer au versement ou au remboursement d'une dot, ainsi qu'au paiement d'une amende, etc... C'était, à quelque chose près, ce qui avait lieu dans la *gens romana*, la famille romaine.

Les villages mpongwè n'étaient jamais dispersés en habitations isolées ou désordonnées, mais toujours groupés en agglomérations. Voici la description qu'en fait l'explorateur Paul du Chaillu aux environs de 1856 :

« Les villages mpongwè, assez peu étendus, sont les plus propres et les mieux disposés que j'ai vus en Afrique. Ils n'ont généralement qu'une seule grande rue, dont chaque côté est bordé de maisons. Quelquefois on y trouve aussi des espèces de carrefours. Dans un village de quelque importance, la grande rue a souvent vingt mètres de large sur deux cents mètres de long. En général les maisons varient de grandeur suivant la richesse du propriétaire. Elles sont bâties avec un bambou particulier provenant d'une espèce de palmier très abondante dans la contrée, dont les feuilles fournissent aussi des nattes pour la toiture...

« Les maisons, séparées les unes des autres, sont toujours de forme rectangulaire ; elles varient de vingt à cent pieds soit en longueur soit en largeur. La principale pièce est au centre ; le sol est en terre battue et devient, par un long usage, un plancher dur et poli...

« Il y a un grand contraste entre ces demeures si propres et les huttes basses, circulaires, noires et sales répandues entre le Niger et la Sénégambie, avec leur toits pointus et leurs murailles de boue ».

La seule forme de gouvernement existant chez les Mpongwè, — comme d'ailleurs chez toutes les populations gabonaises, — était le gouvernement patriarcal ou gouvernement des chefs de familles. Soumis à de petits chefs locaux, les Mpongwè n'étaient réunis par aucun lien politique. La tribu était divisée en clans et ces clans, à leur tour, étaient répartis en plusieurs villages, dont chacun possédait son autonomie propre et son chef indépendant. Dans la famille au sens strict, l'autorité appartenait au père. C'était à lui d'imposer le nom de ses enfants. Ceux-ci lui appartenaient, s'il avait entièrement payé la dot de la femme qui leur avait donné naissance. Dans le cas contraire, l'enfant revenait au clan de la mère. La femme dotée devenait elle-même un bien de famille : elle passait par héritage à un des frères du mari défunt.

A proprement parler, il n'y avait aucune unité nationale, mais des familles vivant côte à côte. Le chef de famille ou de tribu était l'*oga*.

« Parmi les chefs mpongwè ou *oga*, — écrit le P. Gautier — il y en eut, dans le cours des âges, qui eurent plus ou moins d'influence, qui furent plus ou moins redoutés : tel le « Mani » du XVII^e siècle, tel Rasoundji ou King George, du temps de Bowdich et tel enfin Kowé Rapont-chombo dont la renommée et l'influence s'étendaient jusqu'au-delà du Cap Lopez ; on venait de loin lui demander sa médiation. » (voir Première Partie, Chapitres II et V).

Dans l'exercice de ses fonctions l'*oga* ou chef avait pour insignes :

a) une clochette en fer battu (*nkéndo*) terminée par un manche recourbé et ornée de peaux de genettes, dont il ne faisait usage qu'en voyage ou dans les grandes occasions ;

- b) une grande canne en ébène (*nkogu*), ouvragée et surmontée d'une figurine ;
- c) une sagaie (*igonga*) à fer large ;
- d) un chasse-mouches en queue de buffle ou d'éléphant (*élanga*), ou en nervures de folioles de palmier (*ogandjo*) ;
- e) un éventail (*épèpa, évèpina*).

Contrairement aux autres cases disposées parallèlement à la rue, la case de l'*oga* était construite perpendiculairement à cette rue, avec porte en pignon. On la désignait sous le nom de *no-mpolo*, contraction de *nago-mpolo* (la grande case). La salle d'audience (*bendjè*) servait également à rendre la justice. Le trône (*éka*) était constitué par un petit siège rond (*mbata*) recouvert d'un tissu blanc (*ivéla*). Devant l'*oga*, on frappait sur un petit tambour portatif spécial (*épona*), garni d'une peau humaine. Chez les Asiga le roi Denis seul pouvait jouer de ce tambour sacré et quiconque d'autre qui s'avisait de le faire résonner était sur le champ fait esclave.

Les principaux dignitaires ou assesseurs de l'*oga* étaient : l'*akaga* ou chef de guerre et l'*okambi*, juge ou avocat.

La souveraineté était, jusqu'à un certain point, héréditaire, la succession étant dévolue d'ordinaire au frère du chef ou « roi » régnant. Néanmoins, par leur droit de veto, les anciens du village pouvaient, s'il y avait de justes motifs, s'opposer à l'élection de l'héritier naturel pour mettre à sa place un homme plus digne ou plus capable. En cas de contestation, la question était soumise à un plébiscite, non sans de longues et violentes palabres, jusqu'à ce que l'on tombât d'accord sur le choix.

Le chef élu était ordinairement un homme déjà influent et souvent déjà âgé. L'autorité du chef nommé par droit d'hérédité ou d'élection ne s'exerçait que pour les affaires courantes. Dans les cas majeurs et pressants, les anciens du village se réunissaient pour délibérer en présence de la population toute entière, qui prononçait en dernier ressort. Si l'affaire concernait toute la tribu, on réunissait des assises solennelles.

Le conseil du chef qui possédait l'autorité après lui se composait des membres les plus âgés des principales familles du village, que l'on respectait à cause de leur âge et plus encore en considération de la famille à laquelle ils appartenaient.

A la mort d'un chef, pendant les jours de deuil, les vieillards du village procédaient à l'élection du nouveau roi. C'était une affaire secrète ; le choix était fait en conseil privé, puis communiqué à la foule le septième jour seulement, quand le nouveau roi était sur le point d'être couronné. Celui-ci était tenu jusqu'au dernier jour dans l'ignorance de sa bonne fortune.

La salle d'audience du chef (*bendjè*), qui lui servait aussi à rendre la justice, voyait l'accusé parfois enchaîné à la grosse poutre du milieu. Les principales peines corporelles étaient : le fouet ou la bastonnade (*okaso-nguwu*), les menottes (*ntchogo y'ago*), les entraves (*ntchogo y'agolo*), la croix (*ebavara*) principalement pour les esclaves fugitifs. Les hommes libres coupables d'un meurtre étaient condamnés à la décapitation ; les esclaves à la noyade. Les jeteurs de sort ou prétendus tels (*amemba-memba*) étaient brûlés vifs. Suivant le cas, l'*okambi* remplissait les fonctions d'accusateur ou de défenseur. Après délibération secrète, le jury prononçait la condamnation ou l'acquiescement. Ce jugement était ensuite rendu en audience publique, devant toute la population rassemblée, s'il s'agissait d'une affaire grave.

Le jury était composé des anciens et des notables du clan ou du village (*anèro w'ovago*) qui prononçaient la culpabilité ou la non-culpabilité de l'accusé et fixaient la peine qu'il devait subir ou le taux de l'amende qu'il avait à payer, s'il était jugé coupable. Les Assises solennelles de la tribu se tenaient à l'île Mbini, durant la saison sèche.

Chez les Mpongwè, il n'existait pas de propriété territoriale au sens strict : chacun était libre de faire ses plantations où bon lui semblait. La terre était au premier occupant. Elle appartenait au clan plus qu'aux individus. Autrefois comme aujourd'hui, le Mpongwè n'avait pas de gros bétail, ni aucune bête de somme ou de trait ; les fardeaux étaient portés par les esclaves ou par les femmes. Ils n'élevaient que du menu bétail (moutons, chèvres, porcs) et de la volaille (poules et canards). Les principales richesses étaient les esclaves et les femmes. Mais celui qui acquérait des esclaves ou des femmes en grand nombre était en butte à la jalousie des voisins ou même des parents. On le faisait passer volontiers pour un être malfaisant qui possède un maléfice (*mbumba*) pour s'enrichir. Il était alors souvent obligé ou de quitter sa tribu pour se réfugier au sein d'une autre ou de consentir à subir l'épreuve du poison (*ikaza*). Chaque homme riche avait soin de cacher les marchandises qu'il possédait. A part sa principale épouse (*nkondé*) et quelques amis intimes, personne n'en soupçonnait l'existence.

Dans les débuts, les guerres durent être assez fréquentes, soit avec d'autres races, soit entre villages ou clans de la même tribu. Les causes de guerre étaient :

- 1) la mauvaise foi en matière commerciale,
- 2) des intrigues avec des femmes étrangères,
- 3) un enlèvement ou rapt de femme par violence ou séduction,
- 4) le désir de posséder des esclaves pour le service domestique ou pour la traite,
- 5) la débauche,
- 6) l'accusation de sorcellerie,
- 7) enfin la simple rivalité dans le commerce ou la jalousie de la prospérité et de la bonne chance du voisin.

Toutefois, bien avant la colonisation française, les Mpongwè étaient en relations suivies avec bon nombre d'autres races. Voici ce qu'en dit Paul du Chaillu :

« Passionnés pour le commerce, les Mpongwè avaient établi un service régulier de cabotage « depuis le Gabon jusqu'au Cap Sainte-Catherine, au sud, et jusqu'à Banoko et le Cameroun au « nord. Ils comprenaient tous les dialectes qui se parlent sur la côte, ainsi que le français, l'anglais, « l'espagnol et le portugais. De même leur langue était très répandue. Sauf quelques légères varia- « tions et modifications, il n'y avait pas moins de sept tribus qui s'en servaient. »

« Chacune des peuplades de l'estuaire du Gabon et de ses affluents, Mpongwè, Fang, Sékè « et Bakèlè, — notait un ancien missionnaire, — a une langue qui lui est propre ; mais toutes ces « tribus ont été amenées par la nécessité du commerce à employer pour leurs relations l'idiome « des Mpongwè. C'est que ces derniers avaient autrefois le monopole presque exclusif du trafic « avec tous leurs voisins de l'intérieur ; ces voisins ont appris leur langue, et l'ont à leur tour « importée dans les tribus auxquelles ils allaient revendre les marchandises venues du Gabon. « La langue mpongwè a, de cette façon, pénétré petit à petit extrêmement loin dans l'intérieur « du pays et aujourd'hui elle est parlée sur une étendue de deux cents lieues de côte environ. »

Vers la même époque le Marquis de Compiègne écrivait :

« La langue mpongwè est d'une importance capitale pour les voyageurs qui se préparent à « pénétrer par le fleuve Ogowè ou les régions situées sous l'Equateur, jusqu'au cœur même de « l'Afrique. Cette langue, dont se servent habituellement huit tribus et qui, à notre connaissance, « est comprise par onze autres, n'est pas ignorée chez les Bossyébas et les Badoumas qui habitent « les bords de l'Ogowè, à plus de six cents milles de la côte ; avec cette seule langue nous pouvions « nous faire comprendre de plus de vingt peuples différents. »

Certaines de ces tribus se sont même approprié la langue mpongwè au point d'avoir oublié leur langage primitif. Ce phénomène que l'on a pu constater avant l'occupation française, d'après les traditions anciennes, s'est reproduit depuis 1900 chez les Ngowè d'Iguèla. Concluons donc que si les Mpongwè ont vécu, — comme d'aucuns se plaisent à l'affirmer, — du moins leur langue ne disparaîtra pas avec eux. Mais elle restera encore longtemps comme un témoignage de sa supériorité et de l'influence qu'elle a exercée durant des siècles sur la côte occidentale d'Afrique comme langue véhiculaire. Elle durera grâce aux nombreux ouvrages écrits en mpongwè.

Il semble bien que l'embouchure du Gabon ait été évangélisée dès le XVIII^e siècle, mais on ignore complètement le nom des capucins italiens qui auraient fondé une Mission dans l'Estuaire un peu avant 1777, la durée de leur séjour au Gabon et l'endroit exact où ils s'établirent (voir Première partie, Chapitre IV).

En juin 1842, l'Américan Board of Commissioners of Foreign Missions fonda à Baraka une Mission presbytérienne nord-américaine avec John Leighton Wilson et Benjamin Griswold, suivis en décembre de la même année par William Walker et sa femme. Leur action s'exerça surtout dans le quartier de Glass. La Mission presbytérienne nord-américaine a cédé la place, en 1894, à la Société des Missions évangéliques de Paris.

Deux années plus tard, en septembre 1844, abordaient au Gabon le P. Jean-Rémi Bessieux et le F. Grégoire Say, les seuls survivants d'un premier groupe de missionnaires catholiques français envoyés par le R. P. Libermann. En conformité des ordres reçus du Ministère de la Marine, M. de Mauléon, commandant le « Zèbre », était allé les recueillir au cap des Palmes où ils s'étaient d'abord installés. Du Fort d'Aumale où ils avaient d'abord habité, ils passèrent sur le terrain qui leur fut cédé par le roi Louis et y établirent la Mission Sainte-Marie. A cette Mission naissante fut annexée trois mois plus tard une petite école, la première école française du Gabon. Quelques années plus tard encore, les missionnaires tentèrent de fonder deux autres stations chez les Mpongwè, l'une à Ntché-Ntchuwa (1851) et l'autre à Denis (1852). Mais elles durent être abandonnées. Depuis cette époque, six vicaires apostoliques ont précédé l'évêque actuel de Libreville. Trois d'entre eux dorment leur dernier sommeil au seuil de l'église Sainte-Marie.

« Chose digne de remarque, — faisait observer le P. Neu en 1886, — autrefois les familles « mpongwè étaient arrivées à une habileté relative dans l'art de fabriquer les tissus et certains « ustensiles ; aujourd'hui que le commerce introduit ces choses à très bas prix et que l'Angleterre « nous inonde de guinées à 1 franc le mètre, les indigènes n'achètent plus que les objets de pro- « venance européenne. L'industrie locale a disparu, et on ne trouve plus au Gabon un seul homme « capable de fabriquer n'importe quel objet, sinon des pirogues creusées dans un tronc d'arbre, « des escabeaux et quelques autres objets de menuiserie. Les Pahouins et autres tribus de l'inté- « rieur n'étant pas encore en communication constante avec les Européens continuent à travailler « le fer, à fabriquer des vases d'argile, des étoffes (fibres de raphia ou écorces), etc... Mais bientôt « ces restes de la civilisation africaine disparaîtront à leur tour. C'est triste à dire, mais l'industrie « européenne tue l'industrie indigène sans apprendre aux Noirs autre chose qu'à en user. »

* * *

Aujourd'hui, d'après les statistiques officielles, les Mpongwè sont environ 1.200 dans la commune de Libreville. D'autres sont dispersés dans d'autres coins du territoire ou même au Moyen-Congo et ailleurs, surtout dans les régions maritimes. En tenant compte de ces derniers, le nombre total des Mpongwè doit être environ 1.800.

A Libreville, ils sont actuellement en minorité, les Fang y ayant acquis depuis moins de deux décades une majorité relative. Parmi les autres ethnies y résidant depuis longtemps, on compte des Benga, des Sékiani, des Bakèlè. Plus récemment ont afflué et affluent chaque jour une foule d'individus originaires des races du sud, venus pour chercher du travail. Actuellement les Mpongwè n'ont plus d'organisation politique propre ; ils ont deux chefs coutumiers, descendant d'anciens *oga*, qui portent les titres honorifiques de prince et administratifs de chef de groupement de quartier, l'un à Louis au nord, l'autre à Glass au sud.

Il semble qu'après avoir décliné depuis peut-être un siècle, les Mpongwè tendent à se stabiliser. Sur quoi nous terminerons par ces lignes du regretté P. Gautier, curé de Libreville durant de longues années :

« Des Mpongwè, il y a cinquante ans que j'entends prédire la fin prochaine. Sans doute, « il y en a beaucoup de disparus, mais actuellement la natalité, chez eux, est moins en baisse que « chez d'autres tribus. Des alliances avec des nouveaux venus les ont peut-être quelque peu « désunis. Ayant profité plus que d'autres des bienfaits de notre civilisation, ils se sentent toujours « assez forts pour affirmer leur prééminence. »

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ARCHIVES de la Marine, documents historiques, Sénégal (de 1870 à 1879).
 BURTON (Richard). — Two trips to Gorilla land and the Cataracts of the Congo. — London, Sampson Low etc... 1876, 2 vol., ill., c.
 CHAILLU (Paul Belloni du). — Voyages et Aventures... o. c.
 COMPIÈGNE (Marquis de) et MARCHE (Alfred). — o. c.
 DICTIONNAIRE Français-Mpongwè, Préface, 1877.
 FLEURIOT DE LANGLE (Vice-Amiral). — o. c.
 GAUTIER (R.P.). — o. c.
 HAUSER (André). — Notes sur les Omyènè du Bas-Gabon. Dakar, *Bulletin Institut Français d'Afrique Noire*, Série B, vol. XVI, N° 3/4, Juil.-Oct. 1954, p. 402-415, 1 c.
 PRÉVOST. — o. c.
 WALKER (Abbé André Raponda). — Les tribus du Gabon. Brazzaville, *Bulletin de la Société des Recherches Congolaises*, 1924, N° 4, p. 55-99.
-

CHAPITRE II

UN CLAN ÉTEINT. LES NDIWA

Aujourd'hui nous disons : l'estuaire du Gabon. Nos ancêtres disaient : Arongo-mbé-Ndiwa (équivalent à Arongo, Mbene yi Ndiwa), la mer large et profonde des Ndiwa ou Ndiba, comme on les appelait encore au temps de du Chaillu (1855).

Ces Ndiwa formaient le premier clan de race mpongwè qui déboucha dans l'estuaire du Gabon et en occupa les deux rives. A leur arrivée, ils y trouvèrent installés avant eux des groupements d'Akoa ou Pygmées, notamment à la rivière Otandé, au voisinage de la pointe Santa Clara, ainsi qu'à Denis.

Ces deux groupements étaient encore considérables aux débuts de l'occupation française. Le premier — sur la rive droite — a complètement disparu. Le second — sur la rive gauche — compte encore quelques rares individus.

Au sujet de ces Ndiwa, il s'est créé plusieurs légendes. L'une d'elles veut que ce clan soit né sur place et sorti de terre. Une autre les fait sortir du sein même de l'Estuaire. Une troisième dit que les Ndiwa traversèrent l'Estuaire sur des radeaux de nattes.

Le premier qui accomplit cette prouesse serait un nommé Rogombè, qui alla s'établir, avec toute sa famille, dans l'île Dambè ou Koniquet.

D'autres Ndiwa occupèrent les plaines d'Ovèndo et, sur la rive opposée, Nengué Awoga.

Les autres clans mpongwè, ayant suivi la rive droite du Como, n'étaient pas encore arrivés aux bords de l'Estuaire. Il est de tradition, — écrit le P. Gautier, — que des Ndiwa avaient précédé de beaucoup les autres mpongwè.

Nous avons vu (Deuxième Partie, Chapitre I) que ce fut le clan des Ndiwa qui fut le plus atteint par les représailles menées par les Hollandais en 1598 contre les différents groupes Mpongwè qui les avaient attaqués à diverses reprises depuis 1600.

Bossmann qui passa quinze jours au Gabon et même y chassa raconte ainsi le fait :

« Une des deux îles tire son nom du roi, l'autre du prince, deux seigneurs fort puissants ;
« mais ces îles ayant été ravagées et rendues désertes en 1698, elles furent abandonnées par ces
« deux princes qui se firent de nouveaux établissements sur deux branches de la même rivière. »

Selon la tradition, le roi se réfugia dans la crique Iményé, sur la rive droite du Como. Près de son embouchure existent encore des rochers qu'on appelle Adom'Oga, les « pierres du roi ».

C'est apparemment à cette époque que les Hollandais construisirent un fortin au sommet de la montagne qui domine l'île Dambè et où le voyageur anglais Bowdich signale des canous (1815).

Les Ndiwa de la rive sud se réfugièrent dans la crique Obélo. Une partie, peu importante, se sauva vers la pointe Santa Clara où les Benga les trouvèrent à leur arrivée sur le littoral. Lorsqu'ils quittèrent la région, le chef bengala acheta le terrain laissé libre, en donnant une femme et ainsi s'introduisit l'usage chez les Mpongwè d'épouser des femmes bengala. On montre encore de nos jours, au voisinage de la rivière Idokogo, l'emplacement de l'ancien village des Ndiwa. Après la répression des Hollandais, les Ndiwa perdirent leur influence : ce qui permit aux autres familles d'avancer plus loin sur l'Estuaire pour trafiquer avec les navires qui y jetaient l'ancre.

Les Ndiwa, remplacés dans la région d'Ovèndo par le clan des Adoni, et par celui des Agungu, sont aujourd'hui éteints. Mais, au début de ce siècle, on montrait encore les derniers représentants de cette famille : un homme appelé Rogombè, du même nom que le fameux ancêtre qui, le premier, traversa l'Estuaire sur un radeau de nattes, et deux femmes, Mpakéwani, de la région de Denis, et Agnorogulé, mariée au village Oréti, décédée pendant la première guerre mondiale.

De ses deux filles, Osuka et Ogwéra, sont issus de nombreux petits-enfants. Mais la société mpongwè étant réglée sur le principe patrilinéaire, toute cette descendance est passée dans les clans de leurs pères respectifs.

CHAPITRE III

LES ADYUMBA DU MOYEN-OGOWÈ

D'après une tradition commune aux deux tribus, les Adyumba seraient un clan détaché de la tribu des Mpongwè.

Les quelques 200 Adyumba qui restent sont établis dans la région du Moyen-Ogowè, district de Lambaréné, répartis en deux villages, Arévoma et Akombya, situés au bord du lac Azingo (canton lacs Nord). Le premier européen qui fait mention des Adyumba est l'anglais T. E. Bowdich, dans son ouvrage : « Voyage au Rio-Gabon ». Il eut l'occasion de les visiter durant les quelques semaines qu'il passa au village mpongwè de Nghango, chez le roi George Rassondji, ou King George, en 1815. D'après lui, les Adyumba formaient à cette époque un petit royaume composé de quatre villages, dont Arévoma et Boualè. Le premier de ces villages existe encore à l'heure actuelle, bien qu'il soit complètement inondé aux grandes crues du fleuve. Les cases des habitants sont construites sur des pilotis auxquels on attache les embarcations pendant l'inondation.

La tribu des Mpongwè, comme on l'a vu, se trouvait déjà sur la côte à l'arrivée des Portugais. Elle s'étendait des environs du Cap Estérias aux abords de la baie de Nazareth (embouchure de l'Ogowè). C'est dans ces parages à l'extrémité sud du pays que se trouvait le clan des Adyumba. Leur principale agglomération était le village d'Izambé, dans la rivière Mpèmbè, fondé jadis par Ronombo (Izambé-Ronombo). Là résidait le roi Répéké.

A leur suite, arriva, à une époque difficile à préciser, une autre tribu, celle des Orungu, alors appelés Ombèkè. Les relations entre les deux peuplades furent d'abord amicales. On dit même que les Orungu envoyaient leurs jeunes gens chez les Adyumba pour les faire initier à divers arts qu'ils ignoraient : construction de pirogues, sparterie et poterie, etc... Ces jeunes gens, revenus dans leurs villages, se mettaient à parler l'*omyènè* qu'ils avaient appris chez leurs voisins, si bien qu'à la longue le nouvel idiome remplaça leur idiome maternel. Puis un jour les choses se gâtèrent et l'on en vint à se battre. Un notable orungu, ayant disparu dans une partie de chasse, ses compatriotes accusèrent les Adyumba de l'avoir tué. D'où déclaration de guerre. Au début des hostilités, les Adyumba furent d'abord vainqueurs. Mais, sur la foi de leur grand sorcier, Ogang'Orungu, qui leur promettait la victoire, les Orungu revinrent à la charge. Pour surprendre leurs ennemis, ils usèrent d'un stratagème : ils se couvrirent le corps de plumes blanches afin d'être pris au loin pour les pélicans et d'approcher plus facilement du village, à la tombée de la nuit (voir Deuxième Partie, Chapitre VI).

Les Adyumba, vaincus et poursuivis à travers forêts et savanes, arrivèrent ainsi au lac Azingo, le « lac des misères ». Une autre version dit que ce fut l'extermination complète, à tel point que, selon la légende, il ne resta qu'un homme et sa sœur. Ils se réfugièrent, emportant avec eux quelques ustensiles de cuisine, un plant de bananier et une tige de manioc, sur un bras de l'Ogowè appelé la « petite rivière » (Orèmbo Omwango) et firent souche au village d'Arévoma, « endroit que l'on ne doit montrer à personne ». C'est d'eux que descendraient les Adyumba d'aujourd'hui, qui se reconnaissent toujours comme de vrais Mpongwè. Il est fort probable que ce clan ne fut pas le seul à souffrir de cette guerre, car les Orungu poussèrent leur conquête jusqu'à la rivière Awanyè où ils fondèrent le village d'Angola et jusqu'aux plaines, au sud de la Mbilagone. Les Adoni, famille mpongwè que l'on donne comme une branche des Adyumba, eurent aussi à reculer devant les vainqueurs jusqu'au confluent du Rëmbouè et de cette rivière, où a commencé leur généalogie.

Les Adyumba parlent l'*omyènè*. Leur dialecte (*édumbyani*) se rapproche d'avantage du langage des Mpongwè (*évonguani*) que les dialectes parlés par les Galoa (*egaluani*), les Orungu (*erunguani*) ou les Nkomi (*egomyani*).

Jadis chaque tribu était plus ou moins spécialisée dans tel ou tel artisanat ; les Baduma et les Mitsogo excellaient dans la confection de tissus de raphia (*ibongo*), les Ngowè dans le tissage des nattes fines à franges (*tava yi Ngowè*), les Batsangui dans le travail du fer (*imyanga*). Ainsi, jusqu'à ces derniers temps, les Adyumba étaient renommés comme fabricants de poterie (*ambono*). Voici quelques-uns de leurs termes techniques :

le potier : *omèni w'ambono*,
 une poterie : *ambono, va y'ambono*,
 terre à poterie : *iwono, iwono gni mëndè*,
 terre blanche, kaolin : *ntoï*,
 pétrir de l'argile : *ma iwono*,
 tourner la poterie : *ming'iwono ouminge ntoï*.

Cantonnés dans leur coin, les Adyumba ne semblent pas avoir été de grands marchands d'esclaves, comme leurs voisins les Enenga et les Galoa, qui tenaient le monopole de ce trafic dans la Ngouniè et le Haut-Ogowè. Leurs transactions commerciales ont dû s'opérer surtout avec leurs frères de race, les Mpongwè (Agulamba) du bas Rëmbouè, avec lesquels ils pouvaient communiquer facilement par le lac Azingo, la voie terrestre d'Agondjo et le cours de la rivière. Rien n'indique non plus que des équipes de pagayeurs adyumba aient pris part aux diverses explorations du Haut-Ogowè qui ont eu lieu entre 1866 et 1883.

Les chefs adyumba conclurent probablement ainsi des traités avec les autorités françaises, lorsque le Lieutenant de vaisseau Aymès, commandant le « Pionnier », envoyé en mission par l'Amiral Fleuriot de Langle, reconnut le Fernan-Vaz et le Bas-Ogowè jusqu'au confluent de ce fleuve avec la Ngouniè.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BOWDICH. — o. c.

CHAPITRE IV

LES ENENGA DU LAC ZILÉ (MOYEN-OGOWÈ)

Les Enenga du lac Zilé, dans un village au bord de ce lac qui débouche sur l'Ogowè en amont de Lambaréné, sur la rive gauche, sont encore moins nombreux que les Adyumba. Au recensement de 1950, on en comptait moins d'une centaine.

Ils auraient habité autrefois le haut Ogowè, vers l'île d'Alembè, Molongi, Junckville... De là, ils descendirent le fleuve pour aller s'établir aux bords du lac Zilé où ils se trouvent encore. Leur arrivée dans ces régions précéda de longue date celle de leurs voisins les Galoa, remontés du bas. Ce furent leurs chefs qui cédèrent une portion de leur territoire aux nouveaux arrivés. C'est dans ces parages que les trouva installés en 1815 le voyageur anglais T. E. Bowdich, le premier européen qui signala leur existence au voisinage des Galoa et des Adyumba. Aujourd'hui les Enenga parlent tous *omyènè* ; mais il n'en fut pas toujours ainsi. Entre 1900 et 1905, la vieille génération s'exprimait aussi bien en idiome enenga qu'en *omyènè*. Cette langue primitive s'apparentait à celle des Apindji, des Okandè, des Simba, des Bavovè et des Mitsogo. La génération actuelle ne l'emploie plus.

Avant l'arrivée des Blancs dans le pays, les Enenga furent de grands trafiquants. Ils avaient le monopole du trafic avec les races du haut fleuve, aussi bien qu'avec ceux de la Ngouniè. Trafic des produits de ces riches régions, aussi bien que trafic des esclaves. Ces esclaves achetés aux Aduma ou aux Okandè étaient destinés à approvisionner les « barracôes » du Cap Lopez, installés par les négriers. Ils furent aussi de hardis navigateurs, habitués à affronter les rapides et les courants violents si fréquents entre Ndjolé, Lopé, Booué et Mulondo (Lastoursville). C'est grâce en grande partie à leurs équipes de pirogiers que Savorgnan de Brazza et ses prédécesseurs (Bruce Walker, 1866 ; le Docteur autrichien Lenz, 1875 ; le Marquis de Compiègne et Alfred Marche, 1873) purent explorer ces régions inconnues. Longtemps après cette époque, les Enenga continuèrent à former des convois de pirogues pour le service de la S.H.O. et des autres maisons de commerce, tant françaises qu'étrangères.

« Les Galoa et les Enenga, — écrivait le R.P. Lejeune en 1886 dans l'« Echo des Missions », — ne font pour ainsi dire qu'un seul et même peuple : même langue, mêmes usages, mêmes fétiches, mêmes danses. Ils se marient entre eux et s'assemblent dans les mêmes fêtes.

« La race des Enenga tend à disparaître complètement : on en compte à peine huit cents. Ils ont à leur tête un roi et deux reines. Ces deux reines, Eviindo et Mbumba, ont la même autorité

que le roi Ranokè. Chose curieuse, Evindo est aveugle, Mbumba est aveugle, Ranokè a subi le même sort. Heureux peuple que celui des Enenga ! Il peut tout faire, transgresser les lois sous les yeux de ses chefs, même leur rire au nez sans en être vu !

« Ranokè est riche en esclaves. Evindo est la vieille reine qui nous a vendu le terrain de la Mission. Un jour, je lui faisais visite :

— Qui es-tu, mon enfant ?

— Le *minisé* (missionnaire).

— Oh ! mon enfant, je suis la reine Evindo ! C'est moi qui gouverne tout ce pays ; ces jardins, ce sont les miens ; cette forêt est à moi avec ses antilopes, ses oiseaux et tous ses bois ; nul autre que moi ne possède aucun poisson de ce lac.

— Tu es grande, reine Evindo, ma bonne grand-mère !

— Oui, mon enfant ; mais malgré cela, je suis malheureuse, mes yeux sont fermés à la lumière.

— Quel triste sort !

— Vois, je n'ai plus de pagne ! Regarde, ma pipe est vide ! Plus de tabac... Pas d'eau-de-vie, cette agréable liqueur qui donnait autrefois de la force à mes membres. *Kokolo ! minisé*, donne-moi un pagne, du tabac et de l'eau-de-vie.

— De pagne, je n'en ai pas ; viens me voir à la Mission, je t'en donnerai un ; de l'eau-de-vie, je n'en ai pas même de quoi remplir ta pipe ; mais du tabac, en voici une feuille.

— *Akewa !* (merci).

— Mais, reine Evindo, ma bonne grand-mère, tu es vieille ; penses-tu à l'éternité ? penses-tu à Dieu ?

— Dieu, je le prie tous les jours ; je lui dis : « Mon Père, merci pour la vie que tu m'as donnée ; mon Père, merci pour la vie que tu m'a conservée ; mon Père, donne-moi de vivre encore longtemps, le cœur tout blanc ».

— Tu exprimes là de très beaux sentiments, reine Evindo, ma bonne grand-mère ; sais-tu qu'après notre mort, notre âme va ou voir Dieu ou brûler dans le feu ?

— Oh ! je ne veux pas du feu ; du reste, j'aime notre Père et je ne veux pas mourir encore. »

Sous Ré-Mpolè, prédécesseur de Ranokè — en 1863 — deux officiers français, Serval, lieutenant de vaisseau et Griffon du Bellay, chirurgien de la marine, passant par le Rémboùé et la voie de terre atteignirent Alégoma, chez les Enenga.

En 1866, Bruce Walker, négociant anglais et premier directeur au Gabon de la maison Hatton et Cookson, pénétra le premier dans l'Okanda supérieur (Haut-Ogowè). Ne pouvant remonter le fleuve à partir de son embouchure à cause de l'opposition des Orungu, il emprunta lui aussi la voie du Rémboùé. Guidé par des Bakèlè qui pillèrent une grande partie de ses bagages, il parvint à l'Ogowè aux environs du petit groupe d'îles qui porte son nom. Descendant alors le fleuve en pirogue, il arriva chez les Enenga, au village du roi Ré-Mpolè. Lorsque celui-ci apprit que Bruce Walker voulait remonter l'Okanda, appréhendant de voir briser le monopole commercial des Enenga dans cette région, il le retint chez lui tout autant comme prisonnier ou otage qu'hôte, six mois durant. Pendant ce temps, Bruce Walker réussit tout de même à remonter la Ngouniè jusqu'aux chutes de Samba et au-delà, chez les Ivéa de Boualè. De retour chez les Enenga, il profita d'un convoi de pirogues organisé par Ré-Mpolè et partit enfin vers le Haut-Ogowè, le 21 juillet, alors que les eaux du fleuve étaient en train de baisser. Arrivé chez les Bakota le 31, il dut rebrousser chemin.

En 1873, le Marquis de Compiègne et son compagnon Alfred Marche, débarqués à Adolinanongo chez le roi Nkombé (le « roi-soleil »), allaient organiser un convoi de piroguiers galoa lorsque

Nkombé vint à mourir, après quelques jours seulement de maladie. Les voyageurs s'adressèrent alors à Ranokè, successeur de Ré-Mpolè. Après bien des pourparlers, ce chef consentit enfin à leur fournir des payeurs enenga et s'offrit lui-même à accompagner les deux Européens. Au delà de Lopé, les explorateurs, attaqués par les Bossyéba, durent redescendre le fleuve.

En relatant la première visite que le Marquis de Compiègne et lui-même firent au roi des Enenga, l'explorateur Alfred Marche écrit (1874) :

« Notre venue est annoncée ; aussi le roi Ranokè est-il prêt à nous recevoir, ce qui, paraît-il « n'est pas dans ses habitudes.

« On nous introduit dans une case où nous le trouvons assis sur un lit de bambou (raphia) ; « il nous fait prendre place à ses côtés et étudie notre visage de ses mains exercées ; comme on « lui dit que nous sommes des blancs français (*itangani-yi-jala*), amis du Commandant, il palpe « nos vêtements afin de se rendre compte de notre costume ; il ordonne qu'on lui apporte le traité « que lui a fait signer jadis le Lieutenant Aymès, et nous jure qu'il est grand ami des Blancs, « que nous pouvons disposer de lui, ainsi que de ses hommes et de tout ce qui lui appartient... « Nous lui faisons un cadeau de bienvenue qu'il s'empresse de palper et de compter, — les feuilles « de tabac, surtout ; il enjoint à la première de ses femmes d'emporter et de serrer tout cela, et lui « fait force recommandations qui, hélas ! sont inutiles, car derrière lui ses enfants et ses neveux « savent bien trouver le chemin de la caisse... »

Deux années plus tard, en 1875, Ranokè fournit également des payeurs enenga à M. de Brazza et continua les années suivantes jusqu'à ce que ses gens soient remplacés par des équipes d'Okandè et de Baduma.

Dans la suite, les Enenga assurèrent longtemps encore les convois des maisons de commerce françaises et étrangères, surtout en saison sèche, dans la Ngouniè et la région des lacs.

La petite tribu des Enenga peut disparaître d'un jour à l'autre ; du moins elle laissera le souvenir des services signalés qu'elle a rendus aux anciens explorateurs.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

(Voir ci-après, « Les Galoa »).

CHAPITRE V

LES GALOA DU MOYEN-OGOWÈ

Jadis ils s'appelaient « Elongo Mombé » ; par la suite ils ont pris le nom de Galoa, « ceux qui ont changé ».

De Lambaréné en allant vers l'Océan, ils s'étendent sur 30 kilomètres d'Ogowè, jusqu'à Ashouka (ou Ashouka-ni-Galoa), limite de leur territoire, ainsi que de part et d'autre, autour des lacs.

L'élite habite la périphérie de Lambaréné, à Dakar et à Saoti. Fort peu habitent au Poste Administratif ou au Grand Village, dont la population très mêlée est composée surtout d'anciens travailleurs des chantiers forestiers venus particulièrement des régions de la Ngouniè et de la Nyanga.

A une époque difficile à préciser, les Galoa, cantonnés auprès des trois lacs Onanguè, Ezanga et Oguémoué avant de déboucher sur l'Ogowè, atteignirent ce dernier lac dans la région dite « Mpandjè ». Ils y seraient parvenus par le Ntyonga-Mpolo (au fond du Fernan-Vaz). De là, ils remontèrent peu à peu vers le Nord-Est où ils trouvèrent les Enénga déjà établis de longue date et propriétaires du pays, qui leur en cédèrent une partie. Mais d'où venaient-ils auparavant ? On ne sait.

Leur principal village dans cette région fut Adolinanongo (où l'on voit passer les tribus). Là régna le roi Nkombé, surnommé le « roi-soleil » par les premiers explorateurs (allusion à son nom indigène). Il était, dit-on, le neveu de Rè-Mpolè, le roi des Enénga. A la mort de celui-ci, il se serait fait reconnaître comme roi des Galoa, jusqu'alors soumis aux Enénga.

C'est grâce au roi Nkombé que les Galoa profitèrent de la pénétration européenne : il sut attirer les maisons de commerce dans sa tribu. Il mourut empoisonné au début de 1874, durant le séjour que firent chez lui le Marquis de Compiègne et Alfred Marche.

Le long de l'Ogowè et dans les lacs existaient d'autres villages importants : Oyenano, Owimbyano, Ompomona, Nombédouma, Oronga, Ashouka, etc... Dans quelques-uns, on comptait en juillet 1886 — d'après le P. Lejeune — de 2.000 à 3.000 âmes.

On distingue quatre groupes territoriaux : Mpandjè, Eliwa, Wombolyè et Olomba. Les clans principaux sont : Anouva (clan du « roi-soleil ») ; Adyavi (le premier arrivé à l'Ogowè) ; Adyéna (le plus nombreux). Citons encore par ordre alphabétique :

Agala (défense de manger des machoirons : *inkembè*)
 Akasa
 Akondja
 Akosa
 Ambini (défense de manger des silures : *inyozi*)
 Amomba
 Aromba
 Asala
 Asawa
 Asiga
 Avandji-Angolo
 Avonda
 Awaru (alliés à la panthère)
 Ayamba
 Ayéngé

Parmi les croyances fétichistes des Galoa, dont la plupart leur sont communes avec les autres races, le Yassi mérite une mention spéciale. Voici ce qu'écrivait en 1886 l'un des premiers missionnaires du pays, le P. Lejeune, devenu plus tard Préfet Apostolique de la Nigéria anglaise :

« Le Yassi est un grand esprit ; c'est aussi un gros animal de la forme et de la couleur d'un caméléon, habitant les forêts. Tous les Galoa jurent par le Yassi ; c'est la terreur des femmes et des enfants. Un Galoa jure-t-il par le Yassi ? Sa femme doit obéir, sinon c'est le bâton et quelquefois la mort.

« Au fond, qu'est-ce que le Yassi ? A un moment de l'année, toujours le même, on rassemble dans une case secrète tous les jeunes gens de 18 à 20 ans des villages environnants. Les chefs les font comparaître un à un :

— Jure-moi, disent ceux-ci, de ne pas révéler le Yassi.

— Je le jure.

— Es-tu de force à supporter les tourments les plus terribles, plutôt que de le révéler ?

— Oui.

— Allons à l'épreuve.

« On commande alors aux initiés de le frapper à coups de cravache. Quelques-uns en portent les marques toute leur vie. Seuls, ceux qui se sont montrés braves dans le passé, qui ont accompli quelque action d'éclat, échappent à cette bastonnade.

— Encore une fois, es-tu de force à supporter les plus terribles tourments plutôt que de révéler ?

— Je suis prêt à les supporter.

— Si on te coupe un bras, si on te crève les yeux, si on t'écrase les doigts des pieds et des mains, révéleras-tu le Yassi ?

— Non.

— Tu as de la grandeur d'âme. Apprends alors que chaque fois que ta femme et tes enfants ne voudront pas t'obéir, tu as le droit de jurer Yassi. Et tu répondras aux non initiés qui t'interrogeront sur le Yassi, que c'est un gros animal, semblable à un caméléon qui mange les femmes et les enfants indociles ; que c'est aussi un esprit malin dont la demeure est au loin dans la forêt et qu'il faut apaiser par des danses, des mascarades et des libations. Plus d'une femme a déjà payé de sa vie d'avoir, en se moquant, prononcé le nom du Yassi. »

On peut dire qu'autrefois les Galoa n'eurent pas de rapports directs avec les Négriers qui abordaient au Cap Lopez ou au Fernan-Vaz. Les Orungu et les Nkomi étaient trop jaloux de leur monopole pour permettre à d'autres tribus d'y avoir part. Ils préféraient servir de courtiers entre les Blancs et les races de l'amont et aller eux-mêmes s'approvisionner en esclaves et en produits chez les tribus riveraines qui, à leur tour, gardaient le monopole du commerce dans la Ngouniè et le Haut-Ogowè.

Le commerce européen ne s'installa réellement chez les Galoa qu'à partir de 1867, à l'arrivée des grandes firmes anglaises et allemandes : Hatton et Cookson, Wœrmann, John Holt, suivies par quelques Français.

En saison sèche, les bancs de sable obstruaient tellement les passes qui conduisaient au village d'Adolinanongo, où les commerçants s'étaient établis, qu'ils se décidèrent à transporter leurs factoreries dans l'île Oréryè.

Les habitants du village leur dirent alors d'un air mécontent : « *Lembaréni* ! » « Essayez donc », d'où est venue l'appellation actuelle de cette localité. La première factorerie à s'y transporter fut celle de Hatton et Cookson, au lieu dit « *Agouma* » (les Fromagers).

Aux débuts de la colonisation du Gabon, les premiers Européens qui réussirent à parvenir chez les Galoa, ne pouvant remonter l'Ogowè à cause de l'opposition des Orungu et des Nkomi du Bas-Fleuve, empruntèrent la voie du Rembouè, affluent de l'Estuaire, pour prendre ensuite la voie de terre, tel Bruce Walker, en 1865, avec ses guides bakèlè.

Quelque temps auparavant, un officier de marine, le Lieutenant de vaisseau Serval, avait également passé par le Rembouè et la voie de terre.

Mais, de longues années plus tôt, en 1815, le voyageur anglais Bowdich hôte du roi Georges Rassondji, avait pénétré dans l'Ogowè avec une caravane de ce chef.

Dans la relation de son voyage au Rio-Gabon, il fait mention des Adyumba, des Enenga, des Séké et des Galoa et parle même du pays d'Imbelie (probablement Wombolyè), en faisant bien remarquer que ces peuplades de l'Ogowè ne sont pas cannibales.

Les Galoa, comme les Enenga, rendaient de grands services aux explorateurs de l'Ogowè, comme payeurs de convois, avant qu'on ait pu engager des équipes chez les Okandè et les Baduma.

Jusqu'à la multiplication des bateaux à vapeur sur le fleuve : pinasses, remorqueurs et bateaux-courriers, ils assurèrent le ravitaillement par eau des maisons de commerce installées le long du fleuve, dans les lacs ou sur la Ngouniè.

Les premières tentatives de reconnaissance de l'Ogowè par le Delta, opérées par une série d'officiers français, eurent lieu entre 1862 et 1864.

En 1867, le Lieutenant de vaisseau Aymès, commandant l'avisos « Le Pionnier », envoyé par l'Amiral Fleuriot de Langle, reconnaissait le Fernan-Vaz et le Bas-Ogowè jusqu'à Lambaréné, en concluant des traités avec divers chefs. C'est sans doute à cette occasion que les chefs du pays Galoa se lièrent avec les autorités françaises.

En 1873, l'Amiral du Quilio visitait lui-même l'Ogowè et ses lacs.

Quelques années après, le Gouvernement français prenait officiellement possession de l'Ogowè, en y installant le Poste Administratif de Lambaréné.

C'est en 1873 aussi que le Marquis de Compiègne et Alfred Marche arrivèrent chez les Galoa. Voici comment ce dernier raconte leur réception à Adolinanongo chez Nkombé, le « roi-soleil » :

« Nous fûmes reçus aux factoreries par M. Sinclair, un Ecossais qui nous offrit l'hospitalité ; « à peine étions-nous arrivés chez lui, que nous vîmes entrer un grand nègre, fort bien bâti, l'œil « vif et la tête haute, flanqué de deux femmes, un personnage évidemment. Il vint gravement

« s'asseoir dans un fauteuil en face de nous, tandis que ses deux moitiés s'accroupissaient à ses
 « pieds. Amoral, un autre employé de M. Walker, nous le présenta sous le nom de Nkombé, le
 « « roi-soleil ». Le « roi-soleil », pour principal emblème de sa dignité, portait sur le chapeau à
 « haute forme des chefs, un large galon d'or, et un soleil de même matière qui formait des armoi-
 « ries parlantes du noir monarque. Le Roi-Soleil est un usurpateur. A la mort de Rempolé, roi
 « des Enenga, le chef qui avait retenu M. Walker sur l'Ogowè, Nkombé, s'était fait reconnaître
 « chef des Gallois qui avaient été soumis à Rempolé ; il avait usurpé ainsi la majeure partie du
 « pouvoir qui devait revenir à Renoqué, prince des Adjondos et successeur de Rempolé ; Renoqué
 « ne régnait plus maintenant que sur les Enenga. Jusqu'alors les Enenga avaient été des maîtres
 « du passage de la rivière, la laissant remonter aux traitants lorsqu'ils le voulaient bien, la fermant
 « lorsqu'il leur faisait plaisir. Nkombé avait refusé de les reconnaître plus longtemps et comprit
 « le premier qu'en s'appuyant sur les Blancs, il pouvait récolter richesse et pouvoir ; il avait su
 « attirer chez lui des agents des factoreries qui s'y étaient établis à l'abri de son autorité. Nkombé,
 « comme tous ses collègues, n'avait été jusqu'alors qu'un vulgaire marchand d'esclaves, et l'un
 « des plus cruels. Avec cela, ce tyranneau avait l'accueil débonnaire, riant de tout, voire même
 « des sottises qu'on pouvait lui dire ; c'était en somme de beaucoup le plus intelligent des Nègres
 « de ces contrées. Aussi fut-il très flatté quand nous lui dîmes que nous allions nous installer chez
 « lui.

* * *

Lambaréné, situé sur la grande île d'Oréryè, entre les deux bras de l'Ogowè, l'Orèmbo-Ovolo et l'Orèmbo-Owango (la grande rivière et la petite rivière), au carrefour des voies de communication du Bas-Ogowè et du Haut-Ogowè, de la Ngouniè et des lacs, Lambaréné était appelé à prendre un grand développement.

Sa fondation par des maisons de commerce étrangères se place entre les années 1874 et 1880. En 1874, lors du passage du Marquis de Compiègne et d'Alfred Marche, les factoreries se trouvaient encore à Adolinanongo. En 1880, à l'établissement de la Mission catholique, elles étaient déjà installées dans l'île.

Après les maisons commerciales, vint la Mission catholique, établie vers la pointe Ewondjo-Nengé, aux environs du village Oyènano, ensuite le Poste Administratif.

D'abord commandé par un simple Chef de Poste, Lambaréné devint dans la suite chef-lieu de circonscription. Puis il retomba au rang de subdivision dépendant de Ndjolé. Il redevint ensuite chef-lieu de circonscription, chef-lieu de département, chef-lieu de région du Moyen-Ogowè, jusqu'à ces derniers jours où on vient de l'ériger en Commune Mixte, avec un Administrateur-Maire à la tête.

Le port fluvial de Lambaréné a vu passer depuis ses origines une innombrable flottille de bateaux de rivière. Le premier en date fut le « Delta », de la Mission Hatton et Cookson. Vinrent ensuite le « Pioneer » (Paniya des indigènes) de la même maison et son successeur le « Falaba », coulé dans le Bas-Ogowè, à proximité de la localité baptisée de ce nom ; l'« Okota », de la maison Wœrmann, qui se brisa sur les rochers ; puis le « Move » de la même maison ; l'« Oviro » (viens donc) et l'« Oka » (partons), tous deux à la maison John Holt, en service durant une vingtaine d'années ; la « Nyanga » de Hatton et Cookson, la « Jeanne-et-Louise » de la maison Sajoux, coulée au lac Ezanga, le « Conqui », de la maison Daumas-Béraud, échoué sur la plage de Port-Gentil.

Puis les bateaux de la marine : en 1867, le « Pionnier » (bateau à hélices), commandé par M. Aymès, lieutenant de vaisseau, chargé par l'Amiral Fleuriot de Langle de conclure des traités avec les divers chefs du Fernan-Vaz et de l'Ogowè.

En 1884, l'autre « Pionnier », grande canonnière à aubes, montée à Libreville, chargée de faire la police sur les bords du fleuve, qui se brisa à la descente, dans un bras du delta, sur un tronç d'arbre, par les grandes eaux, à la saison des pluies. Le « Pionnier » était la terreur de l'Ogowè.

Ce furent ensuite les petites canonnières circulant en permanence, à tour de rôle : le « Pygmée », le « Rubis », le « Saphir » et le « Turquoise ».

Les avisos de la station navale remontaient l'Ogowè à l'époque des grandes eaux : l'« Alcyon », le « Basilic », la « Cigogne ».

Ajoutons-y les grands bateaux-courriers à aube-arrière des Chargeurs-Réunis : l'« Avant-Garde » et l'« Eclairer », l'« Avanga » et le « Mandji », l'« Adjamè » et le « Fadji »... ; le « Haut-Ogowè » et autres remorqueurs de la S.H.O. ; la quarantaine de bateaux de toutes dimensions de la C.E.F.A., dont le plus grand, l'« Aléwina », fut coulé la nuit, dans le bas-fleuve, par un bateau des Chargeurs ; le « Général-Faidherbe » de la S.F.N., et le « Surcouf » de la C.C.O.N.G., sans compter la multitude des petites embarcations appartenant à des particuliers : pinasses, bateaux rapides, hydroglisseurs...

* * *

La première Mission établie chez les Galoa fut la Mission protestante américaine, fondée en 1874 par le Dr Nassau, à Bélambila, point situé à 150 milles en amont de Lambaréné, et transportée trois ans plus tard près de Lambaréné, à l'endroit où elle existe encore.

Cette Mission a passé en 1897 aux Missions Evangéliques de Paris qui, depuis, en ont ouvert une autre à Ngomo, à l'entrée du lac Onangué ou Grand Lac.

« En 1880 — écrit le P. Briault, — le P. Delorme, envoyé par Mgr Le Berre, se rendit avec l'expédition de Brazza dans le delta de l'Ogowè et jusque dans la Ngouniè, son principal affluent de gauche ; il fut l'un des premiers Européens qui aient entendu gronder les chutes Samba... »

Après un rapport enthousiaste qu'il fit à son évêque sur les dispositions des Galoa, la Mission de Lambaréné fut décidée, et, dans un second voyage, le 14 février 1881, le P. Delorme en jetait les fondations. Mais son rôle se borna surtout à des arrangements avec les Chefs et à des prédications adroites et zélées qui lui attirèrent les préférences des indigènes.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BOWDICH. — o. c.

BRIAULT (R.P.). — Notice biographique du P. Amable Delorme, *Bulletin des PP. du Saint-Esprit*, 1908.

COMPIÈGNE (Marquis de) et MARCHE (Alfred). — o. c.

HAUSER (André). — o. c.

FLEURIOT DE LANGLE (Vice-Amiral). — o. c.

LEJEUNE (R.P.). — Dans l'Ogowè, Lettre de Juillet 1886. *Annales Apostoliques* (PP. du St-Esprit).

MARCHE (Alfred). — Trois voyages en Afrique Occidentale ; Sénégal, Gambie, Casamance, Gabon, Ogowè. Paris, Hachette, 1879, 1 vol., 24 grav., 1 c.

CHAPITRE VI

LES ORUNGU DU CAP LOPEZ

Les Orungu occupent actuellement ce qui s'appelle en langage administratif « région de l'Ogowè-Maritime », c'est-à-dire le delta de l'Ogowè et même les bords du fleuve, jusqu'à mi-chemin de Lambaréné. Pourtant la majeure partie de la tribu se trouve rassemblée dans ce qu'ils appellent « Ntché-Mpolo ». Cette « grande terre » est ainsi dénommée par opposition aux îles du delta : c'est sur une de ces îles que se trouve Mandji, ou Port-Gentil, aujourd'hui la seconde ville du Gabon. Bien des Orungu y demeurent, mais Port-Gentil est cosmopolite, les Orungu n'y sont plus seuls.

Il y a quatre siècles environ, les Orungu, alors appelés Ombèkè ou Adèmbè, sous la conduite de leur chef Ndongo ou Retondongo, de la famille des Abulia, descendaient par Wèngwè et s'établissaient à Mbila-Mpé, dans l'Akiri et le fond de l'Orèmbo-Gangwè. C'est en effet vers ces lieux, à quelque distance de la mer, que l'atlas de Guillaume de l'Isle (1733) place la résidence du roi de Cap Lopo. Une de leurs dernières étapes aurait été à Owémbo, vers le lac Ompindi-Loango, d'où certains d'entre eux auraient suivis les petits bras du delta jusqu'à la mer (rivière Animba). N'osant se confier à l'océan, dit la tradition, ils traversèrent à pied la grande île de Mandji, du sud au nord, pour aboutir en dernier lieu à l'emplacement actuel de Port-Gentil. Auparavant, Bendjè, grand sorcier des Pygmées, attaché à la famille Abulia, avait prédit au roi et au peuple la découverte d'une immense nappe d'eau dont les Orungu se rendraient maîtres. Ce qui se réalisa en effet. D'où le nom d'Eliwa-Bendjè donné au pays des Orungu.

Mais avant de passer sur la rive droite de l'Ogowè, d'où ils descendirent vers l'Océan, les Orungu se trouvaient probablement dans la région du lac Onangué et de la Ngouniè. Eux-mêmes ne savent pas au juste. Mais puisqu'ils se disent d'origine eshira, on peut le supposer.

« *Orungu, Galoa, n'Eshira, obo'omo !* » dit l'adage connu : Orungu, Galoa, Eshira descendent d'un même ancêtre. Cette question a fait couler beaucoup d'encre. Faute de documents, elle risque de ne jamais être élucidée. Eux-mêmes ignorent quelle langue ils ont parlée avant d'adopter celle des Mpongwè.

Quant au changement de langue, voici comment ils le racontent : « Voisins des Mpongwè, « ils s'aperçurent que ces derniers étaient beaucoup plus avancés qu'eux en diverses industries : « fabrication des pirogues, travail du fer, etc... Ils envoyèrent donc leurs enfants en service chez « les Mpongwè pour apprendre divers métiers. Il arriva que toute la jeunesse parlait mpongwè « et toute la tribu finit par adopter cette langue. »

Pour ce qui est de leur nouveau nom d'Orungu, substitué à l'appellation primitive d'Ombèkè ou Adèmbè, il leur aurait été donné par les tribus voisines à cause de l'habitude qu'ils auraient eu de tenir constamment des conciliabules (*erungu*).

Avant l'arrivée des Ombèkè à la côte, le pays était occupé par les Adyumba, le clan le plus avancé de la tribu Mpongwè vers le sud. Or, il arriva qu'un notable ombèkè, du nom de Djènguè, du clan des Aguèndjè, ayant disparu dans une partie de chasse, ses compatriotes en accusèrent les Adyumba, après avoir aperçu une main sur l'*oralala* (séchoir). *Djènguè ni dyuwa*, dit le proverbe, *ikoso gni ndjina g'oralala*. La guerre fut déclarée.

Les Adyumba sont d'abord vainqueurs. Les Ombèkè se retirent à l'intérieur pour se préparer au combat. Dans leur retraite, Ogang'Orungu, leur grand sorcier, se met à manger des araignées, des lézards, des sauterelles, et, prenant le nom d'Arwékaza, il se dit chargé de conduire les Ombèkè à la victoire. Tout d'abord ceux-ci restent sceptiques, le traitent de fou et le ligotent étroitement. Mais instantanément Arwékaza fait tomber ses liens par le seul éclat de sa voix et finit par s'imposer en opérant de nombreux prodiges. Entre autres choses, dit-on, il fait sortir de terre, croître et fructifier à l'instant même un plant de bananier et produire des noix (*inkoula*) à une corde qu'il fait tendre devant lui. A cette vue, on finit par croire à sa mission. Alors, sous les ordres d'Arwékaza, les Ombèkè construisent de grands radeaux dans l'Orèmbo-Gangwè, se parent de plumes et se blanchissent des pieds à la tête pour simuler une bande de pélicans. En une ou deux marées ils vont échouer en face du village des Adyumba.

« *Eliwa nyangé !* » s'écrient ceux-ci : voyez donc comme la mer est toute blanche ! Un moment ils prennent les assaillants pour des oiseaux, dit la légende et le nom en est resté au cap tout proche : Ntomb'inyoni : le banc des oiseaux. Par ce coup de surprise, les Adyumba furent battus, malgré les piquets de défense, les troncs qu'on peut encore apercevoir... les Orungu se ruèrent sur le village. Les Adyumba furent écrasés par le nombre. Seuls quelques-uns purent s'échapper : 3, 4, 5 ou 6 : ici, les renseignements ne concordent pas parfaitement. D'aucuns disent que le roi Répéké, ses frères et sœurs et quelques autres parents, furent épargnés, « car, dit Arwekaza, on n'extermine pas toute une troupe d'animaux » ! On embarque ensuite ces captifs pour aller les débarquer à Iguéndja en leur remettant quelques provisions, des plants et des semences et, les yeux bandés, on leur intima l'ordre de quitter le pays pour aller s'établir au loin, tout comme des animaux migrateurs.

Fiers de leur triomphe, les Orungu entonnèrent un chant de victoire qui s'est conservé jusqu'à ce jour :

- « *Myè pa djéna gno ni mori* (jamais je n'ai vu chose pareille)
- « *Tombo ntché yè* (être chassé de son pays)
- « *Répékè na Rèmbondo* (Répékè et Rèmbondo)
- « *Niv'éliwa tombo wé* (maîtres du pays, sont chassés de chez eux)
- « *Myè pa djéna gno ni mori* (jamais je n'ai vu chose pareille)
- « *Tombo ntché yè* (être chassé de son pays)
- « *Wè, Oniv'inongo* (Toi, Oniv'inongo)
- « *Tombo ntché* (on te chasse de chez toi)
- « *Myè pa djéna gno ni mori* (jamais je n'ai vu chose pareille)
- « *Tombo ntché yè* (être chassé de son pays).

Après la défaite des Adyumba, d'autres familles mpongwè, Adoni et Agwèngila, installées sur les bords de l'océan, reculèrent aussi devant les vainqueurs. Ceux-ci auraient poussé leur conquête jusqu'aux abords de la rivière Awaniè, où ils fondèrent le village d'Angola, et jusqu'aux plaines situées au sud de la Mbilagone.

Les Ombèkè étant restés les seuls maîtres du pays, leur roi Ndongo ou Retondongo quitta le village de Mbila-Mpè pour aller résider à Izambé, abandonné par les fugitifs. A cette époque,

le clan des Abulia ou Alombè et celui des Avandji étaient les plus nombreux et les plus puissants de la tribu. Aussi, à la première assemblée plénière qui eut lieu dans la plaine d'Ossèngué (à Mbinda, près de Falaba), on leur conféra des pouvoirs et on leur reconnut certains droits exclusifs. Le clan des Abulia fut constitué « *Agambo-imbéni n'Itangani* », c'est-à-dire que le contrôle de la mer et les tractations commerciales avec les Blancs lui furent attribués. Cette famille avait le droit de lever des impôts sur le commerce qui se faisait par la voie maritime. A elle seule était réservé le monopole de traiter directement avec les Européens, hôtes et protégés de leurs rois, qui ne devaient s'établir que chez lui. C'est ainsi que les commerçants de toutes nationalités n'étaient admis à trafiquer librement dans la région qu'après que le roi était monté à bord de leurs navires et avait perçu ses droits.

De son côté, le clan des Avandji fut institué Ogandi-ntché, « défenseur du pays ». Cette famille avait le contrôle des terres. Elle avait droit à une pointe d'ivoire à chaque éléphant abattu ou trouvé mort sur le domaine public. D'où l'adage suivant : « *Avandji n'Abulia, ignèmbwè imbanì mo !* » : Avandji et Abulia, égaux en nombre et en puissance ! (litt. : deux sauces à l'huile de palme aussi épaisses l'une que l'autre).

Aux autres clans, — une trentaine environ dont plusieurs ont disparu depuis, — on reconnut également des droits de propriété sur les diverses étendues de terre qu'ils occupaient.

Ajoutons qu'à la tribu des Orungu étaient rattachés deux petits groupements de Pygmées, l'un dépendant des Abulia, l'autre des Aguéndjé. Ces groupements (*nyoko*) habitaient dans la forêt, des huttes basses, rondes (*akundu*). Parfois ils disparaissaient subitement pour reparaître quelques années plus tard. Ils jouissaient de la protection du roi du pays qui interdisait de faire couler le sang de ces hommes des bois.

Les limites territoriales d'alors étaient : Liagné au nord et Ashouka (fin, point terminus) au sud.

Ndébulia-Mburu succéda à son père Ndongo ou Rétondongo. Sa mère était de famille Awuru. Après lui, régna son frère consanguin Rè-Ndjangué-Ndongo, dont la mère était de famille Agalékéwa. Il résida à Gongwè où il construisit une maison en bois sur pilotis. C'est sous cette maison qu'il fut enterré et depuis lors ce lieu devint le cimetière particulier des Abulia. Il est appelé Mandji-Atanga.

A Ré-Ndjangué-Ndongo succéda son neveu Ré-Nkondjé, fils de Ndébulia-Ndongo et d'une femme appartenant au clan des Abulia. A sa mort, Ngwérangui-Wono monta sur le trône. Sa mère était de famille Avangué. Ensuite, Ndombè, son fils, se fit proclamer roi, contre la volonté expresse de son père qui, connaissant son humeur batailleuse, avait remis le pouvoir à un autre de ses fils, Réombi. Ndombè, l'usurpateur, ne songea en effet qu'à faire la guerre aux commerçants espagnols et portugais ainsi qu'à ses frères consanguins, prétendants au trône. Avec la complicité de Réombi, Ndombè et deux de ses frères utérins, batailleurs comme lui, furent capturés par surprise et livrés aux Espagnols qui les emmenèrent en exil.

A cette période de divisions intestines et de disputes entre frères qui dura plusieurs années, succéda une période plus calme, où tous s'unirent pour le commerce. La situation s'étant bien améliorée, c'est pratiquement la richesse qui vint à eux.

Vers 1790, le grand Réombi, surnommé Réombi-Mpolo, né de mère Avandji, occupa enfin le trône qui lui était destiné. Pour faciliter ses relations avec les Espagnols et autres commerçants européens, il choisit pour résidence la pointe Apomandè, devenue lieu sacré des Abulia et gouverne avec sagesse et autorité. C'est le moment le plus glorieux, l'apogée de la puissance des Orungu. Ils sont installés à la pointe Apomandè, s'installent à Mandji. Ils ferment pratiquement les portes

du delta, afin d'avoir le monopole du commerce. Mais déjà les Nkomi, sur les bords de l'Ogowè, commencent à s'agiter ; eux aussi veulent traiter avec les Blancs, d'autant plus que les esclaves commencent à venir nombreux de l'intérieur par l'entremise des Galoa. C'est alors que, vers 1810, succède à Réombi son fils Ogoul'Issogué, plus connu sous le nom de Rogombè.

Rogombè, dit le roi Passol résida successivement à Abéndja (Mandji) et à Apomandè, vers la pointe Fétiche. Sa mère était de famille Aziza.

Chef absolu chez lui, Rogombè fut un tyran et passa son temps à faire la guerre dans le seul but de jouir de la richesse. Ses principaux adversaires furent les Nkomi auxquels il fit une guerre sans merci. Ceux-ci d'abord vinrent jusqu'à Cap Lopez et à Apomandè, défiant ainsi les Orungu. De son côté, Rogombè alla jusque dans le Fernan-Vaz d'où il rapporta le crâne du roi Rè-Nima, comme trophée de guerre.

Voici comment un notable du Cap Lopez raconte la guerre contre les Itami ou Agali (Nkomi) :

« En ce temps-là, les Itami ou Agali ne cessaient de piller et de détenir prisonniers les Ombèkè qu'ils rencontraient.

« Ré-Ngondo-Mburu, leur roi, de famille Avogo, vient attaquer à Abéndja (île Mandji) notre roi Rogombè. Les deux souverains se mesurent corps à corps, tandis que les deux partis sont aux prises. Après une demi-heure environ de lutte, Ré-Ngondo est terrassé et enchaîné, ses hommes sont mis en fuite. Son adversaire vainqueur le fait flageller et lui applique un fer rouge sur le dos. Ré-Ngondo ne pousse pas le moindre soupir et regarde faire sans sourciller. Il ne veut pas essuyer la double honte d'avoir été vaincu et de se plaindre.

« Ogango-Mbumba, tante maternelle de Rogombè, laquelle était l'amante du chef ennemi, le débarrassa de ses chaînes et lui donna l'hospitalité chez elle. Ré-Ngondo resta deux ans prisonnier, hébergé par sa maîtresse, qui obtint du roi sa libération contre le renvoi dans leurs foyers de tous les détenus Ombèkè.

« Il regagne donc son pays, comblé de présents, après avoir accepté de donner à son peuple le nom de Nkomi (traduisez : excrément de la nature) (1). Depuis lors les Itami furent appelés Nkomi.

« Quelque temps après son retour au Fernan-Vaz, Ré-Ngondo, qui avait été initié aux secrets de la royauté Ombèkè par sa maîtresse, reçoit chez lui le premier commerçant européen. Mais il ne s'en contente pas, il veut sa revanche.

« Il fait tailler sur un Ombèkè rencontré par lui dans l'Ogowè autant de blessures qu'il existe de chefs subalternes dans le pays et une autre en forme de croix pour le roi. Puis il va derechef attaquer le village d'Ogango-Mbumba, restée seule à Abéndja. Il lui tue cinq hommes. La tante du roi, furieuse, va trouver son neveu qui résidait alors à Apomandè, et lui demande de faire la guerre aux Nkomi.

« Les Ombèkè entrent au Fernan-Vaz où ils sont vainqueurs. Ils en rapportent le crâne du roi défunt Rè-Nima, qu'ils déposent sous celui de Réombi. La guerre terminée, le roi reste encore à Ngola, où il repousse une nouvelle attaque de l'ennemi. »

Enorgueilli par toutes ces victoires, Rogombè se donna le nom de Passol (de l'anglais : pass all, au-dessus de tous), sous lequel les Européens le désignaient. Vainqueur pour la troisième fois, Rogombè épousa une femme enlevée à Ré-Ngondo à laquelle il imposa le nom de Ngolowaga ou Ngolowaguipaga (défi).

Rogombè eut aussi de nombreux palabres de commerce. De 1810 à 1850, c'est-à-dire sous son règne, la traite des esclaves bat son plein à Sangatanga (Ossèngatanga) et dans les environs. Les bateaux espagnols, portugais et brésiliens en emportent des cargaisons. Ils fournissent en retour : armes, alcool, tissus, etc... Forts de leur alliance avec ceux-ci, les Orungu pillèrent complè-

(1) Ou « ceux d'en arrière » (voir page 87). (M.S.)

tement à cette époque un navire anglais venu au Cap Lopez. Rogombè, d'ailleurs, ne reste jamais sur place. Il va traiter lui-même avec les Galoa et les Enenga, ses fournisseurs. Pour son compte, il possède 300 femmes ! Rogombè est certainement l'homme resté le plus célèbre sur la côte et les légendes des différentes tribus (Mpongwè, Orungu, Nkomi, Galoa) font mention de ce qu'elles appellent « *Nguwa yi Rogombè* » (la grande guerre de Rogombè).

Comme ses prédécesseurs, Rogombè, dit Passol, mourut en laissant plusieurs fils, tous prétendant au trône, qu'ils se disputèrent en se faisant la guerre. Ce qui causa l'émigration de nombreux Orungu vers l'Estuaire du Gabon.

Les Nkomi vaincus purent ainsi prendre un jour leur revanche. Ils exterminèrent jusqu'au dernier homme une troupe de guerriers Orungu qui s'était imprudemment avancée jusqu'au lieu-dit Mboumba, sur la lagune du Fernan-Vaz.

Rogombè mort aux environs de 1840, le déclin commence. Les navires de guerre anglais et français commencent à poursuivre les trafiquants d'esclaves sur mer. Les Nkomi, de leur côté, trafiquent indépendamment des Orungu, par la lagune, à Ntchuw'aguma, à Mpando et à Agnambiè, vers le Cap Sainte-Catherine.

Ce fut Ombango-Rogombè qui succéda à son père. Elevé au Portugal où il avait vécu deux ans à Lisbonne, il possédait une certaine instruction. Il parlait et écrivait le portugais et s'exprimait aussi en espagnol et en français. Aidé des Espagnols, il parvint à briser la puissance de ses frères. Son règne est plus pacifique que celui de son prédécesseur. Déjà l'emprise européenne se fait sentir très fortement. Le commerce des esclaves n'a plus lieu qu'en cachette et ceux-ci sont parfois vendus clandestinement aux Mpongwè du Gabon d'où un certain nombre passe probablement dans les régions situées au nord : Cap Estérias, Corisco, Benito, etc. Mais fini le temps des bateaux au long cours...

A son avènement, Ombango-Rogombè prit le nom d'Ikinda (mot qui signifie festin, repas copieux, table bien garnie) pour faire comprendre que le roi est une table prête où se sert le peuple. Ce que nous savons surtout d'Ombango-Rogombè, dit Ikinda ou le roi Pascal, comme l'appelaient les Européens, c'est qu'il s'opposa de toutes ses forces à la pénétration française. C'est ainsi qu'il refuse à Mgr Bessieux l'autorisation d'établir une Mission chez lui.

C'est à cette époque — en 1855 — que l'explorateur Paul du Chaillu arriva au Cap Lopez, venant de la pointe Denis par voie de terre.

« Lorsque je me présentai au roi Pascal, à Sangatanga où il résidait alors, celui-ci me parla d'abord en portugais, par interprète. Ensuite il m'adressa la parole en français et me dit qu'il avait voyagé au Brésil et aussi au Portugal ; qu'il avait vécu deux ans à Lisbonne et qu'il savait lire et écrire le portugais, genre de connaissance qui lui avait été fort utile pour ses affaires ».

D'après l'Amiral Fleuriot de Langle, le successeur du vieux roi Passol ne sut pas maintenir son autorité. D'ailleurs son prestige diminuait sensiblement par le fait que, depuis l'occupation du Gabon par la France, la traite des esclaves qui avait enrichi ses prédécesseurs et lui-même était en voie de disparition.

A la mort d'Ombango-Rogombè, il s'éleva une compétition entre ses deux autres frères Ndebulia-Rogombè et Ntchuga-Rogombè pour obtenir le pouvoir. Il paraîtrait que les sujets du roi Denis Rapontchombo auraient prêté secours à Ndebulia, l'aîné, qui fut vainqueur, et Ntchuga, le cadet, fut tué dans un combat. Mais Ndebulia déplut à son peuple et mourut assez peu de temps après.

En succédant à Ndebulia, le nouveau roi Ntchégué remit de la paix dans les esprits. Il prit le nom de Ragnognuna ou « redresseur du pays » ; celui-ci avait beaucoup souffert des guerres intestines et avait vu son sol souillé du sang d'un prince tué par son propre frère.

A Ntchégué succéda Avonowanga, né d'une mère bengala. A la mort de celui-ci, Rogombè-Mentchandi accéda à l'*éka*. Ce dernier est mort en 1927. A vrai dire, ces deux personnages n'ont été rois que moralement. Depuis le pays orungu n'a plus eu de roi.

Toute cette lignée appartenait au clan des Abulia, regardé en tout temps par les Orungu comme de la vraie famille royale. Ces rois étaient censés posséder un pouvoir surnaturel pour prédire les événements futurs, prévenir les épidémies et les famines. Maîtres absolus de leurs sujets, ils ont trop souvent abusé de leur autorité. Ainsi le fameux Rogombè fit ouvrir le ventre d'une femme enceinte, rien que pour satisfaire le désir criminel qu'il avait de voir comment un enfant était placé dans le sein de sa mère.

On a vu que le roi Ombango-Rogombè ne voulait absolument pas des Français sur son territoire : ni officiers de la marine, ni missionnaires.

Au début de 1862, le Lieutenant de vaisseau Serval et le Chirurgien Griffon du Bellay firent des reconnaissances dans le delta de l'Ogowè, sans pouvoir signer de traité avec les Orungu : le roi Ndebulia-Rogombè refusa net. Cependant quelques mois plus tard, le 1^{er} juin, un traité fut conclu entre M. de l'Aulnois, commandant particulier du Gabon, et quelques chefs du Cap Lopez. En 1864, une seconde expédition française, commandée par d'Albigot et Touchard poussa l'exploration de l'Ogowè jusqu'à sa jonction avec la Ngouniè. Enfin, en 1867, l'Amiral Fleuriot de Langle organisa une nouvelle expédition destinée à remonter l'Ogowè, sous la direction du Lieutenant de vaisseau Aymès, commandant le « Pionnier », qui conclut une série de traités avec les chefs du pays de Lambaréné, du Bas-Ogowè, du Fernan-Vaz et de l'Orèmbo-Nkomi.

Au Cap Lopez, Ntchégué, sur les conseils de Denis Rapontchombo avec lequel il entretenait des relations d'amitié, comprit qu'il était désormais de son intérêt de se rapprocher du commerce du Gabon et consentit à signer avec le Lieutenant Aymès. Quelques années plus tard, le 6 août 1873, le même Ntchégué, roi des Orungu, concluait avec l'Amiral Le Couriaut du Quilio un second traité qui donnait en toute propriété l'île Mandji à la France.

* * *

Le Cap Lopez — Iguézè — a reçu ce nom des Portugais qui l'ont appelé autrefois Cap Lopo Gonçalves, du nom d'un de leurs navigateurs. Ils le découvrirent très probablement à l'époque où ils abordèrent pour la première fois à l'île S. Tomé.

Ce cap était si redouté des autochtones qu'ils n'osèrent jamais le doubler, témoin le dicton : « *Iguézè avingwo Onombè, kao Otangani* » : Un Noir ne peut le doubler (en pirogue), seul un Blanc peut le faire (en bateau). Au dire des Orungu, l'île du Cap Lopez — Mandji-Orungu — n'était dans le passé qu'un rendez-vous de pêche ou de chasse. Ils ne purent s'y fixer à cause de l'improductivité du sol.

En 1855, l'explorateur Paul du Chaillu y fit une « jolie partie de plaisir » qu'il raconte ainsi qu'il suit :

« Le Cap Lopez est le Cap May des États-Unis ou le Trouville de la France, et la saison sèche correspond à notre mois de juillet, à cette époque « aux bains de mer », avec cette différence pourtant que les gens de Sangatanga, qui n'ont pas les plaisirs de la civilisation, et qui, en réalité, n'ont guère de plaisirs d'aucun genre, passent une bonne partie de leurs « vacances d'été » à prendre, saler, sécher et fumer de grandes quantités d'excellent poisson, fort abondant autour du Cap Lopez. Aussi les femmes apportaient-elles des paniers à poisson au lieu de malles, tandis que les hommes étaient munis de filets. Ils étaient aussi armés de fusils, car le léopard se cache dans les jungles, au sud du cap, le python se suspend aux arbres pour guetter sa proie ; et si vous vous

levez de bonne heure, comme chacun devrait le faire au bord de la mer, vous pouvez voir les grands éléphants trotter le long du rivage et baigner leurs pieds dans les flots.

« La pointe sablonneuse du cap est une plage curieuse, très basse et recouverte d'arbustes chétifs qui cachent une partie de la perspective. Nous dressâmes notre camp au milieu de ces arbustes et là, pendant quelques jours, nous menâmes une vie très active. Les femmes étaient toute la journée sur le rivage à fabriquer le sel et les pauvres enfants avaient aussi une rude besogne : leur tâche était de rassembler des broussailles pour faire le feu. Quelques-uns des hommes prenaient le poisson dans leurs filets ; les autres le fendaient, le nettoyaient, le salaient, le séchaient et le fumaient ; puis, ce travail achevé, le portaient dans les paniers. Le sel, une fois préparé, était empaqueté avec soin et mis auprès du feu pour le conserver bien sec.

« D'autres hommes de la troupe partaient dès le matin pour aller retourner les tortues. Ces animaux viennent déposer leurs œufs sur le rivage, dans les endroits où le soleil les fait éclore. Les Noirs vont par bandes se mettre en embuscade et en retournent quelques fois vingt dans une matinée. Deux ou trois hommes s'élançant sur le pesant animal, lui impriment une forte secousse et le roulent sur le dos, position dans laquelle il reste sans défense, faisant de vains efforts pour se remettre sur ses pattes, jusqu'à ce que, pour en finir, toutes les mains se mettent à le tuer et à le nettoyer. Cette viande est fumée.

« Il y avait aussi de quoi chasser ; le sud du cap est une épaisse forêt où se trouvent tous les animaux qui vivent dans les bois de l'Afrique. »

« ... Cependant, — écrit Prévost, — on découvrirait auprès du cap un hameau de vingt maisons ou huttes qui ne sont habitées par les Noirs qu'à l'arrivée des vaisseaux d'Europe : c'est-à-dire presque continuellement, car on voit sans cesse au cap Lopez un grand nombre de bâtiments, surtout des Hollandais, qui viennent s'y caréner ou prendre des provisions. »

Ce hameau pourrait bien être le village d'Abéndja dont il a été question plus haut (clan des Abulia) ou celui d'Owangalyè (clan des Avandji) construit sur la petite rivière du même nom.

Chacune de ces familles avait leur haut-lieu ou bois sacré (*ambiro*) dans l'île Mandji ; celui des Avandji à Avognondo ou Pointe Clairette, et celui des Abulia à Aguézè ou Cap Lopez. Notons qu'à proximité du village se dressait un énorme mandji (*Chlorophora excelsa*) qui servait de point de repère aux vaisseaux naviguant dans ces parages. De là serait venu le nom de Mandji qui sert à désigner Port-Gentil.

* * *

L'île Mandji, acquise par la France en août 1873, ne fut effectivement occupée qu'aux environs de 1880. Le commandant particulier du Gabon y fit alors construire des hangars destinés à servir d'entrepôts pour la Mission Savorgnan de Brazza.

Ce n'est que vers 1894 que le Gouvernement français prit définitivement possession du Cap Lopez en y installant un poste de Douanes, autour duquel s'établirent des maisons de commerce, anglaises, allemandes et françaises.

C'étaient, en 1897, lors de mon premier passage au Cap Lopez : les maisons Hatton et Cookson, John Holt (anglaises), Wœrmann (allemande), S.H.O. et C.E.F.A. (françaises). La première factorerie en date a été celle de John Holt, appelée là par le chef Ntchougou-Gnènè. Celle de Hatton était installée primitivement dans l'île Yombè, à côté d'un campement de pêche appartenant au clan des Abulia. Comme habitants, on ne comptait alors que les agents européens et leurs employés indigènes.

Vers 1900, la population ayant augmenté par l'arrivée de nombreux européens et l'affluence d'indigènes de toutes provenances, la nouvelle ville prit le nom de Port-Gentil, en souvenir de M. Émile Gentil, Gouverneur général de l'A.E.F.

Quinze ans plus tard, Port-Gentil fut mis à la tête de la subdivision des Orungu pour devenir ensuite le chef-lieu de l'Ogowè-Maritime, ayant sous sa dépendance, outre le delta du fleuve, les lagunes du Fernan-Vaz, d'Iguèla et de Sette-Cama. Le quartier européen fut alors entièrement séparé du quartier des autochtones. Ce dernier est formé de trois agglomérations : Grand-Village, la Mosquée et la Balise, habitées par une population cosmopolite composée de gens originaires de presque toutes les tribus du littoral et de l'hinterland gabonais, sans compter ceux des autres territoires de la Fédération et un bon nombre d'Aofiens.

Après avoir drainé autrefois le caoutchouc, l'ivoire, le padouk et l'ébène de la Ngouniè, du Fernan-Vaz et de l'Ogowè, Port-Gentil est devenu à l'heure actuelle l'un des plus importants entrepôts de bois coloniaux et l'une des escales les plus fréquentées de la Côte occidentale d'Afrique.

* * *

Au temps de la traite, le principal foyer de commerce des esclaves sur le littoral gabonais était Sangatanga, ou plus exactement : Ossèng'Atanga (« le rendez-vous des Blancs »), situé à une quinzaine de lieues environ au sud de l'Estuaire du Gabon et dernière résidence des rois Orungu.

Les factoreries à esclaves étaient — vers 1848 — dirigées par des négriers portugais et brésiliens. A la pointe Sainte-Catherine (plaine Agnambiè), à Sette-Cama, d'autres factoreries trouvaient aussi plus de bénéfices dans le trafic des esclaves que dans le commerce de la cire, de l'ivoire et autres produits du pays. En 1855, lors de sa visite au roi Ombango à Sangatanga, du Chaillu y trouva deux marchés d'esclaves ou « barracôes », dont l'un tenu par un vieux portugais.

« Vu du dehors, écrit-il, c'était un immense enclos défendu par des palissades de douze pieds de haut, affilées à leur extrémité. Ayant franchi la porte qui restait ouverte, je me trouvais au milieu d'une grande quantité de hangars entourés d'arbres, sous lesquels étaient couchées çà et là, dans différentes postures, assez de créatures pour peupler un grand village d'Afrique.

« Le lendemain, je rendis visite à l'autre factorerie d'esclaves. Elle était plus propre, mais disposée à bien des égards comme la première. Pendant que j'étais là, deux jeunes femmes et un garçon de quinze ans furent amenés au marché et achetés par le Portugais. Le garçon fut vendu pour une barrique de rhum (*alougou*) de cent litres environ, quelques aunes de cotonnade et bon nombre de perles. Les femmes furent payées plus cher. Chacune d'elle fut estimée le prix des articles suivants, qui furent immédiatement livrés : un fusil, un neptune (grand plat de cuivre), soixante mètres de cotonnade, deux barres de fer, deux coutelas, deux miroirs, deux limes, deux assiettes, deux verrous, un baril de poudre, quelques perles et un petit lot de tabac.

« Dans l'après-midi, on reconnut un schooner d'environ 170 tonnes. Tout aussitôt je vis sortir de l'une des factoreries des troupeaux d'esclaves qui furent dirigés vers le point de la côte le plus rapproché du navire. Les hommes étaient toujours enchaînés, six par six, mais ils avaient été lavés et portaient un habit neuf. Les pirogues étaient d'énormes bateaux dirigés par vingt-six rameurs et contenant chacune à peu près soixante esclaves. Troupe sur troupe était poussée dans les pirogues, jusqu'à ce qu'elles fussent remplies. Six cents esclaves furent ainsi embarqués et placés dans la cale étroite. L'embarquement total ne dura pas moins de deux heures. »

Ce n'est que plus tard que l'Ogowè fut ouvert au commerce Européen.

« Sur la Côte occidentale d'Afrique, écrivait le Marquis de Compiègne en 1876, sous l'Equateur, au milieu de forêts impénétrables de palétuviers et à travers des marais inaccessibles, vient se jeter dans la mer, par trois branches différentes, le grand fleuve Ogowè, Son embouchure forme un delta de cent milles de largeur. Il y a seize ans, ce vaste cours d'eau était à peine soup-

çonné. M. du Chaillu, dans son « Afrique équatoriale », en révéla le premier l'existence ; mais il ne put en parler que par ouï-dire. C'est que les Nkomi et les Orungu, tribus belliqueuses, veillaient à son entrée, comme le dragon à la porte du jardin des Hespérides. Jaloux de servir seuls d'intermédiaires aux peuplades inconnues de nous qui habitent les rives du fleuve, pour la vente du caoutchouc, de l'ivoire et surtout des esclaves, ils en interdisaient strictement l'accès à tous les Blancs. En 1867, un officier de marine intrépide, M. Serval, conçut le projet de tourner la difficulté en atteignant l'Ogowè par terre, deux cents milles plus haut que son embouchure. Dans ce but, il remonta l'estuaire du Gabon et atteignit la rivière Rembouè : arrivé à la hauteur voulue, il laissa là sa pirogue et s'enfonça dans les forêts, marchant toujours vers l'est. Quatre jours après, il découvrait l'Ogowè. Il fut bientôt suivi dans cette voie par M. Walker, négociant et grand explorateur anglais ; puis par M. Genoyer, lieutenant de vaisseau. M. Walker, guidé par des Bakèlè, atteignit le fleuve à Adolinanongo, pays de Nkombè, le « roi-soleil ». Le premier coup d'œil lui révéla tous les avantages qu'on pouvait tirer de cet endroit magnifiquement situé, au point de vue commercial, et il repartit, décidé à y établir une factorerie. Il fut cependant devancé par M. Schultz, représentant d'une maison allemande très importante. A force de cadeaux et de promesses, celui-ci décida les Nkomi et les Orungu à tuer la poule aux œufs d'or, en laissant le Blanc remonter le fleuve et aller traiter directement avec les Galoa, Enenga, Ivili et autres peuples riverains. Presque en même temps, M. Aymès, lieutenant de vaisseau, commandant le « Pionnier », pénétrait jusqu'à son confluent avec la Ngouniè, c'est-à-dire trois ou quatre milles plus loin qu'Adolinanongo.

« Il franchissait même en pirogue la pointe Fétiche (1), lieu sacré que les Noirs croyaient ne jamais devoir être profané par le passage d'un Blanc.

« Dès ce moment, l'Ogowè était ouvert au commerce et à la science. Le commerce s'en empara d'abord et prit bientôt des développements extrêmement considérables. De son côté, le monde géographique s'était ému devant cette découverte ».

Mais depuis longtemps déjà les Orungu du Cap Lopez étaient en relations commerciales suivies avec les Mpongwè du Gabon. Montés sur leurs immenses embarcations de soixante pieds de long (*kongongo*), ces hardies marins, émules des Benga, conduisaient à Libreville : farine de manioc, poisson salé, poisson fumé, volailles, arachides, nattes, etc... et jeunes esclaves camouflés qu'ils faisaient passer pour leurs propres enfants pour éviter des démêlés avec l'administration française. Le voyage d'aller ne prenait qu'une seule journée, tandis que celui de retour exigeait parfois trois longs jours, en luttant contre vents et marées.

Durant leur séjour au Gabon, ce n'était qu'invitations à danser le *nkondjo* dans les villages mpongwè. Ce en quoi les Orungu excellaient comme chanteurs et danseurs. De toutes les races de la côte gabonaise, les Orungu étaient naguère les seuls à épouser des femmes mpongwè.

Quoique très éloignés des Benga, leurs émules dans l'art de la navigation, les Orungu eurent cependant maille à partir avec ceux de l'île Corisco (Mandji Benga) dont ils triomphèrent dans un combat naval resté célèbre (voir Deuxième Partie, Chapitre IX).

Au voisinage immédiat des Orungu s'élevaient autrefois quelques villages Ashékiani dont le chef était vassal du roi du Cap Lopez. Celui-ci s'arrogeait le monopole du commerce et ne tolérait aucune entreprise qui puisse le gêner dans ses affaires, tout particulièrement dans le commerce lucratif des esclaves. Aucun Ashékiani ne se serait donc permis de trafiquer directement avec les Blancs, sans quoi son village aurait bien vite été réduit en cendres.

(1) Il s'agit de la pointe formée par le confluent de la Ngouniè et de l'Ogowè et non du cap au Nord de l'île Apomandé dans la baie de Port-Gentil. (M. S.)

Pour le trafic des esclaves, les Orungu se fournissaient principalement chez les Galoa et les Enenga du Bas-Ogowè qui, à leur tour, s'approvisionnaient chez les Okandè et les Aduma du Haut-Ogowè ou les Bakèlè, les Ivili et les Ivéa de la Ngoumiè. Ces esclaves venaient en grande partie de chez les Mitsogo, les Massango, les Banzabi, les Bavové, les Simba et les Apindji.

* * *

Dans les cimetières des hommes libres, les tombes étaient séparées et rangées par familles ou clans. Ces séparations s'appelaient *agala* (cours ou rues). L'emplacement des tombes des rois et de leurs descendants s'appelait *igal'ivolo* ou *igombi-azouga*.

Durant son séjour au Cap Lopez, du Chaillu eut l'occasion de visiter le cimetière d'Apomandé, qu'il décrit en ces termes :

« On ne place pas les morts au-dessous du sol ; ils sont couchés le long des arbres, dans de grands cercueils de bois, dont quelques-uns paraissent tout neufs, preuve qu'ils ont été apportés récemment ; mais la plus grande partie était vermoulue. Il y avait un cercueil disjoint dont l'intérieur laissait entrevoir un squelette grimaçant.

« D'un autre côté étaient les squelettes échappés de leur prison de planches qui gisait près d'eux dans la poussière.

« Partout des os blancs et des restes poudreux. Il était étrange de voir des anneaux et des bracelets de cuivre avec lesquels sans doute quelques jeunes filles orungu avaient été ensevelies, entourer encore leurs ossements blanchis, comme aussi de retrouver les vestiges des trésors mis autrefois dans le cercueil de quelque riche personnage, et réduits maintenant en poussière à côté de lui. Par places, il ne restait plus que des tas de cendres où brillait maint ornement de cuivre, de fer ou d'ivoire, attestant que là gisait autrefois un corps.

« M'enfonçant sous un couvert encore plus sombre, j'arrivai enfin au tombeau du vieux roi Passol, le père du monarque régnant. Le cercueil était à terre, entouré de chaque côté de grands coffres qui contenaient les richesses de Sa défunte Majesté. Au milieu et au-dessus de ces coffres étaient entassés une énorme vaisselle, des miroirs, des cruches, des plats, des pots de fer, des barres du même métal, des sonnettes d'airain et de cuivre, et autres objets précieux que le roi Passol avait voulu emporter dans sa tombe avec lui. On voyait là aussi, couchés tout autour et en ordre, les nombreux squelettes de pauvres esclaves, une centaine au moins, qui avaient été immolés à la mort du monarque, afin que Sa Majesté noire ne passât pas dans l'autre monde sans avoir une suite digne de son rang... »

Plus loin, du Chaillu donne la description suivante du cimetière des esclaves :

« Un petit bois, qui n'était autre chose qu'un cimetière africain, offrait de chez moi un beau point de vue ; souvent j'avais eu l'idée de venir m'asseoir sous ses arbres touffus, mais maintenant ce lieu devenait pour moi un objet d'horreur à mesure que je m'approchais davantage pour voir l'œuvre de dégoûtants oiseaux. Ils s'enfuirent à ma vue, mais pas bien loin ; perchés sur les branches les plus basses des arbres environnants, ils me guettaient du coin de l'œil, comme s'ils eussent craint que je ne voulusse leur dérober leur proie. Comme je marchais vers le corps, je sentis quelque chose craquer sous mes pas, et, regardant à terre, je vis que j'étais au milieu d'un champ de crânes. J'avais posé le pied par inadvertance sur le squelette depuis longtemps déjà mangé par les oiseaux de proie et les fourmis, pauvre créature disséquée et blanchie par les pluies.

« Un millier de squelettes pareils, ou de débris de squelettes, gisaient là sous mes yeux. Ce lieu servait, de longue date, au même usage ; or, dans les baracons ou parcs d'esclaves, la mortalité est quelquefois terrible. L'herbe venait d'être brûlée et les ossements blanchis, épars de tous côtés, donnaient au sol une apparence étrange d'abord, puis effrayante, quand on en avait reconnu la cause.

« En pénétrant plus loin dans les broussailles, je vis plusieurs piles d'ossements. C'était la place où, autrefois, quand le cap Lopez était un des plus grands marchés d'esclaves de la Côte occidentale, et que les baracous étaient plus nombreux qu'aujourd'hui, on jetait ces misérables corps morts les uns sur les autres jusqu'à ce que les os, en se détachant, restassent amoncelés en hautes piles, comme des monuments d'un trafic détestable. »

* * *

Officiellement, la Mission Saint-Louis de Port-Gentil date de 1928, ou plus exactement, de fin 1927 — époque à laquelle le P. Barreau vint s'y fixer définitivement.

Mais, déjà en 1850, les vues des missionnaires catholiques du Gabon se portèrent vers le Cap Lopez. On envoya le P. Lossedat visiter ces parages où il devait s'installer avec le P. Ramboz, nouvellement arrivé de France. Mais il s'aperçut vite que les chefs du pays opposeraient à tout essai de conversion la même indifférence que ceux du Gabon et que, moins surveillés encore, ils ne se souciaient pas de se donner des témoins pour leurs opérations d'esclavagisme clandestin. La voie se trouva fermée avant qu'on eut rien engagé, ni commencé.

« On raconte, écrit Mgr Le Roy, ancien vicaire apostolique du Gabon, que, dans ses voyages au Cap Lopez, en un riche et grand village, où Mgr Bessieux se proposait de passer la nuit, le chef, fort orgueilleux, refuse de le recevoir. — Je pars, dit le missionnaire, tu ne me verras plus, mais, écoute, des années et des années passeront avant que Dieu envoie ici un de mes frères ; et de tout ce grand village dont tu es si fier, il ne restera plus que trois cases. Je passai là en 1894, et, dès que j'eus été reconnu, un vieillard me raconte cette prédiction, fidèlement conservée. Les trois cases étaient là, misérables, et paraissaient n'attendre que mon passage pour tomber à leur tour. »

Il faut ajouter qu'en 1869, le P. Le Berre, futur successeur de Mgr Bessieux, avait déjà fait une excursion dans le delta de l'Ogowè, mais on ne s'y fixa point. A son tour, en 1884, le P. Neu visita le Bas-Ogowè et le Fernan-Vaz. Partout les chefs lui adressèrent des discours pour obtenir des missionnaires ; mais cette fois encore on ne put leur en fournir.

Lorsque trois ans plus tard, en 1887, fut fondée la Mission de Sainte-Anne du Fernan-Vaz, les Pères de cette Mission, obligés de venir se ravitailler dans les maisons de commerce du Cap Lopez, y établirent un pied-à-terre où ils exerçaient leur ministère auprès des européens et de leurs employés, durant les quelques jours qu'ils passaient dans cette région. Ensuite ils profitèrent de la saison sèche pour visiter assez régulièrement les villages du delta d'où ils recrutèrent des enfants orungu pour l'école de Sainte-Anne. D'autres enfants allaient à la Mission Sainte-Marie du Gabon. Il en fut ainsi jusqu'en 1928 où la population européenne et surtout indigène — venue de toutes les Missions du Gabon et d'ailleurs — augmentant de jour en jour, on résolut enfin de s'y fixer pour de bon. Dernièrement, la Mission Saint-Louis de Port-Gentil a fêté ses vingt-cinq ans d'existence (1928-1954). Tandis que, d'année en année, de nombreux missionnaires passaient au Cap Lopez pour se rendre dans l'Ogowè, le Fernan-Vaz et la Ngouniè, les Orungu ont dû attendre plus de trois quarts de siècle avant d'avoir une Mission chez eux !

* * *

« Aujourd'hui, écrit un ancien missionnaire de Port-Gentil, les Orungu n'ont plus ni roi, ni grand village. Ils vivent dans leurs villages des cultures, se craignant les uns les autres. Le fétichisme les tue. Ils ont des enfants, mais mal logés, mal soignés ; il en meurt beaucoup. Seuls ceux qui ont abouti à Libreville ou ont été élevés dans les Missions du Fernan-Vaz et Lambaréné ont pu se créer quelque situation.

« Dans leur tribu, d'ailleurs, il y a actuellement beaucoup d'ex-esclaves, et ces mélanges de race leur font tort... Le matriarcat aura eu au moins cela de bon qu'il a laissé un certain nombre d'individus intacts... Car, chez eux, n'est vraiment pur Orungu que celui dont la mère est aussi orungu. Et il est heureux de trouver alors en quelques-uns des qualités de race peu banales... Je n'en veux pour preuve que Paul Igamba, ex-adjutant infirmier, merveilleusement bon de tempérament et que la grâce du baptême a vraiment sanctifié ; le chef Onoi, abandonnant ses femmes pour se convertir et vivre en vrai chrétien ; le chef d'Ozo-Mbwa, le vieux Ré-Nkombè, traversant la rade de Port-Gentil la nuit du samedi au dimanche pour venir assister à la messe et communier.

« Certains ont connu aussi des femmes comme la mère de Basile Ogoula, femme de tête et de cœur. Ceux-là sont des apôtres, des modèles. Cependant, n'est-ce pas trop tard et ne verra-t-on pas bientôt disparaître ces purs Orungu avant que christianisés, ils ne puissent fonder des foyers chrétiens et transmettre à leurs descendants leurs qualités ? L'avenir seul le dira ! »

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

APERÇU d'Histoire Ombèkè.

BRIAULT (R.P.). — Vie du R. P. Libermann.

BULLETIN des PP. du Saint-Esprit, 1887.

CHAILLU (Paul Belloni du). — Voyages et Aventures... — o. c.

COMPIÈGNE (Marquis de) et MARCHE (Alfred). — o. c.

FLEURIOT DE L'ANGLE (Vice-Amiral). — o. c.

GAUTIER (R.P.). — o. c.

LEFEBVRE (R.P. René). — Les Orungu, conférence donnée au cercle catholique de Libreville en 1932.

PRÉVOST. — o. c.

CHAPITRE VII

LES NKOMI DU FERNAN-VAZ ET DE L'OGOWÈ-MARITIME

La lagune du Fernan-Vaz, ou du moins son déversoir de Ntchuwa-Aguma, a été probablement découverte au xv^e siècle — vers 1475 — lorsque les navigateurs portugais atteignirent le Cap Sainte-Catherine après avoir découvert les îles de S. Tomé, Anno-Bom et Príncipe, appelée d'abord île de Sainte-Anne ; ou bien vers 1472-1482 lorsque Fernan-Vaz ou Fernão Vaz auquel elle doit son nom, reçut l'ordre d'explorer quelque 200 lieues de côte au-delà d'Elmina (Côte de l'Or). Est-ce à l'époque de la découverte de son déversoir ou seulement au moment de la traite des esclaves que les Portugais explorèrent la lagune du Fernan-Vaz ? Il est difficile de le dire. En tout cas, dans la vaste plaine d'Ékové, située en face du confluent de la rivière Mpulunié et limitée par une berge à pic se trouvait naguère un de leurs gros canons de bronze. Un jour, à ce que l'on raconte, la berge, minée par les eaux, s'écroula et la canon glissa dans la lagune où il ne put jamais être repêché. D'où l'adage connu : il veut renflouer le canon d'Ékové, pour dire de quelqu'un qu'il veut tenter l'impossible. C'est sur cette élévation de terrain que, d'après la tradition locale, le Ré-Nima, la terreur de son temps, établit plus tard sa résidence ordinaire, d'où il rayonnait pour rançonner les tribus avoisinantes et peupler son village de captifs ramenés de l'intérieur et revendus aux négriers.

La lagune du Fernan-Vaz ou Eliwe-Nkomi (lac ou lagune des Nkomi) est une immense nappe d'eau, s'étendant du nord au sud, à quelque distance de l'océan, entre le Cap Lopez et le Cap Sainte-Catherine. Parsemé d'îles nombreuses, entouré de plaines verdoyantes, de sites charmants, ce beau lac devait attirer sur ses bords les Noirs, qui trouvaient là du gibier en abondance, du poisson à profusion et des terres extrêmement fertiles.

Géographiquement parlant, la lagune du Fernan-Vaz se compose de 4 parties distinctes :

1. le lac d'aval, de forme allongée, parallèle à l'océan, dont il n'est séparé que par une étroite bande de plaine sablonneuse ;
2. le lac d'amont, aux contours arrondis, s'enfonçant dans les terres, où il est prolongé à l'est par le Rèmbo-Nkomi, au sud par le Mbiviè ;
3. la lagune d'Assébé ou Assévé, en retrait derrière l'île de Nengué-Sika ;
4. la lagune de Ntchonga, ou Ntchonga-Ntchinè, aux nombreuses échancrures, cachée par les îles Walè, Ikorwè et Nengué-Mpolo.

Surnom du Fernan-Vaz : Eliwa z'akoukou, le lac « aux voiles », par opposition aux autres lacs et lagunes de la région où l'on ne voit presque jamais d'embarcations naviguant à la voile.

« Le Fernan-Vaz, écrit l'explorateur du Chaillu, l'une des clefs de cette contrée, est d'un accès très difficile, à cause des bancs de sable mouvants qui en encombre l'entrée [Olèndè, Ozori] et, pourtant, il n'a jamais moins de quinze à vingt pieds d'eau de profondeur, en tout temps. Ce fleuve, aussi bien que le Mexias [Animba], verse dans l'Océan, pendant la saison pluvieuse, des torrents d'eau douce en immense quantité. L'abondance en est telle et le courant si rapide, que bien que les embouchures aient à peine un demi-mille de large, le volume d'eau qui s'en échappe pendant les pluies se fraie une voie à part à travers l'Océan jusqu'à une distance d'au moins 4 à 5 milles avant de se mêler à l'eau salée. J'ai même vu des époques où la marée n'avait aucune action sur cette puissante colonne d'eau qui refoulait les effets de la mer. »

La dernière étape des Nkomi, avant d'atteindre la lagune du Fernan-Vaz dont ils ne soupçonnaient guère l'existence, se situe — d'après la tradition — aux alentours de la grande plaine d'Élussa ou Enèka, sise à environ 20 ou 25 kilomètres, à vol d'oiseau, de la région d'Asséwé. C'est en chassant dans la forêt qui s'étend entre Élussa et Asséwé qu'un homme, du nom d'Eren-ga-Opépé du clan des Avèmba-n'Ayègué découvrit la lagune. Un beau jour, il se trouva tout à coup devant une immense nappe d'eau s'étendant à perte de vue devant lui. C'était le Fernan-Vaz.

Son fils, Ré-Nima-Igalo, fut le premier chef des Nkomi sur la lagune. Après les Avèmba-n'Ayègué, vinrent ensuite les clans des Avogo-n'Abulia, celui des Assono, et celui des Avandji-Aliwa. Tous sortirent au fond d'Asséwé, à l'endroit où se trouve actuellement la factorerie de la C.E.F.A., entre les villages Ntchang-Onivi et Ikassa. Ils ne s'éparpillèrent sur la lagune qu'après avoir reconnu le pays. Certains d'entre eux, comme les Abulia, remontèrent le Rembo-Nkomi. Quelques autres, tels que les Adjéna, les Ayamba, les Avandji, etc..., à la suite de guerres intestines, se dirigèrent vers le bas Ogowè. Enfin le clan des Ekamamo, d'origine ngowè, rejoignit celui des Akassomba, qui lui était apparenté, en débouchant sur le Mpiviè.

Au dire des Nkomi, avant l'intronisation du grand Ré-Ngondo, ou chef suprême, leur tribu occupait déjà tout l'espace compris entre Ashuka-ni-Nkomi, sur le Rèmbo, d'une part, et celui situé entre Ngola, sur l'Ogowè et la lagune d'Iguèla, d'autre part. Ils furent dans la suite soumis à un seul et unique commandement, tant que régna ce grand chef. Mais, sous ses successeurs, Onango-Yombi et Oyari-Nkonga, ils vécurent de nouveau à l'état de familles fractionnaires, sans aucun lien politique.

Il est assez difficile de fixer la date d'arrivée des Nkomi au Fernan-Vaz. Aucune des anciennes cartes que j'ai pu consulter, celle de Guillaume de l'Isle (1733) et celle de Robert de Vuagondy (1778) ne fait mention d'eux, ni sous leur nom actuel de « Nkomi », ni sous leur nom primitif d'« Itani » ; tandis qu'elles signalent toutes deux les « Pongo » ou Mpongwè au nord et les « Gobbi » ou Ngubi, Ngobé, Ngowè au sud, au-delà du Cap Sainte-Catherine. On sait seulement, d'après les vieux Nkomi, que les Itani découvrirent la lagune du Fernan-Vaz et s'y installèrent avant l'arrivée des Ngowè, puisqu'ils trouvèrent une partie des Vili dans les parages du Cap Sainte-Catherine et les chassèrent au-delà d'Iguèla où ces derniers s'établirent à Petit-Loango. Puis, à l'approche des Ngowè et des Balumbu, le groupe des Vili indiqué ci-dessus continua sa marche vers le sud, pour aller s'établir sur les bords de la Nyanga (Vili de Mayumba).

Selon toutes probabilités, avant de passer entre les lacs Ezanga et Ogèmoùé d'une part et le Rèmbo-Nkomi d'autre part, en direction de la lagune et de l'Océan, les Nkomi ont émigré, en der-

nier lieu, des savanes avoisinant la Ngouniè, où même d'au delà de cette rivière, sur son versant oriental occupé aujourd'hui par les Apindji et les Mitsogo auxquels ils se disent apparentés. C'était aussi l'opinion de Mgr Martrou, qui avait dû se renseigner auprès des anciens de la tribu. Qui trouvèrent-ils dans la région ? Sans doute quelques groupements de Pygmées, disséminés çà et là. Car longtemps après l'arrivée des Nkomi, il en existait encore un bon nombre.

Les familles nkomi, d'abord dispersées — peu après leur arrivée — sur les divers points de la lagune et du Rèmbo, formèrent vers le début du siècle dernier un peuple uni sous l'autorité de leur grand chef Ré-Ngondo, du clan des Avogo, en résidence à Agnambiè, vers le Cap Sainte-Catherine. Puis, à la mort de ce chef, devant l'incapacité de ses successeurs, chacun des petits chefs reprit sa liberté. A l'époque de l'explorateur du Chaillu (1857), les villages nkomi s'échelonnaient tout le long de la côte, depuis le Cap Sainte-Catherine jusqu'à Oléndé. Lorsque la « Caroline », la goélette sur laquelle il était venu du Gabon, avec un équipage de toutes tribus, passait en vue d'un village, ils étaient hélés par des pirogues pleines de Noirs qui les priaient de venir s'établir chez eux. Aujourd'hui, ces villages ont tous disparu. Même sur les bords de la lagune, de nombreux villages nkomi n'existent plus et sont remplacés par des villages ngowè, eshira ou fang. La population est très mêlée, notamment dans les deux localités principales d'Ombouè et de Kongo. On compte encore un bon nombre de Nkomi dans la région de l'Ogowè Maritime : Delta, lacs Anengé et Avauga-Ashouka, Port-Gentil.

Au mois d'octobre 1891, le Gouverneur Général de la colonie du Congo français envoyait au Fernan-Vaz un délégué, M. Berton, administrateur colonial, avec mission d'explorer le pays, de rechercher les ressources de cette région, d'étudier son climat, les dispositions des indigènes, pour savoir si se justifiait l'établissement d'une nouvelle circonscription administrative sur ce point.

Voici un extrait du rapport de celui-ci :

« La race dominante, la plus digne d'intérêt et des sacrifices de notre colonie est certainement celle des Nkomi. Lorsque les négociants anglais s'établirent anciennement au Fernan-Vaz, ils eurent souvent maille à partir avec les indigènes, qui ne connaissaient les Blancs que par les tristes échantillons qui se trouvaient en relations permanentes avec le Fernan-Vaz pour le commerce des esclaves... Les Nkomi sont des hommes de teint plus foncé que les Mpongwè, de taille bien prise, aux formes athlétiques, rappelant celles de Kroumens... Ce qui fait la force réelle de ce peuple, c'est la réglementation rigoureusement observée de la hiérarchie et du pouvoir. L'autorité est partagée entre plusieurs familles puissantes. Mais parmi ces familles d'antique origine, une seule a le privilège de fournir à la nation le Ré-Ngondo, grand chef des Nkomi, et chef de tous les rois de la tribu. C'est le système féodal. Quand le Ré-Ngondo vient à mourir, les chefs de village et les grands dignitaires se réunissent et choisissent son successeur parmi les membres de la famille royale de Awogo. Le Ré-Ngondo a seul le droit de nommer aux grandes dignités et cette nomination confère le titre *Oga*. L'autorité du Ré-Ngondo est très réellement reconnue, sans conteste, par tous les Nkomi, et son pouvoir est absolu... »

« Les Européens trouvent au Fernan-Vaz une nourriture convenable et à bon marché. Les légumes produisent beaucoup et sans difficultés. Cette région est très giboyeuse ; les grandes plaines sont parcourues par les bœufs et les antilopes ; le lac fournit le lamantin, l'hippopotame et d'excellent poisson. Beaucoup de sangliers et de porcs sauvages dans la brousse. Le voisinage de la mer permet de se procurer facilement des huîtres et des crustacés. Grâce aux brises qui rafraîchissent constamment l'atmosphère, l'état de santé des Européens est généralement satisfaisant. »

« En général, les terres qui environnent le Fernan-Vaz sont basses et marécageuses. Cependant, on trouve de véritables plateaux à l'extrémité de la lagune Ntyonga, à l'embouchure du Rèmbo-Nkomi, dans le Rèmbo lui-même et dans la crique Mpiviè, à l'entrée de laquelle se trouve la Mission Sainte-Anne, d'ailleurs admirablement située. La lagune Ntyonga renferme beaucoup de plaines propres à la culture, et appelées, à mon avis, à un très grand avenir agricole, dont sauront profiter, j'espère, les maisons françaises de la colonie. Enfin, la brousse des pays équatoriaux, avec sa sylvie colossale, et prête à l'exploitation, dresse sa frondaison un peu partout... Le Fernan-Vaz est parcouru en tous sens par des brises rafraîchissantes, et les orages s'y font sentir avec moins d'intensité qu'au Stanley-Pool et qu'au Gabon. Rien, enfin, ne saurait rendre l'impression inoubliable que laissent certains couchers de soleil ! La magie de ce spectacle est souvent pour beaucoup dans l'affection que peut inspirer un pays qui n'est pas le sol natal ! »

Notons que les Nkomi s'assemblaient deux fois par an dans une vaste plaine appelée Ondjingo, située en direction de Mpando, face au chenal qui fait communiquer les deux lagunes d'amont et d'aval. Là ils jugeaient leurs procès devant les Anciens réunis sous la juridiction du Ré-Ngondo, leur chef suprême.

En 1857, Paul du Chaillu fit un premier séjour au Fernan-Vaz, où il se lia avec les chefs qui gouvernaient le pays. Sur la recommandation de Will Glass, un de ses amis du Gabon, il s'établit à Mbiagano, le village du chef Ré-Mpano, d'où il visita les diverses parties de la lagune, ainsi que le lac Anengé. Il se rendit également à Agnambiè, l'ancienne résidence du grand chef Ré-Ngondo, décédé vingt ans auparavant. Voici la description qu'il en fait :

« Agnambiè est situé sur le rivage de la mer, près de la pointe Igéga, au nord du Cap Sainte-Catherine. Cette pointe protège le débarquement. Là était autrefois le point central des Nkomi aujourd'hui dispersés. Il y a vingt ans, le roi Ré-Ngondo y régnait sur une population de trois mille âmes. C'était une place renommée pour ses marchés d'esclaves, comme pour l'ivoire et les autres produits d'Afrique. Les indigènes parlent toujours avec vénération de leur grand roi. Après sa mort, les principaux personnages du pays se divisèrent en familles rivales, la ville fut détruite, et peu à peu la tribu se dissémina sur la surface du pays. La mort de leur roi avait porté le coup fatal à leur prospérité. »

C'est aux alentours de la pointe que les restes de ce chef ont été inhumés. Depuis lors, disent les Nkomi, son ombre s'est fixée là. Aujourd'hui c'est encore un lieu sacré où les gens vont invoquer les mânes du grand chef dans certaines circonstances exceptionnelles.

Plus tard, sur l'invitation de Nkombé Ngèngèza, chef du clan des Abulia, résidant au village de Ngumbi, qui lui avait envoyé un message, du Chaillu profita de la saison sèche pour remonter le Rèmbo-Nkomi (février 1858). Grâce à l'amitié de ce chef, il put visiter le pays des Bakèlè et celui des Eshira, en longeant la rivière Ofubu. Entre 1887 et 1895, les premiers missionnaires qui visitèrent ces parages trouvèrent le nom de Paul du Chaillu gravé sur un énorme rocher dans la région montagneuse d'Ifumbi n'Ondèlè. Chez les Eshira, on le désignait sous son prénom de Paul (Polu) et chez les Nkomi, sous son nom de du Chaillu (devenu Sayé). A son retour d'au-delà de la Ngouniè, du Chaillu repassa chez Ngèngèza, dont il nous a tracé le portrait suivant :

« Ngèngèza est un homme âgé, dont la chevelure est blanche ; grand, maigre, d'une contenance sévère qui indique beaucoup de courage et d'énergie, qualités qu'il possède réellement et qui lui ont valu, dans son pays, une très grande célébrité. C'est vraiment un personnage remarquable, relativement au milieu dans lequel il se trouve. »

« Du Chaillu a pu, à juste titre, être considéré comme un bienfaiteur des Nkomi car il est « le premier qui ait attiré l'attention sur le Fernan-Vaz. Jusqu'alors aucun européen n'avait exploré ces régions. Il en fit des récits merveilleux qui, malheureusement, n'émurent guère les Français et ce furent les Anglais qui, les premiers, y établirent des maisons de commerce. »

« Il y vint même un Américain, nommé Lollet (1), dont le souvenir ne s'effacera jamais de la mémoire des Nkomi. On le considère comme un Dieu. Durant de longues années, il vécut parmi eux, comme un père au milieu de ses enfants, parlant leur langue, se mêlant à eux, leur enseignant la culture et le commerce. Il invitait, à certains jours, jusqu'à trois cents indigènes, qu'il réunissait dans une plaine, non loin de sa factorerie, et il se mêlait à cette foule comme l'un d'entre eux. Sa mort fut pleurée par toute la tribu, et le lieu de sa sépulture est une terre sacrée où il est interdit de couper une branche d'arbre et de construire une habitation. C'est cet homme, — disent les Anciens, — qui commença à donner aux Nkomi des mœurs plus douces et des habitudes moins sauvages. Mais depuis longtemps Lollet est mort, et les Nkomi n'ont pas encore appris toutes les choses des Blancs. Qui le remplacera ? »

Lollet s'établit tout d'abord à Adjanga, où il donna à sa factorerie le nom de Brooklyn (devenu Burukulèni dans la bouche des Nkomi). Dans la suite il se transporta à l'île Mowè dont il changea le nom en celui de Ninguè-Sika (île d'argent). On dit qu'il y entreprit de grandes plantations pour inspirer aux Nkomi le goût de l'agriculture. A sa mort, il fut inhumé dans l'île d'Adjanga. Une Graminée (*Cenchrus echinatus*), répandue au Fernan-Vaz, porte le nom d'« herbe à Lollet » (*mboto yi Lollet*), qui l'aurait introduite autrefois dans le pays.

* * *

En 1867, le Lieutenant de vaisseau Aymès, commandant le « Pionnier », envoyé par l'Amiral Fleuriot de Langle, reconnaissait le Fernan-Vaz et le Bas-Ogowè où il signait une série de traités avec les chefs de ces régions. Au Fernan-Vaz il venait aussi mettre fin à l'anarchie qui y régnait, ainsi qu'aux assassinats et aux crimes qui s'y commettaient.

Après la mort du grand chef Ré-Ngondo qui avait rassemblé autour de lui, à Agnambiè, environ trois mille âmes, son fils Onanga-Yombi avait en vain prit le nom de Ré-Ngondo : ce nom avait perdu son prestige et l'autorité lui avait échappé. Les petits chefs, jaloux les uns des autres, s'unissaient pour abattre celui qui semblait s'élever au-dessus de ses voisins. La famille des Abulia, entre autres, possédait le privilège de barrer à volonté le Rèmbo-Owanga, source principale du commerce du Fernan-Vaz, assez étroit pour être facilement clos par des piquets fixés dans le lit de la rivière. Ngèngèza, leur chef, qui résidait à Ngoumbi, avait favorisé l'explorateur du Chaillu en 1858. Il était mort lorsque le « Pionnier » parut dans l'Eliwè-Nkomi. De temps en temps, Ngèngèza autorisait quelques riverains du cours inférieur du Rèmbo, qui avaient des femmes à Ngoumbi, à venir y couper de l'ébène. Mais cette permission n'était accordée qu'avec beaucoup de réserve, et Ngèngèza, que rien ne gênait dans ses entreprises, avait réellement le monopole du commerce dans toute cette riche contrée, si bien qu'il considérait comme ses vassales toutes les peuplades échelonnées au-dessus de lui.

Le Lieutenant Aymès trouva les chefs rassemblés à l'entrée du Fernan-Vaz. Ils lui demandèrent une entrevue dans laquelle ils lui exposèrent que leur autorité était méconnue, que le commerce était menacé dans sa source, si l'on ne réfrénait pas les meurtres et les pillages qui se commettaient trop souvent avec la plus grande impunité. C'était pour mettre fin à ces désordres, disaient-ils, qu'ils s'étaient rassemblés. Ils voulaient aussi punir l'ancien *Akaga* ou chef de guerre de Ré-Ngondo qui avait tué un homme de Ngoumbi.

(1) LAWLIN (voir Première Partie, Chapitre VII). (M.S.).

Le chef des Abulia menaçait de barrer l'Owanga et d'exercer des représailles si le crime restait impuni. L'*Akaga* était traqué par terre et par mer. Réduit à cette extrémité, il inspirait encore aux chefs nkomi une assez grande crainte par son ascendant et son éloquence à laquelle les gens du pays étaient sensibles. C'est pourquoi ils eurent recours au Lieutenant Aymès et se décidèrent à traiter avec lui. Jusque là les Nkomi étaient restés hostiles à l'introduction des Européens dans les eaux intérieures de leur lagune du Fernan-Vaz, où la traite paraissait devoir leur suffire, et ils ne comprenaient pas encore quel lien les unissait au centre commercial. Ils sont entrés depuis dans notre alliance sur le même pied que les chefs mpongwè et orungu.

Les chefs de tribu, qui avaient souvent entendu parler des missionnaires catholiques du Gabon, de leur charité pour les malades, de leur zèle pour l'instruction de l'enfance, désiraient en avoir au sein de leurs villages. Ainsi le roi du Vieux Camma, à l'embouchure du Fernan-Vaz, un peu au-dessous de l'Ogowè, avait fait écrire au Supérieur de la Mission du Gabon la lettre suivante :

« Vieux Camma, le 30 juin 1879 ;

« Monsieur, j'ai l'honneur de vous informer que moi, Nkangé, le plus jeune frère de Ré-Ngondo, roi de cette contrée, viens vous prier de vouloir bien nous envoyer des missionnaires français. Nous désirons vivement qu'ils aient la bonté d'instruire nos jeunes gens. Nous savons fort bien que les missionnaires américains sont répandus sur toute la côte ; voilà pourquoi nous vous prions instamment de vouloir bien nous envoyer un de vos missionnaires pour choisir tout d'abord la place qui pourrait lui convenir.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur, votre très obéissant serviteur. Nkangé, le plus jeune frère du Roi. »

Dix ans auparavant, en 1869, le P. Le Berre (le futur successeur de Mgr Bessieux) avait fait une excursion à l'entrée de ces rivières. Mais alors il n'avait pas été possible de s'y fixer. En 1884, le P. Neu fit un voyage au pays des Camma (Nkomi). Lors de son passage dans cette tribu, un des principaux chefs du pays lui adressa un discours éloquent dans le but d'obtenir des missionnaires et les chefs se disputèrent pour savoir qui aurait le bonheur d'avoir les *Minissè* chez lui. On donna naturellement la préférence à celui qui était venu au Gabon pendant le voyage de Mgr Le Berre en France et qui, après comme avant, ne cessait d'écrire pour avoir des missionnaires.

Enfin, au début de 1887, le P. Gachon se rendit au Fernan-Vaz pour y choisir un terrain et, en mars de la même année, les PP. Bichet, supérieur, et Buleon, avec le F. Gustave, installaient la station de Sainte-Anne à Odimba, sur le terrain cédé par Nkangé, au voisinage de la rivière Mbiviè. Dix ans plus tard, en juillet 1897, pour reconnaître tout le bien accompli par les missionnaires catholiques dans leur pays, les chefs nkomi réunis intronisèrent le R. P. Bichet comme Ré-Nima ou chef suprême. A cette époque lointaine, le F. Mathias, qui porte encore allègrement ses 78 ans d'âge et ses 58 ans d'Afrique, venait d'arriver au Fernan-Vaz depuis deux ans (1895), à l'âge de 20 ans (1).

* * *

Dans l'histoire des Nkomi, il est question de deux grandes guerres.

Durant la première guerre, les Nkomi infligèrent une sanglante défaite aux Vili, vers l'étang d'Elaymbisi (*mbisi* est un mot vili qui veut dire poissons ou poissonneux), aux environs de la plaine d'Agnambiè, et les chassèrent, pour toujours, de cette région.

(1) Le F. Mathias est décédé le 12 septembre 1957, à l'âge de 82 ans, après 62 d'Afrique. Ces notes ont été rédigées en 1953. (A.W.)

Dans la seconde, le fameux Rogombè, roi des Orungu, battit les Nkoni à plate couture et poussa sa conquête jusque vers la lagune. A la suite de cette victoire, il les appela du nom qu'ils portent actuellement (« ceux d'en arrière »). Plus tard, les Nkoni prirent leur revanche, au lieu-dit Nbumba, sur la lagune du Fernan-Vaz, en aval du poste d'Ombouè. Trompant la vigilance de leurs ennemis, ils firent aller toutes leurs pirogues à la dérive, durant la nuit. Le lendemain matin, les Orungu, n'ayant plus d'embarcations, furent cernés et massacrés ou se noyèrent dans les eaux de la lagune.

Les autres guerres furent des luttes fratricides de clan à clan ou de village à village, telle cette « bataille de dames » dont parle le Marquis de Compiègne.

« Pendant les derniers jours que je passais au Fernan-Vaz — écrit-il — la tranquillité fut « troublée par un événement imprévu. Les femmes de Sea-Forth avaient eu à se plaindre gravement de celles du village de Rempano. Ayant résolu de venger elles-mêmes l'insulte qui leur « avait été faite elles s'empilèrent dans une grande pirogue de guerre et vinrent débarquer dans « la plaine derrière London-Factory, où elles offrirent le combat à leurs rivales. Le défi fut accepté ; « de part et d'autre il était interdit de se servir d'aucune arme. La bataille eut donc lieu « *un-* « *guibus et rostro* », à coups de griffes et à coups de dents ; la suprême ambition de chaque com- « battante était d'arracher, ou tout au moins de déchirer l'oreille de son ennemie. Des deux « côtés on déployait une véritable férocité ; mais bientôt les assaillantes, inférieures en nombre, « furent horriblement maltraitées et finalement obligées de prendre la fuite et de regagner leurs « pirogues au milieu des huées de celles qui les avaient si glorieusement vaincues. Aussi, elles « revinrent à Sea-Forth rongées par la honte et enflammées de colère ; elles n'ont pas de peine à « faire partager leurs fureurs à leurs maris. Aussitôt Ogandaga, le chef du village, se met à leur « tête et, armés en guerre, ils montent à leur tour dans la pirogue de guerre et vont provoquer « les hommes de London-Factory. C'était, m'a dit Wysie, témoin oculaire, un beau spectacle : « Rempano, prévenu, les attendait en grand costume de combat ; à ses côtés, des moutards soufflaient à pleins poumons dans des cornes de guerre, tandis que d'autres frappaient à coups redoublés sur un vaste tam-tam. Rempano se conduisit, dans cette circonstance, comme un preux « des anciens temps ; il défendit à ses hommes de faire usage de leurs fusils et voulut que l'invasion « fut repoussée à l'arme blanche, c'est-à-dire avec les couteaux et les matchettes. La lutte fut « sanglante, bientôt sept hommes furent mis hors de combat ; presque tous appartenaient à la « troupe d'Ogandaga et leurs compagnons, découragés, prirent la fuite. Seul Ogandaga, fou de « rage, continuait à tenir tête à ses adversaires ; dans cette lutte inégale, il tomba bientôt, blessé « et foulé aux pieds de ses ennemis, qui l'auraient égorgé si Rempano n'avait pas donné l'ordre « de l'épargner.

« J'arrivais à London-Factory, où j'allais souvent, au moment où les vainqueurs, dans l'énervement de la victoire, célébraient leurs exploits avec une véritable furie. Ils hurlaient, tiraient des coups de fusil, faisaient couler l'*alougou* à flots et exécutaient des danses échevelées. Leur ardeur était telle que deux d'entre eux, blessés et perdant une quantité de sang, refusèrent d'aller se reposer ou même se panser, et prirent part jusqu'à une heure avancée de la nuit aux cérémonies qui célébraient le triomphe remporté sur leurs voisins.

« Cette affaire aurait pu dégénérer en une guerre générale, mais j'intervins et on décida qu'elle « serait réglée par la voie pacifique du palabre. Le jugement fut déferé à l'arbitrage d'un roi « voisin et l'affaire fut jugée dès le lendemain ; Rempano avait, pour la circonstance, revêtu son « uniforme de pompier. On but énormément et l'on parla pendant vingt heures consécutives. La « politesse du pays interdit d'une façon absolue d'interrompre l'orateur, quel qu'il soit ; une femme « dont les écarts avaient été une des causes de la bataille, appelée à donner sa déposition, pérorait

« si longuement que, petit à petit, chacun des assistants quitta sa place, et elle eut à terminer sa déposition dans une solitude complète. L'arbitre rendit sa décision : les agresseurs furent déclarés entièrement dans leurs torts, et Ogandaga, vaincu et blessé, fut encore condamné à payer à ses vainqueurs trois esclaves, une femme et plusieurs chèvres. »

* * *

Pour terminer, parlons des cimetières chez les Nkomi. Ils méritent, en effet, une mention spéciale. Au temps jadis, les populations gabonaises n'avaient pas de cimetières communs dans lesquels on enterrait n'importe qui. Les cimetières étaient privés ou familiaux. Tels les anciens cimetières d'Ozogolo, des Assiga de la pointe Denis ; Omponw'Ikana des Adoni de l'île Dambè ; ou Apomandé des Avandji du Cap Lopez. Ces lieux de sépulture appartenaient en propre à un ou plusieurs clans, plus ou moins apparentés ou alliés, et on n'y recevait que des gens libres. Les esclaves avaient des cimetières particuliers où leurs cadavres étaient le plus souvent abandonnés sur le sol, sans cercueil, à la merci des hyènes et des chiens sauvages. Aujourd'hui, notamment aux alentours des grands centres, ces cimetières de famille n'existent plus, sauf au Fernan-Vaz et dans le delta de l'Ogowè. Dans la lagune, il n'existe de cimetière commun qu'au poste d'Ombouè, pour les étrangers et les malades décédés à l'hôpital et à la Mission Sainte-Anne, pour les chrétiens qui demandent à être enterrés religieusement. De tous les côtés, on rencontre encore à l'heure actuelle de nombreux cimetières où ne sont inhumés que les membres d'un clan ou d'une famille. Ces lieux de sépulture sont parfois éloignés des villages de plusieurs kilomètres. Malgré cela, les Nkomi n'hésitent pas à transporter leurs morts en pirogue à travers la lagune, en rythmant des chants funèbres. Ils se font un devoir d'aller recueillir les ossements de leurs morts décédés hors de leur territoire pour les conduire au lieu de sépulture de leurs ancêtres. En 1916, un chef nkomi, Royébo-yi-Wora, mort au lac Onanguè, fut transporté par ses neveux jusqu'au cimetière de Vèla-Vèla, en direction de l'Océan. En la même année, un autre chef nkomi d'Ashouka, sur l'Ogowè, aux confins de la tribu, fut transporté jusqu'à Assémbé à l'entrée du Fernan-Vaz. Enfin, plus près de nous, en 1943, un chef de famille, Essongué-Mbongo, du clan des Avandji, demanda à ses fils, en mourant, de ne l'enterrer qu'à Ewondjo-Gnaré, lieu de repos de sa famille, sur les bords de la lagune du Fernan-Vaz, à une grande distance de son lieu de décès.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BULLETIN des PP. du Saint-Esprit, 1891-1893.

CHAILLU (Paul Belloni du). — Voyages et Aventures... — o. c.

CHAILLU (Paul Belloni du). — L'Afrique Sauvage, nouvelles excursions au pays des Ashango, Paris, Michel Levy, 1868, 1 vol., 411 p., ill., 1 c. h.-t.

COMPIÈGNE (Marquis de) et MARCHE (Alfred). — o. c.

RÉFÉRENCES pour l'étude sur les Nkomi, Bulletin des PP. du Saint-Esprit, 1887.

CHAPITRE VIII

LES BÉSÉKI, SÉKÉ OU ASÉKYANI

Les Séké ou Asékyaï — de leur vrai nom Béséki — partis du Haut-Ivindo sous la pression des Bakèlè, arrivèrent à la côte vers le ^{xiv}^e siècle, à peu près à la même époque que les Mpongwè de l'Estuaire du Gabon. Comme eux, ils se fractionnèrent en diverses branches, mais avant d'arriver au Como. Le groupe du nord, comprenant les Ditèmi, les Undèmi, les Mbiki et les Buka, ayant franchi le Como et son affluent la Mbèï vers leur source, aboutirent partie sur le Haut-Temboni, partie sur le Noyo ou Noya, tributaires du Rio-Muni. Un autre groupe, composé des Mbiki et des Mbiso, s'établit depuis la Noya jusque sur l'estuaire de la Monda et ses nombreux affluents. Leurs plus importants villages furent primitivement Ndombo, non loin de Coco-Beach (en séké : Koko) et Médékèlo, sur la rive droite de la Monda, dont le chef Abulwè-Mapèka eut une certaine influence et trafiqua longtemps avec les Européens. C'est de lui que viendrait le nom de Bulu (1) donné autrefois aux Séké.

Au sujet de ce nom, une autre hypothèse, plus valable à mon avis, serait celle-ci : — Le premier clan *sékyaï* qui trafiqua avec des Blancs s'appelait *Bulu-Mbombo*. — A la question posée par un capitaine marchand ou un commerçant européen : « De quelle tribu êtes-vous ? un Noir aurait répondu : « J'appartiens au clan *Bulu-Mbombo*. — D'où le nom de « Boulous » sous lequel les Beseki furent longtemps désignés.

D'aucuns prétendent que ce nom serait un sobriquet donné par les Benga aux Béséki qu'ils considéraient comme des gens arriérés, des sauvages... En langue bengala, le mot *bulu* veut dire : nuit, obscurité, ténèbres.

Le groupe du sud qui prit la rive gauche du Como, était constitué principalement par des Ngoyè qui s'établirent à Ntché-Ntchuwa (Chinchoua des cartes) au confluent de la Mbilagone et du Rembouè, où ils vécurent près des Mpongwè et des Bakèlè, avant l'arrivée des Fang. Plus tard, un petit groupe de Ngoyè alla s'installer à Libreville, tandis que le reste du clan émigrait vers l'Ogowè, en passant par la Mbilagone et les plaines situées entre cette rivière et le lac Azingo. Fixés aujourd'hui au lac Gomè, les Séké du sud ont laissé des traces de leur passage à Kango (anciennement village de Bikang), dans l'île de Nengé-Nengé qu'ils occupèrent, sur la petite rivière Elobey, en face et au village de Lèbo (Lèbe actuel des Fang), un peu avant la rivière Asango,

(1) Ne pas confondre avec les Bulé du Sud-Cameroun (Région d'Ebolowa). (A.W.).

ainsi qu'au mont Sahuè, à l'extrémité des plaines entre les Mpongwè et les Orungu, au village d'Okoyo et à la rivière Wèzè, au sud d'Ossengatanga, vers la baie de Nazaré.

Lors de la prise de possession du Gabon par la France, les Séké occupaient une portion du littoral et de l'intérieur s'étendant depuis les monts de Cristal et les bassins du Rio-Muni et de la Monda, au nord, jusqu'aux rives de l'Ogowè, au sud. Sur cette grande surface, les Séké étaient dispersés dans beaucoup de villages, sans avoir nulle part un point central d'union et demeuraient, pour la plupart, dans le voisinage des Mpongwè (Sisè, Ovèndo, île Dambè, Ntché-Ntchuwa), des Orungu, des Bakèlè et plus tard des Fang ou des Galoa du Bas-Ogowè. Mais ils avaient toujours soin de conserver jalousement leur nationalité et leur langue. D'un bout à l'autre de leur vaste territoire, les diverses fractions de Séké parlaient presque le même langage et se comprenaient l'une l'autre. Elles avaient aussi les mêmes coutumes générales, les mêmes superstitions, la même société secrète du Mwetshi (1) et les mêmes habitudes nomades et chasseresses.

Les premiers navigateurs européens venus chez les Séké, il y a plusieurs siècles, furent des Portugais. Ils auraient débarqué à Ngambo (Ongam actuelle), sur la rive droite de la Monda. Longtemps les Séké apportèrent aux voiliers d'Europe pointes d'ivoire, bois rouge, billes d'ébène, boules de caoutchouc et copal, sans compter des esclaves, mais moins peut-être que d'autres populations côtières. En effet, on ne cite guère chez eux de grands marchés d'esclaves comme ceux de Baraka, dans l'estuaire du Gabon, d'Ossengatanga, dans la région du Cap Lopez ou d'Anyambiè entre les lagunes du Fernan-Vaz et d'Iguèla.

Plus tard, à la suite des chefs mongpwè et benga, les chefs séké conclurent aussi des traités avec les autorités françaises du Gabon. Le 2 décembre 1846 : convention verbale entre le Lieutenant de vaisseau Mecquet et les chefs Séké et Bakèlè au sujet de la souveraineté française sur le Como et le Rembouè. Le 14 février 1848 : traité entre M. Roger, commandant du Fort d'Aumale, et le roi Kianlinwin de la Monda (Ngouandjè), le plaçant sous la protection de la France.

L'Amiral Fleuriot de Langle cite aussi un chef du nom de Boulaben qui traita avec le Gouvernement français.

Le premier explorateur qui entreprit de visiter les régions habitées par les Séké fut Paul du Chaillu, en 1856. Il se rendit d'abord au sud, en direction du Cap Lopez, où il les trouva dans les plaines, en arrière des Mpongwè et des Orungu, à une assez grande distance de l'Océan. Ce n'est qu'au bout d'un jour et demi de marche à travers un pays magnifique, ondulé et accidenté, qu'il arriva au village de Ngola, chez un chef séké, du nom de Ndjambé, « vassal » du chef orungu Bango (lisez : Ombango) d'Osèngatanga, par qui il avait été recommandé. La contrée — dit-il — était peu peuplée, mais giboyeuse, plus que les terres du Gabon. Pour lui, c'était le plus beau pays de chasse qu'il ait trouvé dans cette partie d'Afrique.

De retour au Gabon, du Chaillu eut l'idée d'explorer également le Rio-Muni, en passant par l'île de Corisco où il engagea une équipe de Benga qui le conduisit en pirogue chez le vieux Ndayoko, chef du clan des Busa. Celui-ci, à son tour, lui fournit une escorte pour se rendre chez un autre chef séké, appelé Mbène, du clan des Undémi, qui devait l'introduire au cœur des Monts de Cristal. C'est ainsi que du Chaillu put arriver aux sources du Tèmboni, où il vit pour la première fois des empreintes de gorille. Après les derniers Séké, du clan des Mbiso, situés à 150 milles environ de la côte, il se trouva entouré de trois côtés par les villages des Fang. Jusque-là aucun Blanc n'avait encore pénétré dans ces régions lointaines. Il décrit ainsi les Séké :

(1) Mwetshi, grand fétiche commun à plusieurs autres races sous les noms de Omwetsi, Omwiri, Mwiri, Mwehé, Mweli, Mvudu, etc... (A.W.)

« Au physique, les Séké sont de taille moyenne. Ils ont en général le teint clair pour des
« Noirs. Ils sont guerriers et adonnés au commerce. Ardents chasseurs, ils ne manquent pas de
« courage, et font preuve d'habileté dans la vie des bois, souples et vifs, légers à la course et rusés
« dans leurs évolutions pour se rapprocher de leur proie.

« Ils aiment les querelles et soulèvent de continuelles palabres, soit dans les villages de leur
« propre tribu, soit avec ceux des autres. Ils n'ont guère l'esprit de clan. Leurs relations de village
« ne sont pas toujours sur le pied de l'amitié, très rarement sont-elles sur celui de l'intimité. Les
« hommes, qui ont cela de commun avec tous les Africains que j'ai rencontrés, n'ont que peu ou
« point de goût pour l'agriculture. Ils laissent cette occupation aux femmes ou aux esclaves.

« La polygamie est en honneur parmi eux. Un homme trouve son intérêt à entrer par le
« mariage dans autant de familles de sa tribu ou des autres qu'il lui est possible, et à étendre ainsi
« ses relations de commerce, son influence et son crédit. Les femmes sont traitées durement.
« Quand a lieu le commerce du bois rouge (*padouk*), les hommes se contentent d'abattre les arbres
« et de les fendre en bûches, puis ce sont les femmes qui sont forcées de les porter sur leur dos à
« travers les forêts et les jungles jusqu'au bord de la rivière ; elles ont à passer par les sentiers
« les plus difficiles. C'est le labeur le plus fatigant qu'on puisse imaginer, si l'on songe que ces
« fardeaux doivent être transportés souvent à une distance de six ou sept milles, ou même plus.

« Quoique les Séké habitent des villages, on pourrait presque les appeler un peuple nomade.
« Ils sont continuellement à parcourir le pays, et changent de place pour la première cause venue ;
« c'est tantôt une palabre avec un village voisin, tantôt la mort d'un chef, ou l'idée que leur village
« est ensorcelé. Alors, ils rassemblent tous leurs effets et, recueillant le plus de provisions qu'ils
« peuvent, ils émigrent en masse et se transportent quelquefois assez loin au prix de bien des
« fatigues. »

Les premières factoreries du Rio-Muni furent installées vers le milieu du XIX^e siècle, par une maison anglaise, sur des pontons, à l'abri des incursions des indigènes et des exhalaisons méphitiques de la mangrove, domaine de la vase et des palétuviers, ensuite dans la petite île d'Élobey, devenue plus tard la résidence d'un subgouverneur espagnol. De là les commerçants se rendaient dans le Temboni et la Noya. Aujourd'hui, les principales factoreries sont établies à Cocobeach, sur la rive française et à Kogo, sur la rive espagnole.

Les premiers missionnaires qui prirent contact avec la tribu des Séké furent les PP. Le Berre, Peureux et Ramboz, de la Mission catholique de Sainte-Marie de Libreville en 1851. Ils fondèrent la station de S. Jacques, à Ntché-Ntchuwa, habité alors par les Mpongwè (Agulamba), les Séké (Ngoyè) et les Bakèlè. Mais ils ne purent s'acclimater à cet endroit et durent abandonner l'année suivante, après 18 mois d'essai. Un autre essai de fondation chez les Séké eut lieu en 1877, par le P. Gachon, dans la petite île de Néndé (estuaire de la Monda), où l'on acheta une maison en vue d'y créer une station. Mais on y dépensa beaucoup d'argent et on ruina les santés inutilement. Finalement, en 1890, sur les instances de M. de Brazza, alors Commissaire général, le P. Duron entreprit la fondation d'une Mission dans le Rio-Muni, d'abord à Kogo, sur la rive droite, puis à Boutika, sur la rive gauche, lorsque le territoire, contesté jusque là, fut définitivement attribué à l'Espagne.

En 1912, le versant français du Rio-Muni fut cédé aux Allemands, qui lui donnèrent le nom de Nouveau-Cameroun et transportèrent le poste administratif des environs de Boutika, au bord de la mer, à Cocobeach, dont le nom à consonance anglaise fut changé en celui de Ukoko. Mais deux années après survint la première guerre mondiale (1914-1918). Dès les premières hostilités —

en septembre — un petit aviso français, la « Surprise », sous les ordres du Commandant Mégissier, bombardait Cocobeach et en chassait tous les Allemands, fonctionnaires, militaires et commerçants.

Durant l'occupation allemande, il avait été question de détacher ce territoire du Vicariat apostolique du Gabon, dont il avait dépendu jusque là, pour l'ériger en Préfecture apostolique autonome. A ce qu'il paraît, on avait déjà désigné le futur Préfet apostolique. Mais la victoire des Alliés remit toutes choses dans l'état où elles étaient auparavant. Depuis lors les Séké sont tous redevenus citoyens français.

Le langage des Séké s'apparente à celui des Fang et des Bakèlè. Mais il est moins rude. C'est une des langues les plus douces que je connaisse. Les Fang et les Bakèlè la comprennent et la parlent couramment, et vice-versa. Cette langue semble aussi avoir quelque affinité avec le tsoگو, ou langue des Mitsogo, tribu montagnarde de la Ngouniè, D'après la tradition, Séké et Mitsogo auraient voisiné autrefois, quelque part dans le haut Ivindo. La langue des Séké n'a jamais été étudiée à fond et c'est dommage ! Cela tient à ce que cette race, assez nombreuse pourtant, n'a jamais été groupée dans la même région, mais continuellement dispersée au fond des bois ou des criques, ou au milieu d'autres peuplades. Aujourd'hui, bon nombre de Séké, pour ne pas dire la majeure partie, sont réunis aux environs de Libreville, notamment dans les quartiers de Louis et de Nkembo. Quoique conservant toujours leur langue maternelle, ils s'expriment tous — à part quelques vieilles femmes — en langue omyènè (dialecte mpongwè). Dans l'Ogowè, ceux qui gravitent autour du centre de Lambaréné, emploient cette même langue (dialecte galoa).

Une particularité à signaler en passant, c'est que les Séké, comme les Bakèlè — au rebours de la plupart des autres tribus gabonaises — comptent seulement jusqu'à 5 ; après quoi ils reprennent 5 et 1, 5 et 2, 5 et 3, 5 et 4, pour dire 6, 7, 8, 9, puis ils ajoutent 10 :

<i>iwoto</i>	: 1	<i>bitani-na-woté</i>	: 6
<i>biba</i>	: 2	<i>bitani-na-biba</i>	: 7
<i>bitatsi</i>	: 3	<i>bitani-na-bitatsi</i>	: 8
<i>binèi</i>	: 4	<i>bitani-na-binèi</i>	: 9
<i>bitani</i>	: 5	<i>djomu</i>	: 10

Devise de la tribu des Séké : *Séké Mbumbo ! dimbodu di kopè makémba !* ». Le Séké, fils de Mbumbo, est une feuille qui flotte sur la rivière (litt. une feuille sans sel), pour signifier que les Séké naviguent plus souvent en rivière qu'en mer. Leur pays, en effet, renferme de nombreux cours d'eau.

Devise et légende du clan des Midjonghu : « *Midjonghu mbadjo bè si dyèkè sombu ne mèbo ; bè dimikwè lumo me métsédyé ; bè sidyé wiang mbambi wè mékembo ne kobidyè.* » Ce clan, jadis le plus important de tous, se vante d'avoir été si nombreux « qu'ils mirent un cours d'eau à sec en marchant dans son lit, éteignirent un immense brasier en crachant dessus et consommèrent un monceau de sel en y passant la langue à tour de rôle. »

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- CHAILLU (Paul Belloni du). — Voyages et Aventures... o. c.
GAUTIER (R.P.). — o. c.

CHAPITRE IX

LES BENGHA, DU HAUT-CAMEROUN A L'OcéAN ATLANTIQUE

Toujours aussi excellents marins que par le passé, mais très réduits en nombre à l'heure actuelle, les Bengha se trouvent disséminés en petits groupements le long du littoral, au Cap Saint-Jean (Ngongo) et aux îles Corisco (Mandji-Benga) et Elobey (Lobi) en territoire espagnol, ainsi qu'au Cap Estérias (Ebéndjè ou Ewéndjè), à la pointe Santa Clara (Makwèngè ou Akwengo) et à Libreville en territoire français.

Les plus lointains souvenirs des Bengha les situent dans le Haut-Cameroun, au-delà de la grande forêt, fuyant devant les guerriers Ikyèki (1) qui les harcelaient. Ils arrivèrent ainsi dans la région forestière, sur les bords d'une rivière large et profonde — la Lokondja — qu'ils ne savaient comment franchir (2). Très perplexes devant l'avance rapide de leurs ennemis que les derniers clans restés en arrière viennent encore de leur signaler, les Bengha cherchaient en vain depuis plusieurs jours un gué qui leur permît de passer sans encombre sur l'autre rive. Et voilà qu'un beau matin — raconte la légende — une antilope *ndjombé* (3) se présente à leurs regards. Elle se dirige vers la berge. Déjà des chasseurs s'apprêtent à l'abattre. Mais les chefs s'y opposent : « Qui sait, disent-ils, si ce n'est pas le ciel qui nous envoie cette bête pour nous indiquer le passage que nous cherchons ! » En effet l'antilope entre dans l'eau, traverse la rivière à pied et disparaît dans la forêt.

A cette vue, des cris de joie qui tiennent du délire éclatent de toutes parts : le gué est enfin trouvé. Aussitôt toute la tribu, hommes, femmes et enfants s'ébranlent. Chacun se presse de faire ses paquets et se dirige en toute hâte vers le passage indiqué, pour franchir la rivière à gué, à la queue-leu-leu, et se mettre à l'abri des incursions de leurs farouches ennemis. En souvenir de cet événement mémorable, il fut interdit dorénavant aux Bengha et à leurs descendants de manger de l'antilope *ndjombé* (4).

(1) Qui étaient ces Ikyèki s'acharnant à la poursuite des Bengha en pays de savanes et rebroussant chemin lorsque ceux-ci pénétraient dans la région forestière ? Des Arabes ou des arabisés en quête d'esclaves ? (A.W.)

(2) La Lokondja pourrait bien être le Dja des Fang, qui alimente la Sanga sous le nom de Ngoko. On sait que les Fang ont l'habitude de tronquer les noms de lieu employés par les autres tribus. (A.W.)

(3) L'Antilope *ndjombé* (*Cephalophus rufilatus*) est une antilope rousse de taille moyenne. (A.W.)

(4) Ce tabou serait encore observé aujourd'hui. (A.W.)

Une fois réfugiés sur la rive opposée de la Lokondja, sous le couvert de la grande forêt, les Benga, n'ayant plus rien à craindre, continuèrent leur marche en avant et arrivèrent — rapporte encore la légende — au pied d'un arbre au tronc énorme qui leur barrait la route. Tandis qu'ils s'évertuaient à le creuser pour s'ouvrir un passage, le chef Kota, sans doute fatigué d'une si longue attente, accompagné de sa famille, tenta d'explorer les alentours et parvint ainsi, après plusieurs lunes, jusqu'aux bords de l'Ivindo (1) où il se fixa. De lui descendent les Bakota, gens ou fils de Kota, qui se considèrent jusqu'à ce jour comme les proches parents des Benga de la côte.

« Les Bakota ont longtemps habité les bords de l'Ivindo en amont de Makoku. Ils en auraient été chassés par les Bakwèlè, eux-mêmes refoulés par les Fang. Ils se cantonnèrent ensuite entre Makoku et les chutes de l'Ivindo, dans la basse Munyangi, et sur les bords de la Libumba et de la Djadyé. Ils habitent maintenant le long de la route Makoku-Mékambo et sur la piste de Makoku au Bwéni. » (D'après un rapport administratif de 1945).

De loin en loin, d'autres clans se séparèrent de même du groupe central — le plus souvent à la suite de querelles intestines — pour se diriger vers l'Océan par des chemins différents. Les Benga-Léngé, ainsi appelés du nom d'Ilénga, leur chef de clan (2), s'écartant sensiblement des autres familles, s'engagèrent dans le bassin du Rio-Campo (Tembué ou Ntem) pour déboucher finalement au Cameroun, vers la région de Kribi et Batanga, au sud des Banoko et des Balimba.

La famille Bobundja, la plus nombreuse et la plus puissante de toutes (3), sous les ordres de son chef Malohi et son fils Étéka, suivirent la ligne de démarcation entre le bassin du Rio-Campo d'une part et ceux des tributaires de l'Ogowè : Ivindo, Mvoung et Okano d'autre part, en passant par l'actuelle « route des Benga », qui va de Minkébé à Oyèm, par l'ancien village de Bikok, pour atteindre à quelques kilomètres de là, les bords du Rio Benito (Éyo ou Woleu), et aboutirent à son embouchure, à travers la Guinée espagnole.

Par la même route descendirent également les familles Bodjoba (chef : Ngalo), Bodikito (chef : Mboto), Kahéndé (chef : Ukambala) et Bokongo (chef : Ludjèngi).

Chemin faisant, un autre groupe formé des familles Dibwè (4) et Gabèngè, commandées par leurs chefs respectifs Ikombo et Ekèla, se dirige vers le sud, et parvint à la pointe Dyékè, sur le Rio-Muni, en face de Cocobeach.

Les Benga-Léngé s'installèrent au Cameroun, où ils ont encore quelques petits villages. Ils sont en pleine décadence et leur langage s'est quelque peu modifié.

Les Dibwè habitèrent la grande Elobey. Quelques-uns d'entre eux s'engagèrent aussitôt dans la crique Ivunè pour aller ensuite à terre se fixer à la pointe Santa-Clara.

Les Gabèngè, à leur tour, gagnèrent le large pour s'établir dans l'île Corisco où ils furent suivis plus tard par le clan des Bokongo et une partie de celui des Bobundja.

Les familles Bodjoba, Bodikiko et Kahéndé préférèrent rester au Cap Saint-Jean dans le voisinage des Bapuku, qui parlent un idiome assez proche de celui des Benga.

Une seconde fraction des Bobundja habite également le Cap Saint-Jean où s'élevèrent les villages de Mbangwè (chef : Ikèngè) et Hondo (chef : Ehayo), devenu l'actuel Calatrava espagnol.

(1) Ivindo, Divindè ou Livindè, principal affluent de la rive droite de l'Ogowè, ainsi appelé à cause de ses eaux noirâtres (de *pinda*, noir, noircir). C'est l'Aïna des Fang. (A.W.)

(2) Certains pensent que le mot Léngé vient de l'exclamation poussée par le chef de famille lorsqu'il constata qu'il s'était trop écarté des autres clans : « *Ho Léngini!* » : Nous nous sommes égarés. (A.W.)

(3) Devise du clan des Bobundja : « *Ebundja të e bukake bolo makala* ». (Une grosse branche qui, en tombant, brise les autres familles). Sens : la famille des Bobundja est au-dessus de toutes les familles de la tribu. (A.W.)

(4) D'après l'opinion générale, les Dibwè n'étaient pas de la race des Benga : ils les auraient seulement accompagnés dans leurs migrations vers la côte. (A.W.)

Enfin une autre fraction de ce même clan, sous le chef Tokonié, traversa la baie de Corisco pour aller habiter le Cap Estérias. De là ils essaimèrent jusqu'à la pointe Santa-Clara où ils rejoignirent les Dibwè qui les avaient devancés et entrèrent en contact avec les Mpongwè (1).

Dans la suite, un traité d'amitié fut conclu dans lequel il fut stipulé qu'en compensation de la parcelle de territoire qui leur était concédée par les Mpongwè, ceux-ci épouseraient désormais les filles des Benga, mais sans la réciproque (2). C'est ainsi qu'on vit plus tard le chef mpongwè R'Ogayoni, du clan des Agékaza, prendre pour femme la nommée Héhangalè, fille du chef bengal Mèlomba, sœur d'Èboï et tante d'Ibabo, devenue Ngwè-Bongo, après son mariage. C'est d'elle que naquit Ré-Dowé ou roi Louis,

* * *

L'île Mandji (3), peuplée par les Benga, fut découverte au xv^e siècle par des navigateurs portugais qui lui donnèrent le nom de Corisco, parce que, dit-on, le jour où ils y abordèrent pour la première fois, un formidable orage éclata brusquement, accompagné de trombes d'eau, d'éclairs fulgurants et de terribles coups de tonnerre (4). Cette île, d'abord évangélisée par les PP. Jésuites, passa ensuite, ainsi que toute la préfecture apostolique de Fernando-Po, dont elle dépendait, à la congrégation espagnole des « Enfants du Cœur Immaculé de Marie ». Vers 1845, le Révérend Mackey y fonda une Mission protestante américaine.

Avant de s'engager dans le Rio-Muni à la recherche des Fang, nouvellement signalés dans la région des monts de Cristal, l'explorateur du Chaillu visita Corisco. De la longue description qu'il en fait, nous détachons les lignes suivantes :

« Corisco, qui mérite bien d'être appelée la pittoresque, est une île située dans la baie du même nom, à douze milles environ de la terre ferme, entre le Cap Saint-Jean et le Cap Estérias. Elle est assez élevée et bien boisée ; ses rivages sont bordés principalement de cocotiers venus là des îles du Prince et de Saint-Thomas, où cet arbre se trouve en abondance, tandis qu'à Corisco le cocotier était à peine connu.

« Bien que ce ne soit qu'une petite île, Corisco a ses collines et ses vallées, ses forêts et ses prairies, et même un petit lac ou un étang où les canards sauvages viennent souvent se baigner et pêcher. On dirait un monde en abrégé, mais un charmant petit monde. Tantôt les côtes sont hérissées de rochers à pic, opposant leur front inébranlable à la fureur des vagues qui se brisent contre leurs flancs, tantôt plates et sablonneuses, elles se déroulent en une splendide plage blanche, adossée à de beaux palmiers, parmi lesquels se groupent les petits villages des indigènes, avec leurs plantations de bananiers, de pistaches et de maïs.

« De belles coquilles sont répandues en quantité sur la plage parmi les rochers ; à la marée basse, les yeux sont attirés par une multitude d'oiseaux de mer. De grandes quantités de poissons sont pêchées par les indigènes ; en outre, à certaines époques, la tortue abonde sur le rivage ; on en retourne un nombre considérable. L'intérieur des forêts est peuplé de perroquets et d'oiseaux plus petits.

(1) Un premier contact aurait déjà été pris vers la rivière Tèmboni ou Mitèmele, ou des Mpongwè auraient habité avant d'arriver à l'estuaire du Gabon. Sur le littoral, entre Idokogo et Kalega, une pointe Ndiba, marquée par quelques cocotiers plantés plus tard, indique l'emplacement d'un très ancien village mpongwè, de la famille des Ndiba ou Ndiwa. (A.W.)

(2) Ce n'est que tout récemment que des Benga ont commencé à épouser des femmes mpongwè. (A.W.)

(3) A ne pas confondre avec la grande île Mandji (400 km²) où est installé Port-Gentil. L'île Corisco est située, par 9° 10' Est et 0° 55' Nord, à une trentaine de kilomètres au Nord du Cap Estérias et à la même distance au Sud-Sud-Ouest de Cocobeach. Les îles Elobey sont à 6 et 8 km à l'Ouest de ce dernier poste. (M.S.)

(4) Cf. *Corusco*, — *are* : briller, étinceler en latin, et *corisco* : éclair, en portugais. (A.W.)

« Le climat de l'île est plus sain que celui du continent voisin. L'eau y est rare en de certaines
« saisons, quoiqu'il y ait, au centre de l'île, quelques sources et de petits ruisseaux limpides qui
« ne tarissent jamais.

« Sa population, d'environ mille âmes, est disséminée sur toute sa surface. Elle appartient
« à la tribu des Benga, les commerçants les plus entreprenants et les caboteurs les plus hardis du
« littoral. C'était autrefois une tribu belliqueuse par excellence et, lors de mon premier voyage
« sur la côte, elle était perpétuellement en guerre avec ses voisins. Moins batailleurs aujourd'hui,
« ils ont perdu cette réputation de férocité dont ils se faisaient gloire autrefois. »

* * *

Jusqu'à ce jour s'est perpétué le souvenir d'une rencontre maritime qui eut lieu autrefois
entre Benga de Corisco et Orungu du Cap Lopez, les deux races côtières les plus justement répu-
tées pour leur maîtrise dans l'art nautique.

« Une discussion s'était élevée, dit-on, entre des jeunes gens de ces deux tribus, au cours d'une
visite simultanée à un équipage de navire. Quoiqu'il en soit, des provocations échangées de part
et d'autre, et l'amour-propre aidant, on décida de se rencontrer sur mer... A la date fixée, une
flottille de canots bengas des îles Elobey et Corisco cingla vers les plages orungu. Ces derniers, non
moins actifs, tenaient déjà la mer depuis quelques heures. Soudain, l'embarcation de tête annonce
des voiles à l'horizon, tout droit devant eux. C'était nos Benga, également décidés au combat et
désireux de prouver leur adresse au maniement du grand couteau, de la hache ou du casse-
tête. Les jeunes Orungu, non moins rompus à l'usage des armes d'abordage qu'au corps-à-corps,
ne le cédaient en rien à leurs adversaires.

« Or donc, les deux flottilles opposées avaient cargué les voiles, ne comptant plus désormais
que sur la vigueur de leurs poignets. La collision eut lieu en une ruée terrible et durant de longues
heures. Le sang coulait à flot, nul ne songeant à cesser le combat, lorsque, soudain, par une habile
manœuvre, les Orungu, feignant de renoncer à la bataille, prirent le large et donnèrent visiblement
l'impression d'une débandade générale. Aussitôt, la poursuite commença.

« Le stratagème avait réussi pleinement et, l'un après l'autre, les vaillants équipages bengas,
maintenant isolés, furent à l'improviste assaillis par deux ou trois adversaires, dont les embar-
cations, plus fines, plus souples, obéissaient plus aisément aux moindres impulsions du barreur.
Bientôt, les flots sont jonchés de corps affreusement tailladés. Plusieurs canots vides, brisés à
coups de hache, vont déjà à la dérive, attestant l'âpreté du combat. Mais les Benga n'ont pas été
sans comprendre leur faute de tactique d'il y a quelques heures. Ils se sont regroupés en vue d'as-
surer la protection de leur retraite. Ils connaissent l'énormité de leurs pertes et savent que l'en-
nemi, de son côté, a payé lourdement.

« La nuit vient encore ajouter à l'horreur de la situation. Assaillants et assaillis, vainqueurs et
vaincus, avaient rompu le contact, filant chacun dans sa direction. Au lever du jour, les canots
bengas se trouvaient à proximité de leurs rivages, où ils accostaient peu après. Une explosion de
colère indescriptible accueillit l'annonce et la constatation de la sévère défaite subie. Rien ne
peut avoir raison de la fureur populaire. Le chef de l'expédition, provocateur du conflit, fut con-
damné à être décapité séance tenante. Il était marié et père de famille. Mais le jury fut inexorable :
peine de mort immédiate ! Et la tradition rapporte qu'alors on vit s'avancer le jeune frère du con-
damné, lequel n'avait ni femme ni enfant. Lentement mais résolument, il vint se placer devant
son aîné qu'il repoussa doucement, du geste et de la main. Ce spectacle attendrissant suffisait
à lui seul à justifier une mesure de clémence. Cependant, il ne put en rien modifier l'arrêt du

Conseil. La sentence fut exécutée. Le cadet avait offert sa vie pour sauver celle de son aîné, chargé de famille. Ce jeune héros, du clan renommé des Bobundja, était le descendant d'un des plus grands chefs de la tribu benga. »

* * *

Le Cap Estérias des Français, Ebèndjè ou Ewèndjè des autochtones, découvert à la même époque que les îles voisines, fut acquis par la France en 1852, trois ou quatre ans après la fondation, par le P. Lossedat, de la Mission catholique de Saint-Joseph des Benga (1849). En mai 1855, à la suite de quelques conversions opérées dans le pays, des troubles éclatèrent au sujet de la polygamie que les païens de l'endroit voulaient imposer aux nouveaux chrétiens. Le P. Poussot alors Supérieur, fut blessé et l'un ou l'autre converti emprisonné et menacé de mort. Ils ne durent leur salut qu'à la prompt intervention du Commandant de la Marine, averti par un chef de la pointe Santa-Clara.

La station de Saint-Joseph, abandonnée en 1859, puis reprise en 1878, fut définitivement supprimée en 1904. Depuis ce temps les missionnaires n'y ont conservé qu'un pied-à-terre où ils vont chaque année passer quelques jours de vacances à l'air pur et vivifiant de la haute-mer. De Libreville, située à une trentaine de kilomètres de là, de nombreux Européens et Africains, profitant de leurs loisirs, s'y rendent aussi en villégiature, pour déguster mulets, langoustes, crabes, huîtres et diverses espèces de coquillages. En saison sèche, les Benga, intrépides pêcheurs, marchant sur les traces de leurs ancêtres, arment leurs frêles embarcations pour aller pêcher à l'hameçon au large des côtes et ramènent le soir une bonne cargaison de *byanga* ou dorades, dont la chair est fort appréciée des Noirs aussi bien que des Blancs.

Autrefois, durant l'hivernage, ils harponnaient à proximité du rivage des *mbèli* ou tarpons, poissons de grande taille vulgairement dénommés poissons d'argent ou rois d'argent, à cause de leurs belles écailles argentées. Ils prenaient aussi de grandes tortues marines. Mais aujourd'hui cette sorte de pêche est devenue le monopole des gens de Corisco.

A noter que les Benga venus à la pointe Santa-Clara y trouvèrent un groupe de Pygmées installé sur les bords de la rivière Otandè. Ceux-ci ont disparu depuis. Mais d'où venaient-ils ? On prétend qu'ils trouvèrent le moyen de traverser à pied l'estuaire du Gabon sur les bancs de rocher (*Omboma*) qui relie la presqu'île de Denis à la pointe Santa-Clara.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BIGMANN (Louis). — Episode maritime sous l'Équateur. Brazzaville, *Liaison*, Janv. 1951, N° 7, p. 28-29.
 CHAILLU (Paul Belloni du). — Voyages et Aventures... — o. c.

CHAPITRE X

LES NGOWÉ, NGOBÉ OU NGUBI DE LA LAGUNE D'IGUÈLA

Tout le monde sait qu'au sud du delta de l'Ogowè, sur les côtes basses, au voisinage de la mer dont elles ne sont séparées que par une étroite bande de terre, existent trois grandes nappes d'eau ou lagunes qui sont : la lagune du Fernan-Vaz, la lagune d'Iguèla et la lagune de Setté-Cama.

Ces lagunes ne communiquent pas entre elles comme celles du Golfe de Bénin, mais elles débouchent toutes les trois dans l'Océan par un déversoir plus ou moins long, et plus ou moins profond.

Les Gobbi des anciennes cartes, — Ngubi, Ngobé ou Ngowé actuels, — sont une race tout à fait différente des Nkomi, auxquels cependant certains auteurs, dont Monsieur Avelot, veulent les assimiler.

La tradition rapporte que les Nkomi, venus plus tard, luttèrent contre les Ngowé pour conquérir le pays, dans la plaine d'Anyambyè, non loin du Cap Sainte-Catherine, et les refoulèrent au sud, où ils sont actuellement.

Les Ngowé parlent « nkomi » à présent. Mais, entre eux, les gens d'un certain âge, se servent encore de leur idiome maternel qui, comme le notaient déjà les voyageurs Dapper et Prévost, « a beaucoup de ressemblance avec celui de Loango » ; j'ajouterai : « et aussi avec la langue des Eshira ». D'ailleurs ces derniers les reconnaissent comme frères de race et les désignent sous le nom de « Gisira gi Ngubi ». Ce serait tout simplement une fraction d'Eshira descendus à la côte tandis que le reste de la tribu s'installait dans les plaines.

D'après les anciens voyageurs, le pays des Gobby (Ngowé) faisait partie du Royaume du Congo, qui englobait également le Royaume de Loango et comprenait la contrée de l'Afrique Méridionale située le long du littoral de l'Atlantique s'étendant du Cap Lopez au Cap Négro, ou plus exactement, — comme l'écrit le R. P. Rinchon, — du Cap Sainte-Catherine, au sud du Cap Lopez.

Le pourtour de la lagune d'Iguèla présente, à l'ouest, parallèlement à l'Océan, des plaines basses, sablonneuses où croissent quelques buissons et des graminées. Au nord et à l'est, le terrain s'élève un peu, mais sans atteindre de grandes hauteurs.

De temps à autre, sur la lagune, surgit une île, mais moins fréquemment et de moindres dimensions que celles du Fernan-Vaz et de Setté-Cama.

Outre la lagune elle-même, le pays est arrosé par quelques rivières, dont la principale est le Rèmbo-Ngowé ou rivière des Ngowé, qui reçoit à son tour le Rèmbo-Eshira ou rivière des Eshira, venu du lointain pays Eshira, vers la chaîne des monts Gumbi et Bindéli, non loin des sources de l'Ofubu, affluent du Rèmbo-Nkomi.

Citons encore le Rèmbo-Rabi descendant de chez les Bavarama ; ainsi que le Rèmbo-Boga par où arrivèrent à la lagune les deux premiers clans Mandé et Mayamba.

À ces deux clans qui se partageaient l'autorité dans le pays (le chef suprême étant pris alternativement dans l'un ou l'autre) il faut ajouter les clans Milungu, Emondo, Gikamamu, etc... Ce dernier était le plus nombreux de tous.

Tous ces clans suivaient la coutume matriarcale ou matrilineaire, selon laquelle les enfants nés d'un mariage régulier appartiennent à l'oncle maternel, le frère de la mère, et non au père qui les a engendrés.

Cependant, là, comme dans maintes tribus gabonaises, avec l'évolution actuelle, les enfants commencent à dépendre de leur père.

Parmi les chefs de clans renommés, je citerai Ndjali-Ikinda, le premier qui eut l'idée, entre 1880 et 1885, d'envoyer ses neveux à l'école. À cette époque, la Mission Sainte-Anne du Fernan-Vaz n'existait pas encore ; ce qui ne l'empêcha pas de les diriger sur l'École de Sainte-Marie, à Libreville.

Un autre personnage célèbre fut le vieux chef Edèmbè y'Igouwé, du village « Bonne-Terre », ainsi appelé à cause de la fertilité de son sol, décédé il y a environ une dizaine d'années, à un âge très avancé, frisant la centaine.

À son sujet, la légende raconte qu'il était doué du pouvoir extraordinaire de commander aux vents et aux flots de l'Océan.

Lorsqu'autrefois on embarquait des billes de bois sur les cargos mouillés au large d'Iguèla, si la bourrasque s'abattait sur la mer et que la barre devenait infranchissable, on avait recours au vieil Edèmbè. Grâce à ses incantations et aux offrandes qu'il faisait à ses ancêtres et aux génies des eaux, tout rentrait dans le calme. La mer s'apaisait tout d'un coup et l'embarquement s'opérait sans difficulté.

Il y eut aussi chez les Ngowé, avant Edèmbè, une Cheffesse célèbre qui réglait toutes les palabres de la contrée. Elle s'appelait Arondo-Rèmbéné et habitait également le village de « Bonne-Terre ». Elle était riche et puissante, et avait comme assistante une nommée Omanda y'Iguénga, du clan Ilongo, autrement dit Adjéna.

En fait de villages, presque tous ceux assez nombreux que j'ai connus en 1898, lorsque je visitai la lagune, ont disparu. Les habitants les ont abandonnés pour aller s'établir, soit à Oumboué (Fernan-Vaz) soit à Port-Gentil.

À mesure que s'opère leur exode, les Ngowé sont remplacés par des Balumbu de Setté-Cama et surtout par des Bavarama, venus de l'intérieur par le Rèmbo-Rabi.

Voici le tableau d'ensemble des villages ngowé actuels, avec leurs clans et leurs chefs, dressé par un « évolué » du pays :

Nombre	Noms des Villages	Clans	Chefs	Observations
1	Idjémbo	Mandé	Inguéndjé	près d'Ogoga et de la piste conduisant au Mpivié (Fernan-Vaz).
2	Mpèmba-Gwanbyè	Milungu	Ogula-Mpira	
3	Ntsatamba	Milungu	Onanga-Bwabwa	
4	Yombè	Avangué	Ogala et Nganba	village principal de la lagune.
5	Obiro	Mandé	Erungu	
6	Ntsong'Orové	Mandé	Ogula-Ndambo	dans une plaine, au fond d'une petite baie, en direction de l'Océan.
7	Gènda-n'agolo	Apasso	Ronwanga-Evwandé	
8	Bonne-Terre	Ayamba	Mambéna	ancien village du chef Edémbé y'Iguwé et de la cheffesse Arondo-Rèmbéné.
9	Mèngwèlè	Fmondo	Mwèngowè	
10	Odinba	Avogo	Ditaga	au débarcadère du chantier de Kumu-Mulundu ; mélange de Ngowé et d'Éshira.

Les Portugais qui, les premiers, abordèrent dans les parages du cap Sainte-Catherine en 1475, n'ont laissé aucune trace de leur passage dans le pays.

A part un Poste de Douane français installé plus tard dans la plaine, au voisinage de la mer pour surveiller le chargement et le déchargement des cargos, il n'y eut longtemps à Iguèla que des maisons de commerce étrangères, notamment celle de M. Doyle, appelé Daya par les indigènes.

Leurs embarcations sillonnaient constamment la lagune et remontaient les rivières, le Rèmbo-Rabi particulièrement jusque chez les Bavarama, à la recherche des produits du pays : pointes d'ivoire, boules de caoutchouc, billes d'ébène, copal, piassava, etc..., que l'on chargeait ensuite sur des boats manœuvrés par des équipes de Krumen, pour les transporter, à travers la barre, jusqu'à bord des bateaux mouillés au large, en plein Océan.

Aujourd'hui toutes ces maisons ont disparu. Il ne reste plus qu'une maison française dont le siège est à Ogoga. C'est une Société d'exploitation forestière dont le principal chantier se trouve dans la plaine de Kumu-Mulundu, à l'intérieur du pays.

Les radeaux de bois remorqués sur la lagune, — après rupture de charge entre Ogoga et le Mbivié, — sont remis à flot et repris en remorque jusqu'à Port-Gentil, à travers le Fernan-Vaz et les arroyos du Delta de l'Ogowè. Le trajet, très long, est plus sûr que le passage de la barre.

Durant la deuxième Guerre Mondiale, au Poste de Douane devenu inutile, on substitua, sur le même terrain un camp d'aviation pour avions patrouilleurs.

Toute cette région est incluse dans le District de Omboué, dépendant de Port-Gentil, chef-lieu de l'Ogowè-Maritime.

Au point de vue religieux, la lagune d'Iguèla n'a jamais eu de Mission proprement dite. Les Pères de la Mission Sainte-Anne du Fernan-Vaz, qui la desservent, n'y ont établi que des postes de catéchistes, d'où de nombreux enfants passèrent ensuite à l'école de Sainte-Anne.

* * *

Les Fang, arrivés les derniers à la Côte dans la seconde moitié du XIX^e siècle, occupèrent tout le nord du Gabon, la Guinée Espagnole et le Sud-Cameroun.

D'année en année ils étendirent leur habitat vers le sud, dans des régions relativement éloignées : rives de la Ngouniè, Fernan-Vaz et jusqu'au fond de la lagune d'Iguèla, où ils établirent des villages sur les bords du Rèmbo-Ngowé, en direction de Setté-Cama.

Quelques années après, un de leurs jeunes gens, élevé à la Mission Saint-Benoît de Ngalé (Setté-Cama), entra au Séminaire de Loango où il fut ordonné prêtre en 1910. C'est l'Abbé Pierre Ngwasa (lisez : Ngwa-Asè), le premier prêtre de race fang.

Plus tard, ces villages fang furent abandonnés et leurs habitants regagnèrent le Fernan-Vaz où ils s'établirent à côté de leurs compatriotes, à Vendaréni, Kango et Aséwé.

Durant tout le temps que les Fang vécurent dans la lagune d'Iguèla, où les avait reçus le chef Ndjali-Ikinda, la bonne entente ne cessa de régner entre eux et les Ngowé.

Comme je l'ai fait observer plus haut, le grand nombre de Ngowé, — plus spécialement les jeunes, — ont émigré à Omboué ou à Port-Gentil, soit pour se libérer des contraintes coutumières, soit pour chercher des emplois qu'ils ne peuvent trouver chez eux.

Et, dans l'émigration, ils perdent peu à peu l'usage de leur idiome maternel pour ne plus s'exprimer qu'en *nkomi*.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BOUVEIGNES (Olivier de). — Les Anciens rois du Congo (donne à la fin l'atlas de Guillaume de l'Isle — 1733).
 GAUTIER (R.P.). — o. c.
 PRÉVOST. — o. c.
 RINCHON (R.P. Dieudonné). — La traite et l'esclavage des Congolais par les Européens, Histoire de la déportation de 13.500.000 Noirs en Amérique. s. l., s. e., 1929, 1 vol., 306 p., 37 ph.
 WALKER (Abbé André Raponda). — Les tribus du Gabon. o. c.
-

CHAPITRE XI

LES ESHIRA OU GISIRA, HABITANTS DES SAVANES

On les appelle communément « Eshira », mais leur vrai nom est : « Gisira », dont les autres tribus ont fait : Gisita, Gésiya, Gésira, Asila, Esila et Eshira.

« *Gisira gi Nyangi, na Magwangu, pèmbi ne ngula, mbura na magolu* » telle est la devise de la tribu. Ce qui veut dire : les Eshira, descendants de Nyangi (leur mère) et de Magwangu (leur père) grâce à l'emploi du *pèmbi* (argile blanche) et du *ngula* (poudre de bois rouge), sont une race prolifique (litt. qui produit de nombreux rejetons).

Les Eshira se distinguent parfois en *Bisi-kumu*, gens des savanes, et *Bisi-pari* gens de la forêt, ce dernier nom dans le sens péjoratif de « hommes de la brousse », gens arriérés.

Mais officiellement, ils se divisent en 4 groupements territoriaux :

- 1) *Gisira gi Ngosi*, au centre, vers le Haut-Dubigi et le Rèmbo-Nkomi.
- 2) *Gisira gi Tandû*, au sud du Dubigi, jusqu'à la petite rivière Duya, qui les sépare des Bapunu.
- 3) *Gisira gi Kamba*, au nord du Dubigi, jusqu'à Fougamou, sur la rive gauche de la Ngouniè.
- 4) *Gisira gi Mosonga*, sur la rive droite, fortement mélangés aux Ivéa-Moé.

Ces groupements se subdivisent, à leur tour, en *bisa*, ou régions, dont voici les appellations : Ngubi, Yombi (vers le Dubigi) ; Gilunga (vers la Dubandji) ; Gisambi (vers la Dwèngi) ; Mulamba, Girandu et Ndugu (vers la Ngouniè) ; Mbanga (vers la Dugubi) ; Dubani et Mbinda (vers l'île Ningi-Kusu).

Comme toutes les tribus africaines, les Eshira comptent plusieurs clans (*bifumba*), formés d'un certain nombre de familles (*mebura*).

Les plus connus sont :

Bubuka	Bupèti	Masamba	Dibura-masugu
Bumbadinga	Bumwèdi	Mombi	Dibura-masamba
Buvini-ngambu	Bundinga	Mubayi	Dibura-kusu
Bundombi	Budyègi	Musanda	Dibura-kala
Bululu	Buyombu	Pugura	Dibura-mumi

A leurs débuts, les Eshira, dit-on, eurent de très grands villages de 6 à 10 corps de garde (*mbandja*), comme les Bavili, les Mitsogo, les Masango, les Banzabi, etc... Mais la jalousie, la crainte des empoisonnements et des maléfices, et aussi l'ambition de quelques vieux finirent par les morceler en une infinité de petits hameaux, éparpillés çà et là, tels qu'on les voyait en 1900.

L'explorateur Paul du Chaillu (Polu, chez les Eshira) décrivant ces villages, écrivait en 1858 :
 « Les villages sont tellement éparpillés dans la plaine, que je n'ai pu me rendre compte de leur
 « nombre ; mais il doit y en avoir de 150 à 200. Ce sont les plus propres que j'ai vus en Afrique.
 « Les cabanes sont petites, mais bien tenues, et construites en écorce d'arbres. Le village est ordi-
 « nairement composé d'une longue rue, avec des cabanes de chaque côté. Les rues sont propre-
 « ment entretenues ; et c'est la seule tribu où le terrain qui se trouve derrière les cabanes soit
 « nettoyé avec soin.

« Les villages sont entourés de bananiers, et des chemins réguliers les rattachent les uns aux
 « autres. J'ai appris que ces villages se déplaçaient, comme ceux des autres tribus voisines, par
 « crainte de la sorcellerie ; mais ils n'émigrent pas au-delà des plaines.

« Derrière chaque village et particulièrement près de la lisière des forêts, il y a de grandes
 « plantations, cultivées avec beaucoup de soin, où le tabac, la pistache, la banane, l'iguame et la
 « canne à sucre croissent en quantités considérables, dans une terre assez fertile pour que l'homme
 « ne connaisse pas le fléau de la disette.... »

Au point de vue ethnique, les Eshira se connaissent comme frères des Bavarama, leurs proches voisins et des Masango, dont ils sont séparés par la Ngouniè et distants de plusieurs journées de marche vers le sud-est.

Sous le rapport linguistique, ils parlent, à peu de chose près, la même langue que les Bavarama et les Masango cités ci-dessus, ainsi que les Bavungu du Mayombe français. Mais elle diffère davantage des idiomes parlés par les Bapunu, les Balumbu de la lagune Ndugu (Setté-Cama) et les Ngowé ou Gisira-gi-Ngubi (de la lagune Iguèla), bien que conservant encore quelques analogies.

Avec l'« omyènè » et le « faug », l'« eshira » est une des langues les plus répandues au Gabon et l'une des plus étudiées par les missionnaires.

* * *

D'aspect général, le pays des Eshira est assez plat. De vastes savanes, — telle que celles de Ndolu, Magumu, Bakusu, Gangi, Nyudu, et bien d'autres, — moins ondulées que celles des Bapunu, semées de jolis bosquets, le couvrent presque totalement.

La forêt ne se rencontre qu'aux approches de la Ngouniè, sur les bords du Dubigi et de la Dubandji, ainsi que dans le Pari, ou région boisée confinant au pays des Bavarama et des Bavungu.

Peu d'élévations, à part le massif du Mukumu-na-Bwali, au nord ; la chaîne des monts Tandu au sud-est, et celle des monts Mufubu, au sud-ouest, avec leurs deux pics jumeaux Gumbi et Bindéli (1.600 m).

La première de ces montagnes a reçu de l'explorateur du Chaillu le nom de Monts Murchison ; les secondes ont été baptisées par les Portugais Serra do Espírito Santo ; et les troisièmes ont été appelées par du Chaillu Monts Owen. Mais aucune de ces trois appellations n'a été retenue.

Le cours d'eau le plus considérable arrosant le pays des Eshira est la Ngouniè, autrement dite *Durèmbu-du-Manga*. Elle limite le pays dans sa partie moyenne, et le sépare du pays des Apindji, établis sur la rive droite.

La Ngouniè reçoit sur la rive gauche, sur son versant occidental, en remontant d'aval en amont : la Bondolu, au cours torrentueux, descendant du Massif du Mukumu-na-Bwali pour déboucher juste en face de la grande chute de Fougamou (15 à 20 m de hauteur), à peu de distance au nord du chef-lieu du district administratif de ce nom ; le Dubigi, le plus considérable de ses tributaires, avec son principal affluent de droite, la Dubandji, l'un venant du versant occidental des Monts Mufubu, l'autre des Monts Tandu ; le Rèmbo, la Duganga et la petite rivière Duya, servant de frontière entre les Eshira-Tandu et les Bapunu.

En direction du Fernan-Vaz où il se jette au sud-est, on trouve le Rèmbo-Nkomi, formé de la jonction de la Dubanga et de la Mufubu. Celle-ci venant des Montagnes de même nom, sur le versant occidental, celle-là prenant sa source dans les Monts Sankolo, en pays Bakèlè. En descendant, sur la rive droite du Rèmbo-Nkomi, le Nyèmbè, et plus bas, sur la rive gauche, le Mbari tous deux tributaires de cette rivière. Enfin, se dirigeant vers la lagune d'Iguèla, le Rèmbo-Eshira, qui se déverse dans le Rèmbo-Ngowé, principal affluent de cette lagune.

On signale aussi en pays Eshira, trois lacs de dimensions inégales : le tout petit lac du village Diyèku, à peu de distance de Sainte-Croix, le lac Nyèmbè, traversé par la rivière du même nom et dans l'intérieur du pays, le lac Ombwiri-Ompolo ou Mugisi-Munèni (lac du Grand-Esprit).

Chacun sait que le cours de la Ngouniè comprend deux biefs navigables, séparés sur une longueur d'environ de cinquante kilomètres par une succession ininterrompue de chutes et de rapides dont les principaux sont, d'aval en amont : Samba (Tsamba), Fougamou (Fugama) et Nagossi (Magotsi).

Les noms de Samba et Nagossi seraient ceux de deux esclaves, un homme et une femme, immolés autrefois par les Eshira, pour se rendre favorables les génies habitant ces lieux.

Fougamou serait le nom d'un de ces génies dont voici la légende recueillie par l'explorateur du Chaillu, de la bouche du guide qui le conduisit à cet endroit (10 décembre 1864) :

« Dans les temps anciens, les habitants du pays avaient coutume de se rendre à la cataracte et d'y déposer sur la rive du bois et du charbon ; puis ils s'écriaient : « O puissant Fougamou, je voudrais que ce fer fut travaillé en couteau, hache (ou en n'importe quelle autre arme) ». Et le lendemain, quand ils revenaient au même lieu, ils trouvaient l'arme forgée à souhait.

« Un jour, cependant, un homme vint avec son fils, apporter du bois et du charbon puis tous deux eurent l'impertinente curiosité de rester là pour voir ce qui allait se passer.

« Ils se cachèrent, le père dans le creux d'un arbre, et son fils derrière les branches d'un autre arbre.

« Fougamou parut avec son fils et se mit à l'ouvrage. Tout à coup le fils lui dit : « Père, je sens une odeur d'homme ! — A quoi Fougamou répondit : « Il est tout simple que tu sentes l'odeur de l'homme. Est-ce que ce fer et ce bois et ce charbon n'ont pas été maniés par des hommes ? » — Et ils reprirent leur travail. — Mais le fils s'interrompt bientôt après en répétant les mêmes paroles. — Alors Fougamou regarde autour de lui et découvre les deux individus. « A cette vue, il rugit de colère, et, pour punir ces téméraires, il change l'arbre dans lequel le père était caché en une termitière, et la cachette du fils en un nid de fourmis noires. Depuis lors Fougamou n'a plus forgé de fer pour les hommes. »

Ce nom de Ngouniè, employé par les Européens pour désigner le principal tributaire de la rive gauche de l'Ogowè, est une déformation du mot Ngugni, usité par les Omyènè (Galoa, Enenga, Adyumba, Orungu et Mpongwè), qui l'ont emprunté aux Bavili de la région.

Les autres tribus l'appellent : Durèmbu-du-Manga (Eshira, Bapunu) ; Otèmbo-a-Manga (Apindji, Ivéa, Mitsogo) ; Mèlèmbyè-a-Manga (Bakèlè).

Le terme de *manga* ou *amanga* est le nom d'un genre de palmier-nain très abondant dans ces contrées, dont les larges feuilles servent à couvrir les toitures des cases, à la place des folioles du palmier-raphia (*Sclerosperma Mannii* et *Sclerosperma Walkeri*).

Quand l'Administration résolut de s'installer à Sindara, les bords de la Ngouniè, de l'embouchure aux alentours de Mouïla, étaient habités par plusieurs tribus : Bakèlè, Fang, Bavili, Ivéa, Eshira, Apindji et Bapunu, cantonnées chacune dans son secteur.

Aujourd'hui tout cet ordre est bouleversé, et des gens de toutes les races affluent dans les principaux centres : Mouïla, Fougamou et Sindara, sans distinction de tribu ni de langue. Cependant l'élément bapunu domine à Mouïla et l'élément eshira à Fougamou.

* * *

Si l'on s'en rapporte aux souvenirs des anciens de la tribu, les Eshira auraient effectué en dernier lieu deux migrations successives en sens inverse. L'une les conduisit de l'intérieur aux bords de l'Ogowè ; l'autre les ramena des bords de l'Ogowè à l'intérieur.

Ces migrations se seraient probablement accomplies vers le milieu ou la fin du XVIII^e siècle. En effet, le voyageur anglais Bowdich, qui visita le Moyen-Ogowè en 1815, après avoir énuméré les Adyumba, les Galoa, les Enénga, les Bakèlè, signale également les Eshira comme formant dans l'arrière-pays « un lointain et puissant royaume », établi sans doute là où 42 ans plus tard l'explorateur du Chaillu devait les rencontrer.

Etant donc partis de l'intérieur, les Eshira auraient débouché dans la région des grands Lacs, tributaires de la rive gauche de l'Ogowè, — sur le lac Ogèmourè, — dans le voisinage des Galoa. Ne pouvant vivre en paix avec eux, les Eshira auraient résolu alors de quitter cette contrée pour remonter le cours de l'Ogowè et son principal affluent de gauche, la Ngouniè, jusqu'aux chutes Samba où ils comptaient se fixer.

Mais là, ils se seraient heurtés aux Ivéa ou Evia qui refusèrent de les laisser s'établir dans ces parages, à moins de payer de fortes redevances en produits de toutes sortes et en esclaves.

A quoi les Eshira auraient répondu : « Soit ! mais à condition que vous paierez aussi une amende pour tout Eshira qui tombera d'un arbre ou s'égarera dans la forêt. »

Alors les Ivéa prirent un tison enflammé pour signifier aux Eshira qu'ils n'avaient qu'à décamper et quitter le pays tout de suite.

Ce qui fit que les Eshira reprirent leur exode en amont pour arriver aux bords de la Waka. Chemin faisant, ils auraient installé de loin en loin divers villages, depuis le confluent de la Louga jusque vers la chute Nagosi : ce sont les villages des Eshira-Mosonga, aujourd'hui mélangés aux Ivéa.

Plus tard ils auraient décidé de passer sur la rive opposée et pénétrèrent ainsi à l'ouest jusqu'au Haut-Dubigi, et au sud, vers les Monts Tandou.

Ceux qui s'engagèrent dans la vallée du Dubigi eurent maintes fois maille à partir avec les Bakèlè, premiers occupants du pays. Les autres auraient rencontré de leur côté les Apindji déjà installés sur la rive droite et eurent parfois à les combattre.

A la longue, grâce à des mariages, les Eshira firent la paix avec les Bakèlè, tandis que les Apindji se résignaient à leur abandonner la rive gauche et placer la rivière entre leurs deux tribus.

Tout d'abord, — d'après ce que j'ai entendu raconter, — les Eshira construisirent un grand village dans la plaine de Bwali, puis ceux de Masanga, Dimuku, Malèmba, et Kamba, d'où est venu le nom d'Eshira-Kamba sous lequel on désigne ceux de cette région.

En amont du Dubigi, d'autres Eshira construisirent d'autres villages : Yombi, Ngubi, Ndugu, Gilunga, Gisambi, Girandu, Mulamba, etc... qui ont donné leurs noms à diverses fractions du territoire ou *bisa* des bassins du Dubigi et de la Dubandji.

Un certain nombre de familles remontèrent le long du Dubigi jusqu'aux grandes savanes de l'intérieur, où elles fondèrent le grand village de Ngosi d'où l'appellation d'Eshira-Ngosi. Enfin, une autre partie de la tribu se dirigea vers la Haute-Ngouniè : ce sont les Eshira-Tandou qui touchent aux Bapunu de Mouïla.

Très vraisemblablement, des marchands ou négriers portugais furent les premiers à reconnaître le pays eshira où ils donnèrent le nom de « Serra de Santi-Spiritu » ou Monts du Saint-Esprit aux hauteurs de l'ouest de la Ngouniè et que l'on trouve dans les cartes du XVIII^e siècle et même du XVI^e.

Bien longtemps après arriva Paul du Chaillu.

Venu par le Fernan-Vaz et le Rèmbo-Nkomi, il fit deux séjours consécutifs chez les Eshira. D'abord en 1858, puis en 1864. C'est lui qui donna à la chute Fougamou, le nom de « chutes de l'Impératrice Eugénie », épouse de Napoléon III.

De là, il passa chez les Apindji, les Bapunu, les Mitsogo et les Masango, pour se diriger vers l'Ogowè. Mais un malencontreux accident, arrivé au village de Mwau-Kombo, chez les Masango, le força à rebrousser chemin en toute hâte.

Chez les Eshira, du Chaillu fut hébergé successivement par trois des principaux chefs de la tribu.

Chez les Eshira-Ngosi, le vieux Mulènda lui fit un accueil chaleureux. « Son âge devait être fort avancé, — écrit l'explorateur, — il avait des joues creuses, les bras et les jambes extrêmement maigres, et ses os ressortaient sur une peau ridée. A peine semblait-il avoir assez de force pour soutenir le poids de son corps. Je crois que c'est l'homme le plus vieux que j'ai jamais vu : il me faisait l'effet d'une curiosité. » — Ses fils étaient déjà des vieillards.

Mayolo, le chef principal des Eshira-Tandu, était tout à fait l'opposé. « Son extérieur avait quelque chose de frappant. Grand, large des épaules et clair de teint pour un Noir, il avait des yeux petits mais perçants, et son regard dénotait plus d'intelligence qu'on n'en trouve habituellement chez ses pareils. Il lui manquait à la main droite quelques doigts emportés par l'éclat d'une arme à feu. Il avait été, dans sa jeunesse, un grand chasseur d'éléphants, et sa bravoure était renommée dans tous les pays environnants. Il avait une physionomie agréable, malgré ses barbouillages de toutes sortes de couleurs... Ses sujets le contemplaient avec vénération, et dans leurs regards on pouvait lire cette pensée : « Quel grand homme que notre Chef ! C'est sa renommée qui a amené le « Grand-Esprit » (*mugisi*) parmi nous ! »

Le troisième chef, Dyaou, de chez les Eshira-Kamba, lui prêta un de ses fils, pour le conduire à la chute Fougamou. « Sa réception, écrit du Chaillu, fut très amicale, et je me vis peu après sûr d'atteindre le but de mon voyage qui était de visiter les cataractes. »

C'est durant le second séjour de du Chaillu chez Mulènda (1865) que l'épidémie de variole s'abattit sur la tribu des Eshira.

« Je passai dans une grande anxiété d'esprit, — raconte-t-il, — les premiers jours de la « nouvelle année. Pendant que nous nous occupions de réunir un certain nombre d'Eshira pour « aider à transporter mes bagages, il survint un très grave sujet d'inquiétude, qui faillit arrêter « là mon expédition aventureuse.

« Gilanga, un des neveux de Mulènda, se trouva atteint d'une maladie que les indigènes n'avaient jamais connue. On m'en décrivit les symptômes, et je reconnus la petite vérole. Le lendemain Gilanga était mort.

« Quelques jours plus tard, deux autres cas de maladie se déclarèrent.

« A la fin, la contagion éclata avec une violence extrême dans le village de Mulènda. La « première victime fut la principale femme de Mulènda lui-même. Le terrible fléau se propageait « avec une effrayante rapidité ; plusieurs des Noirs qui avaient suivi les funérailles de Gilanga, « avaient été frappés du mal.

« Les habitants du village environnant ne voulaient plus avoir de rapports avec nous. En peu de jours, plus de la moitié de la population de notre village fut envahie par la contagion. Pas un jour ne passait sans faire de victimes.

« Toutes les femmes du chef Mulènda avaient succombé. Une nuit, éclatèrent des gémissements annonçant la mort de Mpoto, le neveu et héritier présomptif du chef.

« On ne peut s'imaginer mon anxiété le jour où Mulènda s'était plaint pour la première fois de chaleur interne et de soif. Sa fièvre augmenta les deux jours suivants avec faiblesse croissante et somnolence mais sans les symptômes extérieurs de la petite vérole. Pendant la troisième nuit, un cri de douleur qui se répétait de maison en maison, et dont je comprenais trop bien le sens, vint m'apprendre que le seul ami qui m'était resté n'existait plus. Il mourut, m'a-t-on dit, sans agonie passant tranquillement du sommeil à la mort. Quelques instants avant d'expirer, il avait recommandé à son entourage de veiller à ce qu'on ne me fit point de mal.

« Le pauvre Mulènda fut enterré dans le cimetière du clan des Badémba, ce même clan des Eshira sur lequel il avait régné...

« La riante prairie des Eshira était devenue une vallée de mort. Partout où j'allais, mes yeux ne rencontraient que des spectacles d'horreur. Des victimes du fléau dévastateur, aux diverses périodes de leur mal, gisaient de tous côtés, dans des cabanes, sous les hangars ; de hideux ulcères les rongeaient, et des essaims de mouches venimeuses bourdonnaient autour de ces carcasses déjà putréfiées, quoique vivantes.

« Dans le voisinage des cabanes régnait un air pestilentiel. Ici des malheureux en délire, là des agonisants décharnés, les yeux enfoncés dans leurs orbites, succombant à la faim autant qu'à la maladie. Plus loin, de misérables créatures, échappées d'un village voisin, venaient mourir, abandonnées dans quelques buissons... »

Après la mort de son vieil ami, le chef Mulènda, du Chaillu passa chez les Eshira-Tandu. D'abord prévenus contre lui, ainsi que leurs voisins les Bapunu, ils lui firent dire de ne pas s'avancer chez eux, attendu qu'il apportait avec lui la « peste ».

Cependant, grâce au chef Mayolo, il put pénétrer chez les Eshira-Tandu, ensuite chez les Bapunu et les Mitsogo, sur la rive opposée de la Ngouniè.

A son retour au mois d'août suivant, du Chaillu traversa hâtivement le pays où avait sévi le terrible mal en février et mars. Plusieurs des anciens villages n'offraient plus que des groupes de maisons désertes. Plus loin, les Bakèlè étaient aussi tous dispersés ou morts. Il en était de même des populations du Rèmbo-Nkomi.

On ne revit plus pareil fléau qu'en 1898. Cette fois-là la petite vérole s'étendit aux tribus du Haut-Ogowè, aussi bien qu'à toutes celles de la Ngouniè.

En souvenir du passage de Paul du Chaillu chez eux, les Eshira appellent encore aujourd'hui *Mukongu-Polu* (montagne de Paul), la montagne où il grava son nom sur un énorme rocher. On l'y lisait encore en 1895, lorsque les premiers missionnaires catholiques se rendirent dans ce pays pour fonder la Mission de Sainte-Croix.

* * *

Dans le long rapport sur l'organisation de la société chez les Eshira, que le P. Buléon, fondateur et premier Supérieur de la Mission Sainte-Croix, rédigea en 1898, il est dit :

« La tribu n'est gouvernée par aucun chef souverain. C'est l'Assemblée des Anciens qui fait la loi ; les délits sont jugés par la Réunion des Notables, et on peut dire que l'individu ne dépend que de ses pairs.

« La famille proprement dite, telle que nous la comprenons dans notre société civilisée, « n'existe pas, car la tribu se subdivise en un très grand nombre de clans, ou pour mieux dire, « en empruntant aux Latins une expression très juste, en « *gens* ». La « *gens* » est ici constituée à « peu près comme celle de l'ancienne Rome ; elle a ses divinités particulières, une origine commune, « des prohibitions légales pour certains aliments, qui s'étendent à tous ses membres, et un lien « de parenté si puissant les relie que le mariage entre deux individus de la même « *gens* » est abso-
« lument défendu.

« Les unions se contractent donc toujours entre personnes de clans différents, mais sans im-
« pliquer l'idée de famille ; la parenté suit, en effet, la génération non pas du père, comme dans
« le Droit romain, mais de la mère.

« En conséquence l'enfant n'héritera pas de son père, mais de son oncle maternel, le frère
« de sa mère, et son affection pour son père variera d'après les relations plus ou moins sympa-
« thiques du ménage conjugal ; et, si, pour une raison quelconque, le divorce est prononcé, l'en-
« fant suit sa mère et ne fera plus cas de son père.

« Le lien du sang n'étant pas reconnu, la famille ne peut exister, et l'on voit à tout propos
« la femme quitter le logis conjugal pour aller voir sa mère, ses frères, ses amis. A chaque voyage
« elle prolonge son séjour jusqu'à ce que son mari vienne la chercher. C'est alors une occasion
« pour le clan de la femme d'exploiter celui-ci : s'il veut recouvrer ses droits sur elle, il lui faudra
« payer étoffes, fusils et autres objets, et il supportera ces tracasseries jusqu'au jour où, la femme
« ne lui convenant plus, il en prendra une autre et se fera exploiter à nouveau par d'autres beaux-
« parents.

« Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que cet état social déplaît au Noir ; car chez lui tout est
« intérêt, cupidité : sa jouissance suprême consiste à faire des échanges et des trafics, et, si d'un
« côté on exploite un individu, celui-ci, de sa part, exploite les autres de la même manière, de
« sorte que ce qu'on lui arrache d'une main, il se le procure de l'autre, et par tous les moyens.

« Dans la société civilisée, le besoin que le pauvre a du riche et le riche du pauvre a fait des
« serviteurs. Chez les Eshira, la constitution du clan ne saurait admettre un état qui peut varier
« du jour au lendemain ; la domesticité entraînerait des grèves et des disputes sans fin. Ils ont
« tourné la difficulté en établissant l'esclavage qui devient comme un prolongement et une conti-
« nuation du clan.

« C'est ainsi que les enfants issus d'esclaves sont considérés comme citoyens et membres du
« clan. Voilà l'état social qu'il sera difficile de renverser et qui, tant qu'il subsiste, sera le plus
« grand obstacle à l'organisation d'une société chrétienne.

« C'est, du reste, un mal général dans toutes les tribus de l'Afrique équatoriale. Mais bien
« que la difficulté soit grande, nous l'envisageons sans frayeur ; il faut seulement, dès la première
« heure, se mettre à l'œuvre et préparer le bien que nos successeurs achèveront. »

L'habillement primitif des Eshira était le même que chez les tribus avoisinantes : d'abord, tissus d'écorce assouplie du *Ficus Thonningii* (*tongu*), puis tissus de fibres de folioles de *Raphia textilis* (*dirimba*). Mais les Eshira ne paraissent pas avoir été aussi réputés que les Mitsogo dans l'art de tisser des pagens (*mayala*). Du moins, je n'ai guère rencontré chez eux autant de tisserands que dans les villages Mitsogo.

Par contre, les Eshira ont commencé à revêtir des tissus d'Europe ou d'Amérique plus tôt que leurs voisins. La situation de leur pays les mettait en relations de commerce avec les Nkomi de la lagune et de la côte, trafiquant directement avec les marchands ou les négriers étrangers.

En passant nous noterons une coutume des Eshira qui tranchait sur les autres tribus de l'in-

térieur. C'est l'habitude qu'ils avaient de n'habiller les jeunes filles que lorsqu'elles étaient fiancées. En effet, il était de règle, chez eux, que la jeune fille promise reçoive son premier pagne de son fiancé. Cette coutume, disaient-ils, préservait sa virginité.

En dehors des cultures alimentaires dont il existait une très grande quantité, les Eshira apportaient particulièrement leurs soins à la culture du tabac. Il y en avait de deux espèces, à grandes et à petites feuilles.

On le cultivait parfois à proximité des habitations, mais le plus souvent dans les plantations forestières, sur les amas de cendres (*mitugu*) des gros troncs d'arbres consumés par le feu.

Les feuilles récoltées et desséchées sous les toitures étaient vendues sous forme de rouleaux ou carottes (*bibata*). Ce tabac tressé était très prisé et recherché par les Noirs des autres tribus. Plus tard, il fut aussi apprécié de nombreux Européens.

Comme toutes les populations gabonaises, les Eshira ont toujours cru en un Dieu Créateur (*Nyambi*) ; mais aussi comme tous les peuples animistes, ils pratiquèrent davantage le culte des esprits : génies des bois, des eaux, ou de l'air (*migisi*) ou mânes des ancêtres (*malumbi*).

Chez eux, il existait aussi de temps immémorial des associations secrètes : Bwiti et Mwiri pour les hommes ; Nyèmba pour les femmes. On dit même que cette secte féminine serait d'origine eshira, d'où elle se serait propagée peu à peu chez presque toutes les populations gabonaises, elle est encore en grande vogue, tandis que les sociétés secrètes masculines semblent en régression dans certaines contrées.

Aux environs de 1894, les Missionnaires catholiques de Sainte-Anne du Fernan-Vaz avaient déjà exploré le pays Eshira. Mais, c'est en 1895, que fut décidé l'établissement d'une nouvelle Mission dans la plaine Ndolu.

Fondée sous le vocable de Sainte-Croix, cette station étendait primitivement sa juridiction sur la totalité des Eshira. Avec le temps, la fraction des Eshira-Kamba revint à N.-D. des Trois-Épis de Sindara, et celle des Eshira-Tandu à Saint-Martin de la Haute-Ngouniè.

Fermée ensuite en 1920, après la première guerre mondiale, par manque de personnel dans le Vicariat, la station fut réouverte, puis fermée définitivement quelques années plus tard.

A l'heure actuelle, elle est devenue une annexe de Sindara. Et, au point de vue religieux, les Eshira-Tandu sont rattachés à Mouïla et ceux du Rèmbo-Nkomi au Fernan-Vaz,

En dehors de la polygamie et de certaines pratiques fétichistes communes à toutes les peuplades gabonaises, les Missionnaires de Sainte-Croix eurent autrefois à combattre l'usage des « buchers » (*bibiki*). En effet, à cette époque, de même que leurs voisins, les Ivéa, les Eshira avaient la cruelle habitude de condamner au supplice du feu, après un jugement assez sommaire, les prétendus « mangeurs d'hommes » (*balosi*), qu'ils mettaient d'abord aux ceps, les jambes resserrées entre deux blocs de bois.

En 1905, dans une de mes tournées, je réussis à sauver deux de ces malheureux, à Marambi, village perdu dans la région des rapides, où personne ne passait. L'un de ces prisonniers était un pauvre père de famille accusé d'avoir « mangé l'âme de ses propres enfants ».

Au bord de la savane, à une faible distance du village, mes porteurs m'avaient signalé, au passage, un tas de bûches destinées à leur supplice. Je les trouvai tous les deux dans une case où on les avait enfermés en attendant leur mise à mort.

Deux ou trois ans plus tard, le P. Barreau eut, à son tour, l'occasion de libérer de même, vers la rivière Dubigi, une dizaine de personnes, hommes et femmes, accusés d'avoir provoqué la

mort prématurée d'un jeune chef de village par leurs maléfices. Ces malheureux étaient aussi condamnés à être brûlés vifs.

A vrai dire, grâce à l'influence de la Mission et à la crainte du Poste, — commencement de la sagesse, — cette coutume barbare a complètement disparu du pays eshira depuis de longues années.

Les Eshira, — du moins ceux des plaines, — ont longtemps dépendu de Ombouè (Fernan-Vaz) au point de vue administratif. Ils faisaient partie de la Subdivision dite « des Eshira », avec un Poste au village de Mandji, sur la rive droite du Dubigi.

Supprimé, puis réouvert ensuite, puis supprimé de nouveau, ce Poste a été remplacé ultérieurement par celui de Fougamou, qui englobe à présent les deux sections des Eshira-Kamba et des Eshira-Ngosi, à l'exception de ceux établis sur les bords du Rèmbo-Nkombi, rattachés au Fernan-Vaz. Quant aux Eshira-Tandu, ils relèvent toujours de Mouïla.

Fougamou, aujourd'hui chef-lieu de District, n'a été longtemps qu'un simple lieu de transit entre Sindara et Mouïla. Porteurs venant de Sindara chargés de colis et piroguiers descendant de Mouïla pour transporter cette cargaison dans le haut-fleuve. Aucun village aux alentours. Une solitude complète. Seulement deux ou trois paillottes avec un seul agent européen de la H.N.G., et quelques travailleurs indigènes.

A l'heure actuelle, on trouve à Fougamou, une vaste agglomération urbaine, avec de nombreux villages à proximité : des maisons de commerce, la résidence du chef de District, un hôpital, des ateliers, une école primaire et une belle chapelle-annexe. C'est aussi un port d'attache pour les pinasses et les petits bateaux à vapeur naviguant sur le bief supérieur de la Ngouniè, un relais de camions et d'automobiles roulant sur la route de Lambaréné-Mouïla-Ndèndè-Dolisie, et un terrain d'atterrissage des avions du Territoire.

Comme attraction, on peut visiter les fameuses chutes de Fougamou, situées à peu de distance au nord, qui ont donné leur nom à cette localité. De la route qui conduit à Sindara, on les entend gronder. Hautes d'environ 12 à 15 mètres, elles se trouvent juste au confluent de la rivière Boudolé et de la Ngouniè, à un endroit où celle-ci mesure à peine une dizaine de mètres de large.

Pour arriver au pays Eshira, on prenait généralement la voie fluviale : delta de l'Ogowè, lagune du Fernan-Vaz.

« Après avoir quitté le Fernan-Vaz, — raconte un missionnaire de cette époque, — on remonte le Rèmbo-Nkomi, on débouche, après trois jours de pirogue, au lac Nyèmbè : c'est là que finit la tribu Nkomi, et on entre en pays Bakèlè. Une autre rivière qui se jette dans le lac Nyèmbè, la Rèmbo-Owangè (ou Dubanga) conduit jusqu'à Aguma.

« Plus on avance, plus le courant est rapide et dangereux. Aussi cette dernière partie du voyage est-elle la plus pénible, et dure-t-elle parfois jusqu'à trois jours, au moment des grandes eaux. On chavire quelquefois, et voilà les caisses à la rivière, les payeurs à l'eau et chacun se cramponne comme il peut...

« Agouma est le point terminus de la navigation, aux portes du pays eshira, éloignées des plaines d'une soixantaine de kilomètres.

« Pour faire ce long voyage à pied, on suit un sentier de brousse à peine battu, où les racines, les lianes, les pierres, les herbes tranchantes, les épines, les troncs d'arbres renversés et les torrens se prêtent un mutuel secours pour entraver la marche.

« Puis, on aboutit à la belle plaine Ndolo. Endroit magnifique ! Panorama splendide ! Ça et là dans ces vastes plaines, des bosquets d'arbres verdoyants, des champs d'ananas poussant sans culture et avec une vigueur extraordinaire, beaucoup de gibiers, un très grand nombre

« de villages aux alentours, et, dans ces villages, une population nombreuse qui nous accueille
« avec tant de sympathie ! Puis, autour de ce tableau, des chaînes de montagnes qui rappellent
« à nos confrères Alsaciens leur beau pays s'étendant au pied des Vosges. »

« La plaine des Eshira, que j'ai explorée cette semaine, — écrivait du Chaillu en 1858, —
« est un des plus beaux et des plus délicieux pays de l'Afrique. La terre est légère, mais pourtant
« assez bonne. Elle est arrosée par un grand nombre de ruisseaux. Cette prairie onduleuse, qui
« n'est en réalité qu'un plateau entouré par des montagnes encore plus hautes, offre le paysage
« le plus enchanteur et le plus varié.

« La magnifique cime du Mukumu-na-Bwali, au nord, celles de Bindèli et du Mufubu, au sud,
« les pics de Mwèkuku, à l'est avec leurs masses de forêts vertes, prêtent de tous côtés à ce tableau
« une majesté solennelle. Ces montagnes encadrent complètement la prairie ; leur parure verdo-
« yante descend jusqu'à leurs pieds, et dessine, avec une singulière netteté, des limites sur les-
« quelles l'homme n'a pas encore empiété. »

Les belles plaines du pays Eshira sont toujours aussi pittoresques, aussi enchanteresses que par le passé. Malheureusement, elles se dépeuplent de jour en jour. Les Eshira toujours prolifiques s'en vont de là pour essaimer ailleurs, « pour produire de nouveaux et nombreux rejetons », — comme dit leur devise, — en d'autres régions du Gabon :

« *Gisira gi Nyangi na Magwangu, pèmbi na ngula na magolu* ».

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BOWDICH. — o. c.

BULEON (R.P.). — Voyage d'exploration au pays des Eshira. Lyon, Les Missions Catholiques, 1895.

BULLETIN des PP. du Saint-Esprit, 1895-1897 et 1898-1899.

CHAILLU (Paul Belloni du). — Voyages et Aventures... o. c.

CHAILLU (Paul Belloni du). — L'Afrique Sauvage... o. c.

Notes personnelles.

CHAPITRE XII

UNE TRIBU DE MONTAGNARDS, LES MITSOGO OU KANGÈ

Eux-mêmes s'appellent Mitsogo (sg. Motsogo-tsogo). Leurs voisins et frères de race, les Apindji, les désignent sous le nom de Kangè. Ce dernier nom est celui de leur premier ancêtre dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à présent dans la devise de la tribu :

« *Kangè na Ngwana, Magoba na Mitoko : a ma kata ndjoku na migonda* » : Les fils de Kangè et Ngwana, Magoba et Mitoko ont attaché autrefois un éléphant avec les poils de sa queue.

Devise emphatique qui attribue à la race une performance difficilement réalisable.

Au point de vue linguistique, le seul caractère que l'on puisse établir avec certitude, les Mitsogo s'apparentent de très près aux Apindji, aux Simba, aux Okandè, aux Bavové et aux Ivéa ou Evia. De plus loin, ils se rattachent au groupe des Omyènè : Mpongwè, Galoa, Orungu, Nkomi, Adyumba et Enénga.

La tribu (*éongo*) des Mitsogo se partage en 8 régions ou groupements territoriaux (*ebiya*) : Matèndè, Waka, Okobi, Dibuwà, Gésuma, Kamba, Mapanga et Mopindi. Waka et Okobi sont des termes géographiques tirés des noms de deux grandes rivières. Matèndè, Dibuwà, Gésuma, Kamba, Mapanga et Mopindi, sont des appellations ethniques.

Ces diverses fractions de la tribu parlent, à peu de chose près, le même idiome ; il n'y a pas de dialectes particuliers.

En plus de ces régions et groupements territoriaux, la tribu comprend aussi des familles ou clans (*mabota*) peu nombreux, unis deux à deux, ou même trois à trois :

- | | |
|-----------------------|----------------------------|
| 1. Mokanga na Mogène | 5. Gavèmba na Motoka |
| 2. Pogéo na Bèngè | 6. Gésanga na Motsongo. |
| 3. Ndjòbè na Mobindjè | 7. Gambè, Osèmbè na Mopasi |
| 4. Géougo na Ovagu | |

Chacun de ces clans a sa devise particulière dont il est très fier. Ainsi celle du clan Pogéo est : « *Pogéo a Papé, Ndinga a Bokandja, Bèndamè di mboga, Mokiya a Tsyèvi, Monanga na Toé, « kumu dja egoba !* » : C'est l'énumération des premiers ancêtres, de leur premier village, et des plus célèbres de leurs descendants, les deux jumeaux Monanga et Toé, qui furent les premiers à forger le fer. Celle des Mokanga : « *Mokanga a tyséké, a Dimbonda, Ngoyi Divové* » fait allusion au premier ancêtre qui aurait été de souche séké ou sékyani. Il aurait émigré lorsque les deux tribus voisinaient autrefois à l'intérieur du pays.

D'où viennent les Mitsogo ? D'après les renseignements que j'ai pu recueillir, les Mitsogo seraient primitivement descendus le long de l'Ivindo (Divindè) dont quelques villages portent encore le nom. Une fois parvenus au bord de l'Ogowè, ils auraient passé sur la rive gauche de ce fleuve pour s'enfoncer ensuite dans l'intérieur du pays par la vallée de l'Ofoué (Ogugwè). De là, ils auraient pénétré dans le bassin de l'Ikoï (Okoyo), pour s'établir sur les affluents de cette rivière, ainsi que sur ceux de la rive droite de la Ngouniè (Otèmbo a manga), depuis l'Ogulu (Ogoa) et l'Oano, au sud, jusqu'à la Louga (Uga) au nord. Ils se trouvèrent ainsi limités dans l'intérieur par les Bakèlè, les Simba et les Masango ; en bordure de la Ngouniè par les Bapunu, les Apindji, les Ivéa-Moé, les Eshira-Kamba et les Bavili.

A ce sujet, voici ce que me raconta un jour le vieux Mboña, notable du village Ndugu, sur la Mikanda (région de la Waka) :

« Autrefois, il y a de cela des lunes et des lunes, des saisons et des saisons, nos ancêtres habitaient au-delà de l'Ogowè. Mais les nombreuses guerres que l'on se faisait alors de tribu à tribu décidèrent les Mitsogo à passer sur la rive gauche du fleuve, où ils vinrent s'établir dans un pays appelé Mikoo (Mikolo des Bavili), compris entre les rivières Ikoï et Ofoué, au voisinage des Bavili, des Ivéa, des Masango et des Bakèlè. Si tu allais de ce côté-là, tu y verrais les anciens emplacements de nos villages, dont les plus importants furent : Piti, Mbaya, Dikoba et Etamba, pour les gens de Matèndè et de la Waka.

« Mais bientôt les incursions incessantes des Bakèlè sur notre territoire, où ils razziaient les villages pour se procurer des femmes et des esclaves, sans avoir à payer marchandises, nous obligèrent à émigrer de nouveau.

« Les Bavili et les Ivéa descendirent en même temps que nous et nous dépassèrent. Les Masango changèrent aussi de pays, mais dans une autre direction. Quant à nous, Mitsogo, le groupe Matèndè s'arrêta à la Louga, tandis que les gens de la Waka et les autres se rendaient jusque sur les bords de la Ngouniè. Mais, effrayés sans doute par cette masse d'eau courante, inondant parfois le pays, ils remontèrent peu à peu dans l'intérieur pour s'établir aux endroits où tu les vois aujourd'hui.

« Notre groupement choisit les bords de la Waka, les autres préférèrent remonter encore plus loin. Plus tard, lorsque la région fut entièrement pacifiée, quelques familles Mitsogo remontèrent même jusqu'aux sources de l'Ikoï, du côté des Masango.

« Ceux d'entre nous qui mirent fin aux razzias des Bakèlè furent les Mitsogo-Kamba. Les Bakèlè ayant essayé de donner la chasse à notre tribu, pendant qu'elle émigrerait, les Kamba résolurent de les attendre de pied ferme. Pour se donner du courage, ils invoquèrent leur grand fétiche de guerre, Epobwè et, ainsi aguerris, ils attaquèrent leurs ennemis. Le combat, dit-on, fut long et sanglant. Enfin, les Bakèlè, peu habitués à éprouver une telle résistance de la part des Mitsogo, lâchèrent pied et s'en retournèrent chez eux. Dès lors, ils n'apparurent plus sur notre territoire que pour y trafiquer. »

C'est très probablement à l'époque de la Traite des esclaves que l'on commença à connaître les Mitsogo. Avec les Masango, les Banzabi, les Simba, les Bavové et les Pygmées ou Abongo, les Mitsogo ont fourni, en effet, le plus fort contingent de captifs vendus aux races de la Côte et revendus par eux aux négriers venus d'Europe et d'Amérique. Ces esclaves étaient livrés, la plupart du temps, contre des marchandises. Mais assez souvent aussi, ils étaient pris dans des razzias effectuées par les populations, turbulentes et batailleuses, au premier rang desquelles se placent les Bakèlè ou Bongomo.

Ces incursions des Bakèlè n'ont cessé en réalité qu'avec l'installation des Postes de l'Administration militaire ou civile. Vers 1899, les Bakèlè attaquèrent les Mitsogo-Matèndè de la Haute-

Louga, vers le Mont Isongi. Peu auparavant, ils avaient pillé le village Vambala et réduit en esclavage quantité de femmes et de jeunes filles Bavili.

Cette ruée des Bakèlè sur le territoire des Mitsogo et ceux de leurs paisibles voisins, a dû commencer à se produire, lorsque, fuyant devant l'invasion des hordes Fang, ils se virent obligés de quitter les bassins du Como et du Rèm bouè, ainsi que la rive droite de l'Ogowè où de nouveaux arrivants (les Fang) les harcelaient sans répit, pour envahir, à leur tour, l'intérieur du pays, entre ce fleuve et la Ngouniè, et se jeter sur des peuplades plus craintives et plus faibles qui s'y étaient installées avant eux.

Mais cette incursion des Bakèlè n'est qu'une ultime expédition en territoire Mitsogo, les premières razzias ayant commencé au moins avec la traite.

« Le commerce des esclaves, — écrit le R. P. Gautier, — déjà connu dans le monde ancien, « continua avec les premières découvertes de la Côte Occidentale d'Afrique. Il s'installa quand « l'Amérique fut connue ; il fallait d'autres travailleurs pour remplacer les Indiens. Un Nègre « en valait, paraît-il, quatre pour le travail. Dès 1520, San-Thomé devint l'entrepôt « obligatoire aux navires pour déposer une partie de leur cargaison. Chaque habitant qui venait « s'établir dans l'île, achetait des esclaves et les emmenait avec lui pour travailler la terre et « fabriquer le sucre.

« Le Rio-Gabon était trop près de San-Thomé pour ne pas être fortement sollicité par ce « commerce, d'autant plus que les premiers colons portugais établis dans l'île eurent des sucre- « ries florissantes, qui demandaient une main-d'œuvre considérable.

« Le Gabon fournissait particulièrement le Brésil et Cuba, et on estime à 18.000 par an le « nombre des esclaves transportés du Gabon vers ces pays par les Portugais et les Américains. « Mais ce chiffre paraît bien élevé pour le Gabon. Il faudrait qu'on y comprenne Mayumba, Loan- « go, Malèmbè, Landana et Cabinda.

« Pour l'année 1788, une statistique ne mentionne que 500 esclaves pour le Gabon et le Cap « Lopez. Par contre, 13.000 pour Loango, Malèmbè et Cabinda : ce sont les trois ports principaux « où trafiquaient les négriers français.

« C'est surtout plus au sud de l'Estuaire que les navires trouvaient le plus fort de leur « cargaison. »

Longtemps après l'installation des Français au Gabon, cet odieux trafic subsista dans l'intérieur du pays. Ne pouvant plus exporter les esclaves, par suite de la surveillance exercée par les navires de guerre, en gens pratiques, les acquéreurs les conservaient pour leur propre service ; c'étaient des domestiques à vie, sous l'entière dépendance de leurs maîtres qui avaient sur eux droit de vie et de mort. D'ordinaire, les esclaves étaient relégués dans les *mpindi* ou villages de cultures pour y travailler aux plantations vivrières.

* * *

En 1899, lorsque furent fondés le Poste administratif de Sindara et la Mission catholique de N.-D. des Trois-Epis, les Mitsogo formaient une assez nombreuse peuplade.

D'après M. Bruel, leur pays était compris entre le 8^e et 10^e degré de longitude est de Paris et le 1^{er} et 2^e degré de latitude sud, à la hauteur du Fernan-Vaz. Mais depuis ce temps-là des villages Mitsogo se sont installés plus au nord, jusqu'à Sindara, et même au-delà de cette localité, à Lambaréné, sur l'Ogowè.

On rencontre aussi disséminés sur leur territoire, quelques villages Simba et divers groupements de Négrilles, et à leur limite sud, le village Piti, mi-Mitsogo, mi-Masango.

Selon l'explorateur du Chaillu, au milieu du dernier siècle, les Mitsogo occupaient une bande de territoire de 150 milles environ, du nord-ouest au sud-est, presque parallèle à la Ngouniè.

Le pays des Mitsogo, situé sur la ligne de partage des bassins de la Ngouniè et de son principal tributaire de droite, l'Ikoï, est une région excessivement montagneuse. Comme chez les Masango et les Banzabi, ce n'est qu'une succession ininterrompue de collines et de montagnes, dont les sommets les plus remarquables sont, en partant des chutes Samba : l'Isongi, à la cime arrondie, le Bongéma, le Géndingo, le Gébondji, en pentes rapides, le Mokubango, le massif du Dimungi, toujours enveloppé de brouillards (d'où son nom), et les deux longues chaînes du Bovondo et de l'Egaba.

Cette dernière ligne de montagnes, qui s'élève comme un mur infranchissable à la limite des deux subdivisions de Sindara et de Géndjambwè, court tout le long de l'Okobi, des sources de cette rivière à son confluent avec l'Ikoï. Le point culminant est le mont Mindjèmbèè.

Plus au sud, du Chaillu signale, de son côté, en pays Mitsogo, plusieurs hautes montagnes le Migoma, le Ndjangaa, une autre hauteur de 738 pieds au-dessus du niveau de la mer, puis le Mont Madombo, montagne escarpée de 1.226 pieds de haut. La pente en était si raide que parfois lui et ses porteurs étaient obligés de s'accrocher aux buissons. Le sommet de la montagne formait un plateau très étendu sur lequel ils cheminèrent pendant près de 3 milles. Ensuite près du grand village de Moyégo, dans un endroit où il s'arrêta, il mesura une hauteur de 1.486 pieds, ces terrains étant encore plus élevés que le plateau de Madombo. Enfin, au-delà de la rivière Oano, une haute montagne appelée Mogyama, dont la cime s'élève à 2.264 pieds au-dessus du niveau de la mer. La route montait continuellement, à mesure qu'ils pénétraient en pays Masango.

Pour avoir une perspective du pays Mitsogo, il faut se rendre dans les plaines de Mouïla. De là, on aperçoit à l'arrière-plan, à l'est, un amas chaotique de hautes montagnes et de collines s'étendant, à perte de vue, sur des kilomètres et des kilomètres. Ces montagnes sont toutes boisées, de la base au sommet.

La marche à travers le pays est très pénible. Ce ne sont que montées et descentes, sans compter une multitude de marigots dans lesquels on patauge au fond des vallées.

Entre ces chaînes de montagnes s'ouvrent d'étroites vallées où se précipitent de nombreux cours d'eau torrentueux, non navigables, même en pirogue.

Ce sont, entre autres, du côté de la Ngouniè : la Luga et ses deux principaux affluents la Mogémba et l'Oganga ; la Waka, avec son tributaire, la Mikanda ; la Migabé, qui reçoit la Dibandji ; l'Ogulu, où se jettent l'Onoï, l'Omina, la Mikondjo, la Migoto et le Gévindji ; enfin l'Oano.

Du côté de l'Ikoï, l'Okobi, sans tributaire important, l'Omba, qui recueille les eaux de l'Avèmbè, l'Obu, grossi de la Mobwété, et la Mokandja.

Il y a une cinquantaine d'années, — au début du siècle, — les Mitsogo habitaient de nombreux et spacieux villages, bien bâtis, bien entretenus, à large rue, et souvent perchés sur des hauteurs. Dans mes pérégrinations successives à travers le pays, j'en ai compté plus de 50, dans les seules régions de Matèndè et de la Waka.

Les plus considérables de ces villages étaient ceux de Pingoa-Ménga (120 cases), Komi, Byogo, Gadjumba (100 cases chacun), Ndombo-a-Konibé et Ndugu (60 cases chacun).

L'explorateur du Chaillu écrivait à ce sujet en 1868 : « Les villages Mitsogo sont grands. Ce qui frappe le plus le voyageur, ce sont les vastes proportions, la propreté et la beauté de ces villages.

« En général, ils n'ont pas moins de 150 à 160 cabares, qui s'alignent en rues larges et soigneusement entretenues.

« Egombé est le plus grand village que j'aie jamais rencontré. Il est composé d'une rue très

« longue et très large, où l'on ne compta pas moins de 191 cabanes. Chacune d'elles a une porte
 « de bois et se divise en trois compartiments ou chambres. Les maisons ne sont pas séparées comme
 « celles des Bapunu ; au contraire, elles se touchent. Il y a çà et là des cabanes consacrées à des
 « idoles. Une entre autres, fort grande, située à la moitié de la rue, et qui contient une monstreu-
 « euse figure en bois, pour laquelle les indigènes professent une grande vénération. Ce village est
 « si étendu que les habitants ont senti le besoin d'avoir plusieurs maisons de palabres, car j'en
 « ai compté 5 ou 6. La maison des palabres (*ébandja*) est, en effet, comme je l'ai déjà dit, un grand
 « hangar qui correspond à nos maisons communes, nos hôtels de ville, ou nos cercles. C'est là
 « qu'on se réunit pour fumer et bavarder, pour tenir conseil, s'occuper d'affaires publiques, et
 « recevoir les étrangers.

« Ce que j'ai trouvé de plus curieux dans ce village, ce sont les essais de travaux décoratifs
 « appliqués aux portes de plusieurs maisons. Assez joliment construites, ces cabanes, dont les murs
 « sont en écorces d'arbres, ont des portes bariolées de dessins rouges, blancs et noirs fort compli-
 « qués, et qui ne manquent pas d'une certaine élégance. Ces portes sont fort ingénieusement dis-
 « posées ; elles tournent sur des pivots placés en haut et en bas, comme des gonds.

« Chaque maison est de forme oblongue, de 22 pieds de long à peu près, sur 10 à 12 pieds de
 « large. Les murs ont 4 pieds et demi de haut, et, l'extrémité du toit s'élève d'ordinaire à 9 pieds
 « de terre. »

Quelques-uns de ces grands villages comptaient des rues et des ruelles. Ainsi, Piti-Masango, que j'ai déjà cité plus haut, habité par des Mitsogo et des Masango, comptait une grande rue et 6 ruelles perpendiculaires à la rue principale. Nyanga n'Ésaa, chez les Gésuma, avait deux grandes rues, de même que Mobai-a-Ndongo, chez les Mopindi, vers la rivière Migoto.

Tandis que Mogumu, chez les Dibuwa, — à ce qu'on m'a assuré, — aurait eu sous sa dépendance de grands villages de cultures (*madèkè*) de 50 à 60 cases.

Le premier Blanc qui visita le pays des Mitsogo est l'explorateur Paul du Chaillu en 1857 ; lorsque, pris de la nostalgie de ces terres sauvages, il revint cinq ans plus tard (1863), il comptait poursuivre sa marche jusque sur les bords de l'Ogowè que les gens lui signalaient comme un immense fleuve. Mais, au pays des Masango, qui devait être son « Ultima Thule », il fut forcé de revenir sur ses pas, à la suite d'un malencontreux accident dû à l'un de ses porteurs. En nettoyant son fusil, celui-ci fit partir le coup qui tua net un homme dans la rue et une femme derrière la cloison d'une case.

Tandis que du Chaillu et ses hommes fuyaient précipitamment à travers la forêt, les Masango armés de sagaies et de flèches empoisonnées, s'élancèrent à leur poursuite, leur laissant à peine le temps de reprendre haleine. Les fugitifs ne furent en sûreté qu'en mettant les pieds sur le territoire des Mitsogo, au village de Mokénga.

« Les Mitsogo, — écrit-il, — sont une belle tribu de Nègres, vigoureusement constitués, « aux membres bien découplés et aux épaules larges. Je les regarde comme supérieurs aux Eshira « sous le rapport physique, et j'ai remarqué qu'en général ils ont la tête plus belle et plus déve-
 « loppée à la place où les phrénologistes placent les organes de l'idéalité. La physionomie de plu-
 « sieurs d'entre eux me rappelait les Pahouins.

« Les Mitsogo sont une tribu pacifique et plus industrielle que celles qui vivent sur la côte.
 « Fort peu d'hommes portent des cicatrices de blessures reçues en combattant. Les armes offen-
 « sives sont rares. En général, point de lances, d'arcs ni de flèches, mais seulement quelques sabres,
 « portés par certains habitants dans les visites amicales que l'on se rend d'un village à l'autre.
 « Sous ce rapport, les Mitsogo diffèrent beaucoup de leurs voisins, les Bapunu, qui passent à
 « bon droit pour très belliqueux.

« Les richesses des Mitsogo, toutes celles du moins qu'un homme peut serrer dans sa cabane, consistent en une grande quantité de paniers, d'assiettes et de plats de rotin, en plusieurs cales basses pour mettre de l'eau, de l'huile ou du vin de palmier ; tout cela suspendu au plafond. Les paniers et les plats sont fabriqués avec des roseaux ou avec l'écorce d'une espèce d'arbre sauvage, découpée en bandes minces. Les calabasses sont séchées et durcies à la fumée, de manière à durer plus longtemps.

« Un article de la plus haute valeur, c'est la provision de tabac, soigneusement enveloppée de feuilles, et suspendue au toit comme le reste. Beaucoup de sacs de coton (*mokondo*) et d'ustensiles sont accrochés ou serrés à l'écart. On voit aussi, le long des murs, des paquets de téguments de feuilles de palmier-raphia, qui servent à tisser la toile.

« Le peuple Mitsongo est cité parmi les tribus voisines pour la qualité supérieure et la beauté de ses *bongo* (morceaux de toile servant de vêtements). Ce sont, en effet, d'habiles et industrieux tisserands. En se promenant par la grande rue du village Mokénga, on voit une quantité de maisons sans murs (*ébandja*), dont chacune contient 4 ou 5 métiers devant lesquels les tisserands assis fabriquent leur toile. L'état de tisserand n'est exercé que par des hommes ; ce sont aussi des hommes qui cousent les *bongo* ensemble pour en faire des *ndèngui* ou vêtements. Les coutures ne sont pas très serrées, ni le fil bien beau, mais l'ouvrage est propre, net et régulier. Quant aux aiguilles, elles sortent de leurs propres manufactures.

« Les *bongo* sont souvent rayés ou même ornés de bariolages. On les colore en teignant les fils de la chaîne, ou à la fois ceux de la chaîne et de la trame. Ces couleurs primitives sont obtenues par la décoction de plusieurs espèces de bois, sauf la noire, qui réclame l'emploi d'une sorte de métal ferrugineux. Les *bongo*, comme la marchandise la plus usuelle et la plus locale, servent de monnaie courante dans cette partie de l'Afrique. »

Cela se passait en 1863. Les Mitsogo ne devaient revoir des Blancs chez eux que 28 ans plus tard, en 1893. C'étaient deux fonctionnaires de l'Administration et deux missionnaires catholiques : Mgr Le Roy, nouvellement arrivé de France, et le P. Bichet, accompagnés de M. l'Administrateur Godel, de Lastoursville, et d'un jeune commis des Services civils, M. Périer d'Hauterive.

Après avoir visité la Mission Saint-Pierre Claver des Adouma, et poussé une pointe jusqu'à Franceville, Mgr Le Roy voulut explorer le pays compris entre Lastoursville et les chutes Samba, dans la Ngounié. L'Administration payait les frais du voyage, et fournissait les porteurs avec une escorte de miliciens. C'était la première fois que des Européens faisaient ce trajet. Le voyage dura 36 jours, sous le couvert d'une forêt encore vierge, coupée çà et là de villages et de plantations.

Après avoir parcouru les territoires des Banzabi, et des Masango, l'expédition pénétra dans celui des Mitsogo, en passant par la Waka, où les voyageurs visitèrent successivement les villages de Gésingo, Mobèmo, Pingo, Dondo, Mobégo, pour aboutir par Mokandè chez les Ivéa, Boualè-Bandung et Mobo, chez les Bavili, aux chutes Samta.

De là, à Lambaréné, la caravane descendit sur 14 radeaux. Il n'y avait plus alors que 3 Européens. M. Périer d'Hauterive, miné par la fièvre, avait rendu le dernier soupir au sortir du village de Gésingo. Ses compagnons de route déposèrent son corps dans le creux d'un rocher, qu'ils refermèrent avec un énorme bloc de granit, et Mgr Le Roy grava une croix avec une inscription que j'ai pu voir encore en 1907.

En 1898, un autre Européen mourait aussi au pays des Mitsogo, au village Pingo, le plus grand de la Waka. C'était un agent de la Société du Haut-Ogowè (S.H.O.) installé dans la région. Il fut emporté par la maladie quelques mois après son arrivée. Sa tombe, bordée de plants d'ananas et surmontée d'une croix de bois, se trouvait à quelques pas du village. Le vieux chef Ngoto, qui

avait accueilli l'Européen, avait soin d'y envoyer de temps à autre quelques femmes pour arracher les mauvaises herbes qui poussaient à l'entour. Jusqu'à l'installation de cet agent de la S.H.O. chez eux, les Mitsogo n'avaient trafiqué qu'avec des maisons anglaises et allemandes, établies aux chutes Samba, par l'intermédiaire de traitants ou courtiers indigènes.

Tant que la S.H.O. fut seule à s'établir en pays Mitsogo, les affaires marchèrent normalement, malgré quelques accrocs inévitables. Ce ne fut qu'à l'arrivée de la nouvelle Compagnie de la Haute-Ngouniè (H.N.G.) que les choses se gâtèrent. Quelques agents de cette Société, dont un certain M. Ourson établi au grand village de Gékèmbèè (Kèmbèkè), se comportaient comme en pays conquis. Tout leur appartenait : œufs de poules, volaille, moutons, chèvres... A la fin, les Mitsogo, excédés de ces exactions et des mauvais traitements infligés même à de vieux chefs, se soulevèrent en 1904.

« Dans la Haute-Ngouniè, écrivait, à cette époque, un missionnaire de la Mission Saint-Martin des Apiudji, — tout le pays des Mitsogo est en révolution. Il y a déjà eu deux victimes parmi les Européens, M. Ourson, tué à Kèmbèlè, et le sergent Sampic, égorgé aux portes de Mouïla, à 7 kilomètres de la factorerie.

« Bien que, pour notre part, nous n'ayons pas grand chose à craindre, nous nous tenons sur nos gardes. Le village d'Ekodé, le plus rapproché de la Mission, n'est qu'à 5 heures de marche. Ses habitants sont venus plus d'une fois nous vendre des bananes ; et, à l'instant même où je vous écris, ils me font dire par les Apiudji qu'ils viendront dans le courant de la semaine se mettre sous notre protection. Ils répudient toute connivence avec les meurtriers de la région de Mouïla, et, de fait, je les crois sincères. Lors du palabre que j'eus avec eux en septembre 1903, ils n'hésitèrent pas à livrer l'homme qui avait tiré sur mes porteurs, et depuis nous avons été dans de très bons rapports. » (Lettre du 11 décembre 1904.)

En effet, il faut bien dire que la révolte ne fut pas générale. Elle se limita aux deux régions des Mitsogo-Kamba et Mitsogo-Gésouma.

Peu de temps après, le même Missionnaire écrivait :

« Lundi dernier, je suis remonté à Mouïla, et le jeudi, j'allais repartir, quand, tout-à-coup, on crie de toutes parts : « Les Mitsogo ! Les Mitsogo ! » Et de fait, ils arrivaient en foule du fond de la plaine, se dirigeant au pas de course sur la factorerie et le Poste. En un clin d'œil, les tirailleurs se rangent en bataille, et chacun de nous, MM. Langlois et ses deux employés blancs, entourés des travailleurs les plus vaillants, car les autres s'étaient déjà précipités dans les pirogues, s'apprentent à faire le coup de feu, le plus consciencieusement possible.

« Nous en avons été quittes pour l'émotion, car, aux premiers coups de feu, à la hausse de 700 à 800 mètres, les Mitsogo s'arrêtèrent, puis s'enfuirent au plus vite dans un désordre indescriptible laissant sur le champ de bataille deux des leurs, dont l'un, le premier tué, était le grand féticheur de la bande. Dans une reconnaissance faite une demi-heure après, le sergent Fratalli compta 12 cadavres étendus çà et là dans la brousse sur les deux premiers kilomètres. Les Bapunu, qui attendaient les fuyards dans la brousse, achevèrent quantité de blessés.

« On s'attend à un retour agressif d'un moment à l'autre. Ces Messieurs de Mouïla m'ayant manifesté le désir d'avoir, dans ces circonstances, un missionnaire au milieu d'eux, je suis resté ici, après avoir renvoyé mon monde à la station, avec des armes et des munitions données par le lieutenant. Néanmoins je ne crois pas qu'à la Mission on risque d'être attaqué. Les Mitsogo de notre côté ne demandent au contraire qu'à se mettre sous notre protection, se doutant bien qu'une répression sérieuse est imminente. » (Lettre du 17 décembre 1904).

La répression eut lieu, en effet, et plus d'un prisonnier eut la tête tranchée au bord de la rivière.

« Trois mois plus tard, à Saint-Martin, tout était calme, on était sans crainte : il ne fallait pas cependant se hasarder à faire des incursions au pays des Mitsogo. A Mouila, le Poste était transformé en forteresse. Le lieutenant défendait de s'éloigner, même à un kilomètre : mais il ne désespérait pas d'arriver à renouer des rapports avec les Mitsogo. En somme, la situation était critique, mais pas désespérée. Avec du tact, tout pouvait s'arranger... »

* * *

Les Mitsogo excellaient à la construction des cases. Cases rectangulaires, spacieuses, à trois compartiments, cloisons en écorces (*djéko*), attachées à des tringles de noyer indigène, porte sculptée ou peinte avec de l'ocre (*kogo*), de l'argile blanche (*pèmba*), de la poudre de bois rouge (*tsingo*) ou plus souvent avec de la poudre de charbon de bois, toiture préférablement en larges feuilles d'un certain palmier-nain (*manga*), avec chevrons en fortes tiges de rotin ou palmier-grimpant (*mokangé*). Des forgerons travaillaient le fer : outils de travail, hachettes, sabres d'abattage, plantoirs, sortes de bêches... ; armes de guerre ou de chasse, fers de lance, couteaux de jet, coutelas... Des potiers fabriquaient des ustensiles de cuisine : marmites et jarres en terre cuite. Des vanniers confectionnaient des hottes de charge, des paniers, des corbeilles.

D'autres artisans tressaient des cordes, des ficelles avec du fil d'ananas, de sansevière ou des fibres d'autres plantes textiles de brousse. On fabriquait également des sacs de voyage (*ébémbé*), des hamacs, des filets de pêche (*mbusa*) ou de chasse (*ésinga*). Les femmes tressaient des nattes (*étava*) en feuilles de *Pandanus* (*egubu*) ou en lanières corticales d'une Marantacée (*mondubé*).

Comme il a été dit, d'habiles tisserands confectionnaient des tissus de raphia (*bongo*) sur un métier de leur fabrication (*mokéba*). Ces tissus étaient le plus souvent colorés en noir luisant. On en porte encore aujourd'hui dans quelques villages.

Avant d'adopter les tissus de raphia, les Mitsogo, comme la plupart des populations de nos régions, employaient un vêtement plus rudimentaire, l'écorce d'un *Ficus* (*gèèbè*) qu'ils cultivaient pour leur usage ainsi que quelques pieds de raphia à pagnes (*épéko*).

L'écorce de ce *Ficus* était coupée en bandes et battue jusqu'à donner un tissu assez résistant, plus résistant que certaines étoffes de traite vendues par les maisons de commerce.

En souvenir de cet usage, on plante encore aujourd'hui un pied de ce *Ficus*, comme fétiche-protecteur du village.

Primitivement tous les Mitsogo, — hommes et femmes, — avaient l'habitude de se tresser les cheveux en nattes, comme j'ai eu l'occasion d'en voir en 1910 chez les Bawumbu du Haut-Ogowè.

Mais du Chaillu note que, de son temps, « les femmes Mitsogo professaient le culte du chignon. Tantôt c'était un édifice vertical de cheveux massés sur le haut de la tête en forme de tour, d'une élévation de 8 à 10 pieds ; tantôt le chignon se portait obliquement, avec de grosses touffes de cheveux au-dessus de l'oreille. D'autres fois, la tour capillaire, au lieu d'être verticale, était placée horizontalement derrière la tête rasée par devant jusqu'en haut. »

En outre, les Mitsogo s'ornaient la poitrine et les membres, plus rarement le visage, de dessins fantaisistes. Les plus fréquents de ces tatouages étaient : une croix grecque aux quatre bras égaux (*ndjaka*), une croix de Saint-André en forme de X (*mopaa*), un cercle (*ebongege*), un losange (*esongo*), de simples traits verticaux, horizontaux ou obliques (*benda*) et, chez les femmes, des points en relief (*madonda*) entre les seins ou au bas du dos.

Autre particularité : jadis les Mitsogo s'arrachaient les cils, pour voir plus clair, — disaient-

ils —. Ils s'arrachaient de même les incisives de la machoire supérieure et se limaient les canines et les incisives de la machoire inférieure.

Aujourd'hui ces pratiques tombent en désuétude. Les jeunes trouvent que « ça, c'est manière pour sauvage ».

Les hommes se livrent de préférence à la chasse et au piégeage : chasse au chien, à l'affût, au fusil ; chasse à l'appeau, au filet, à la sagaie, à l'arc avec flèches empoisonnées : pièges à déclic, à massue, lacets, trappes, etc....

Une particularité à noter que je n'ai rencontrée que chez les Mitsogo. Les bons chiens de chasse sont inhumés, après leur mort, dans des tombes entourées de petits arceaux de bois et parfaitement entretenues. C'est une façon de reconnaître leurs services.

Les femmes ont le monopole de la pêche : pêche par assèchement des étangs et des petits ruisseaux, pêche à la trouble, à la main, au flambeau, aux plantes stupéfiantes.

Dans les travaux agricoles comme partout ailleurs, les hommes se réservent l'abattage des gros arbres. Le sous-bois est coupé auparavant par tous, hommes et femmes, jeunes gens et jeunes filles. Les diverses cultures et l'entretien des champs, les récoltes sont l'apanage des femmes.

Les cultures sont d'abord celles des aliments de base : bananes, manioc, ignames, taros, maïs et parfois patates : mais ces dernières sont plutôt regardées comme des friandises bonnes tout au plus pour les enfants ; puis les légumes : haricots, pois, doliques, courges, courgettes, citrouilles, aubergines douces et amères, des variétés d'épinards, de l'oseille, auxquels s'ajoutaient des plants de piment, quelques herbes odoriférantes et des touffes de cannes à sucre.

Les palmiers *Elaeis*, poussant spontanément ou parfois cultivés, fournissent de l'huile (*madi ma mbida*), une sorte de chou (*gétsongo*) et du vin de palme (*maduku*).

Les femmes donnent spécialement leurs soins aux champs d'arachides. Elles les cultivent d'ordinaire dans de petits carrés de terrain, sur l'emplacement des villages abandonnés. En général les arachides ne servent guère à la fabrication de l'huile. On les consomme grillées ou cuites à l'eau, parfois même crues. La réserve est conservée dans de gros paquets (*papa*) enveloppés de feuilles.

* * *

La famille, chez les Mitsogo, aussi bien que chez la grande majorité des tribus du sud gabonais, est régie par la coutume matriarcale, par laquelle l'enfant, même légitime, appartient, non au clan de son père, mais à celui de sa mère. Celle-ci cède ses droits à son frère. De sorte que l'oncle maternel devient le tuteur de l'enfant. Par là même l'enfant, exclu de l'héritage paternel, héritera de son oncle maternel et lui succèdera si celui-ci est chef.

D'après la même coutume, pour se distinguer de ses homonymes, l'enfant fera suivre son nom de celui de sa mère, et non de celui de son père. Ainsi, Monanga, fils de Mogangé (père) et de Koge (mère), s'appellera, Monanga-a-Koge et non Mouanga-a-Mogangé.

Les Mitsogo vont chercher leurs épouses hors de leurs clans paternel et maternel, loin aussi de leur village natal, à moins que le village ne soit habité par deux clans différents.

Les Mitsogo, surtout les chefs et les notables, pratiquent la polygamie, à l'instar de toutes les populations africaines... à une échelle moindre toutefois que les Bakèlè et les Fang, chez lesquels on a pu voir parfois des harems de 50 femmes, ou encore comme le chef Bwasi, d'un village du Haut-Ogowè que l'explorateur Alfred Marche (1876) appelle le « Chef aux 100 femmes ». Chez les Mitsogo, on se contente d'ordinaire de 2, 3 ou 4 femmes, tout au plus de 5, pour les plus riches.

De même, j'ai trouvé que le taux de la dot coutumière (*makubé*) est moins élevé que dans ces deux autres tribus.

On en jugera par le tableau ci-dessous qui donne les dots de trois femmes mitsogo entre 1900 et 1905 (consignées dans mes notes personnelles) :

1. Motombi, du village Nduga.	2. Gégoni, du village Komi.	3. Tsungu, du village Pingo.
43 sacs de sel.	3 neptunes.	14 sacs de sel.
30 barres de fer.	2 fusils à piston.	5 grands neptunes.
3 pagnes bordés.	3 barils de poudre.	3 petits neptunes.
6 pagnes non bordés.	3 chaudrons.	3 petites marmites.
12 pièces de tissu <i>cheik</i> .	3 barres de fer.	1 grande marmite.
1 grand neptune (grand plat de cuivre).	1 pagne <i>cheik</i> .	10 pagnes bordés.
1 grand chaudron.	5 pagnes bordés.	2 pièces <i>liménéa</i> .
30 machettes.	1 grande marmite.	3 fusils.
2 barils de poudre.	1 marmite moyenne.	12 mouchoirs de tête.
1 chapeau.	2 machettes.	3 barils de poudre.
1 ceinture.	1 bonnet de coton.	8 grandes machettes.
4.000 petites boules de caoutchouc.	2 pagnes non bordés.	4 petites machettes.
40 ustensiles de table (assiettes, couteaux, cuillers, fourchettes).	1 couteau de chasse.	1 clochette moyenne.
1 chèvre.	1 couteau de table.	2 couteaux de chasse.
	1 assiette.	2 couteaux de table.
	1 cuiller.	10 fourchettes, cuillers, assiettes.
	1 redingote usagée.	3 grelots.
	2 litres d'alcool.	10 bonnets de coton.
	1 canard.	10 ceintures.
	2 poules.	18 barres de fer.
	3 moutons.	1 grande touque et 1 petite.
		1 grand chaudron.
		5 pagnes de dessous.
		1 pièce <i>cheik</i> .
		1 redingote et 1 veston.
		4 chemises et 1 tricot.
		3 chapeaux.
		1 bélier, 1 chèvre, 1 jeune truie.

On peut comparer ces dots à celle de Sakagwe, femme d'Ababegwe, chef akèlè de Davo :

200 petits neptunes.	10 pagnes bordés.	10 moques.
30 grands neptunes.	7 fourchettes.	2 couvertures.
9 chaudrons.	7 cuillers.	2 essuie-mains.
15 barres de fer.	8 vestons.	2 mouchoirs de tête.
100 barres de laiton.	1 jaquette.	2 haches.
4 caisses de genièvre.	5 tricots.	3 mallettes.
2 touques d'alcool.	3 chapeaux.	6 coffres.
5 grandes touques.	10 petits barils de poudre.	4 ceintures.
5 petites touques.	5 grands barils de poudre.	1 nappe de table.
4 grandes machettes.	4 parapluies.	1 lampe.
10 petites machettes.	4 cuvettes.	5 miroirs.
15 marmites.	10 assiettes.	3 moutons.
10 fusils.	2 carafes.	1 chèvre.
10 pièces de tissu.	1 gargoulette.	1 pirogue moyenne.

* * *

Les Mitsogo, comme toutes les tribus gabonaises, croient en un seul Dieu, Créateur du ciel et de la terre, à qui ils donnent indifféremment les noms de : Ndjambé, Moanga ou Manambi, comme dans le chant suivant :

« *Moanga - Manambi y'a ma kondja bomongo.* » C'est le Seigneur Dieu qui fit le monde.

Cependant, à l'exemple de tous les Bantous, leur culte s'adresse davantage aux Esprits ou Génies des bois, des eaux, de l'air (*migési*), aux Mânes des Ancêtres (*maombé*), dont ils conservent soigneusement les crânes et les tibias dans des boîtes en écorces ou dans des niches, pratiquées dans les hangars de Bouiti.

Ils font aussi confiance aux sorciers, magiciens, charlatans et diseurs de bonne aventure (*nganga-misoko*). Mais ils portent assez rarement des amulettes, comme certaines tribus du Delta de l'Ogowè, ou de la Côte, qui se couvrent de bracelets et chaînettes de cuivre, de cornes d'antilopes-*nichéri*, de coquilles d'escargots ou de moules, de peaux de genettes et de chats-tigres... pour se protéger contre les mauvais sorts.

Je ne les ai jamais vus non plus dresser des bûchers pour brûler les soi-disant « mangeurs d'âmes » (*agodi*), comme c'était autrefois la coutume chez les Eshira et les Ivéa.

Par contre, les Mitsogo sont de fervents, je dirai même de fanatiques, adeptes du Bwiti ou Bwété, société secrète très répandue au Gabon dont on leur attribue la paternité ainsi qu'aux Apindji. On n'y est admis qu'après avoir absorbé de l'écorce d'Iboga ou Ebogè (*Tabernanthe Iboga*), soit seule, soit en mélange avec celle d'Ilandè ou Eando (*Alchornea floribunda*).

Ils s'initient également au Mwiri ou Mwée, autre association secrète masculine où les aspirants sont soumis à toutes sortes d'épreuves. Il est de rigueur que les initiés portent au bras gauche un signe distinctif (*ékémba-mwée*) ou tatouage en relief. Mais ils ne sont pas contraints à avaler de drogue.

De leur côté, les femmes forment aussi une société, très en vogue au Gabon, exclusivement réservée au sexe féminin. C'est le Ndjèmbè, dont les « mystères » ne sont révélés aux initiées qu'après une série d'épreuves successives.

* * *

Le 21 janvier 1899, le bassin de la Ngouniè fut détaché de la Mission catholique de Lambaréné dont il dépendait jusque-là, pour former une Mission autonome.

Au P. Boutin, nommé Supérieur, fut adjoint le P. Dahin, ancien missionnaire des Aduma, pour lui tenir compagnie jusqu'à mon arrivée en septembre de la même année, aussitôt après mon ordination sacerdotale. Avec eux, avait été désigné également un autre vétéran des Aduma, le F. Hermès, ancien garde-forestier dans le civil, et grand chasseur devant l'Éternel, dont on vantait les exploits cynégétiques et les prodigieux travaux accomplis à Lastoursville. Entre autres faits, il avait réussi à détourner un ruisseau de son cours, pour en faire profiter le jardin potager de la station.

La nouvelle Mission, dédiée à N.-D. des Trois-Épis, eut des débuts assez difficiles chez ces races primitives, parlant 6 idiomes différents : Bavili, Ivéa, Eshira, Bakèlè, Fang et Mitsogo. Pour commencer, on entama d'abord le ministère extérieur chez les populations riveraines, plus accessibles, pour progresser petit à petit dans les plaines des Eshira et les montagnes des Mitsogo.

Les premiers contacts avec ces derniers ne donnèrent aucun résultat appréciable. Ce ne fut que 4 ou 5 années plus tard, que l'on put recruter, après de longs pourparlers, quelques petits garçons pour l'école.

Puis la première Guerre Mondiale (1914-1918) survenant, faute de personnel, on dut licencier tous les élèves et fermer la station. De temps à autre, à des intervalles éloignés, un Père de Saint-Martin des Apindji, près Mouïla, descendait pour visiter les quelques chrétiens de Sindara.

Cette situation dura 13 années consécutives, de 1915 à 1928,

A la réouverture par les PP. Gœpfert et Bazin, le nombre des enfants Mitsogo égala assez vite celui des enfants Eshira. Ils formaient ensemble les 2/3 du contingent, l'autre tiers comprenant des enfants Bavili, Ivéa, Bakèlè et Fang. Plus tard, il arriva aussi quelques filles, plus difficiles encore à recruter que les garçons, et, avec le temps, on put célébrer quelques mariages chrétiens...

Six mois après l'installation de N.-D. des Trois-Épis, il y eut, en juillet 1899, une répression contre cinq villages fang, les turbulents Esindak, émigrés du Haut-Abanga ; puis, en décembre, l'établissement d'un Poste administratif commandé par un sergent-chef de l'Infanterie coloniale. Ce poste reçut le nom de Sindara, déformation du nom des Esindak.

Dans les débuts, le Poste ne s'occupait que des populations riveraines. Cette prise de possession coïncida avec l'institution des impôts en A.E.F., d'abord un impôt de 3 francs par case. De sorte que les chefs et les notables possédant une ou plusieurs cases étaient les seuls contribuables. Ce ne fut qu'au bout de quelques années que l'on introduisit l'impôt de capitation que chaque individu devait payer en marchandises, animaux domestiques ou produits des plantations. A cette époque, l'argent n'était pas encore connu dans la Ngouniè.

C'est vers 1905 que commença la pénétration en pays Mitsogo. Elle fut assez dure, surtout pour la perception de l'impôt, les gens ne comprenant guère son utilité et sa raison d'être. Cependant, il n'y eut pas de rébellion, malgré les exactions et les pillages en règle organisés par les militaires chargés de faire rentrer l'impôt. La sévère répression contre leurs compatriotes Mitsogo-Kamba et Mitsogo-Gésouma, des environs de Mouila, leur donnait à réfléchir.

Aujourd'hui, la tribu des Mitsogo est partagée en trois districts différents : Fougamou, transféré de Sindara, Mouila et Géndjamboué, autrement dit Mimongo.

En 1937 et 1938, un ancien agent de la H.N.G., M. Raynal, rentré en France, puis engagé aux mines d'or du Congo Belge, eut l'idée de venir prospecter le pays des Mitsogo où il avait observé autrefois des indices révélateurs de gisements d'or.

En passant à Port-Gentil, Lambaréné, Fougamou et Mouila, il annonça qu'il allait rechercher des gisements aurifères. Tout le monde se gaussait de lui : « Il n'est pas fou ! il va chercher de l'or » ! Mais il méprisa les railleries et les critiques et ne tint aucun compte de ceux qui voulaient le détourner de son entreprise.

Arrivé en pays Mitsogo, dans la région d'Etèkè, Mombo et Punga, où j'avais passé précédemment, il se mit à examiner le terrain, à fouiller le sol, à faire creuser une multitude de trous, si bien que les indigènes lui donnèrent le surnom de « Blanc aux trous », *Gébamba sa mapodeke*.

Aujourd'hui son entreprise est devenue la Société « Or-Gabon ». Son exploitation continue et d'autres découvertes de gisements d'or ont eu lieu dans d'autres régions, notamment aux environs de Ndjolé.

Les Mitsogo, réfractaires à l'émigration en masse qui attire les Banzabi, les Masango, les Ambamba et d'autres tribus vers l'Ogowè ou l'Estuaire du Gabon, à la recherche d'un emploi, trouvent aujourd'hui, chez eux, un travail très rémunérateur, dans un pays où ils trouvent également des vivres en abondance.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BRUEL (Georges). — L'Afrique Equatoriale Française. Paris, Larose, 1918, 1 vol., IX + 558 p., ill.
 CHAILLU (Paul Belloni du). — Voyages et Aventures... o. c.
 CHAILLU (Paul Belloni du). — L'Afrique Sauvage... o. c.
 GAUTIER (R.P.). — o. c.
 WALKER (Abbé André Raponda). — Les tribus du Gabon... o. c.
 WALKER (Abbé André Raponda). — Voyage au pays des Mitsogo, 1907.
 WALKER (Abbé André Raponda). — Essai de grammaire Tsogo. *Bulletin Institut d'Etudes Centrafricaines*, Nouvelle Série, 1950, n° 1, (suppl.). p. 1-10.

CHAPITRE XIII

LES APINDJI, MARINS D'EAU DOUCE

La petite tribu des Apindji occupe aujourd'hui une étroite bande de terre sur la rive droite de la Ngouniè, entre la rivière Waka et Mouila, depuis le village de Mondo au nord, jusqu'à celui de Ngogina, au sud. D'une part, ils confinent aux Mitsogo, de l'autre, aux Bapunu ; en face sur la rive opposée, habitent les Eshira.

Contrairement aux Mitsogo, gens de montagnes, aux Eshira et aux Bapunu, gens de savanes, les Apindji sont essentiellement des gens de rivière, d'excellents mariners, de bons marins d'eau douce.

Leurs habitudes les portent de préférence vers la navigation sur la Ngouniè, de Mouila à Fougamou et de Fougamou à Mouila. Parfois même ils descendent jusqu'à l'Ogowè.

L'explorateur Paul du Chaillu raconte que le vieux Rèmandji, chef des Apindji, qui l'hébergea en 1858, se souvenait de s'être rendu autrefois chez les Enénga, vers l'actuel Lambaréné. Depuis longtemps, ajoutait-il, la route a été interceptée par l'établissement des turbulents Bakèlè, venus s'installer entre les deux pays.

Cette route n'a été réouverte que depuis l'installation des Européens dans la Ngouniè et la mise en circulation des bateaux à vapeur. Jadis, les Bakèlè ne se gênaient guère pour rançonner et piller les embarcations des maisons de commerce. Plus d'une fois, il a fallu recourir aux petites canonnières de la station navale pour les mettre à la raison.

Il ne faut pas oublier que c'est grâce aux équipes de piroguiers Apindji que commerçants, militaires, fonctionnaires civils et missionnaires ont réussi à transporter leurs bagages et leurs approvisionnements vers le haut-fleuve. A cette époque (1900) Eshira et Bapunu n'osaient pas se risquer sur la rivière pour un long voyage.

C'était alors un véritable plaisir de voir leurs pirogues filer sur la Ngouniè, au chant des barcarolles rythmées de coups de pagaies.

Primitivement les Apindji habitèrent le Haut-Ogowè (l'Okanda des premiers explorateurs) en aval de Lopé. Leur dernier village dans cette région fut Lélédi, que je visitai en 1911, lorsque je descendis le fleuve en pirogue, de Franceville à Molongui. Il était complètement isolé du reste de la tribu.

Lors de ses explorations, Monsieur de Brazza y trouva les Apindji encore assez nombreux. Il les mentionne, entre autres, dans la circonstance suivante :

« Une de mes pirogues, chargée de 44 caisses, était allée à la dérive. Je la croyais perdue pour toujours avec sa cargaison, lorsque, au lever du jour, à quelques portées de fusil devant moi, je vis la pirogue arrêtée par un rocher au milieu du torrent ; elle était intacte, mais, à chaque vague, elle menaçait de se rompre pour reprendre sa course vertigineuse. Une pirogue apindji qui suivait notre flottille de loin, avait aperçu ma pirogue en détresse et, ne me sachant pas là, s'avançait doucement pour la pousser à la dérive et la piller ensuite dans le bas-fleuve. Seul et sans pirogue, je ne pouvais rien. Mais, une balle de mon revolver qui siffla sur leur tête fit arrêter les pillards. Une autre balle tirée plus bas les fit accoster sur la rive où j'étais et ils m'aidèrent à rentrer en possession d'une partie de mes richesses que j'avais bien cru perdues. »

Un jour, pour on ne sait quel motif, — peut-être la crainte des féroces Bossyéba, apparentés aux Fang, — les chefs apindji se décidèrent à descendre l'Ogowè pour s'installer aux alentours de l'Okano et de l'île Alèmbè, vers Ndjolé.

Combien de temps restèrent-ils dans cette région ? — Je ne saurais le préciser. Le fait est que, sous la pression des Bakèlè, talonnés sans doute par les Fang, les Apindji, ne se sentant pas en sûreté, se virent forcés d'émigrer de nouveau vers le bas-fleuve.

Parvenus au confluent de l'Ogowè et de la Ngouniè, ils prirent le parti de remonter cette dernière rivière. Après un temps d'arrêt aux chutes Samba, puis aux alentours de Fougamou, les émigrants continuèrent leur montée vers leur pays actuel, où leurs nombreux villages, que du Chaillu eut l'occasion de visiter, s'échelonnèrent sur la rive droite de la Ngouniè, sans pénétrer profondément dans l'intérieur.

Ayant été jadis des riverains du Haut-Ogowè, ils voulaient rester des riverains de la Haute-Ngouniè.

D'après la tradition, leur arrivée dans ces parages aurait suivi celle des Eshira et précédé celle des Mitsogo, venus par la voie de terre.

* * *

En bordure de la Ngouniè, le pays apindji est très peu élevé. Le terrain ne prend de l'altitude que dans l'arrière-pays, à mesure qu'on approche des premières ramifications des montagnes des Mitsogo.

Toute cette région entièrement boisée et couverte d'une quantité de palmiers à huile, — l'une des plus vastes palmeraies naturelles du Gabon, — offre un contraste singulier avec la rive opposée, où, derrière un rideau de forêt plus ou moins épais, s'étendent d'immenses savanes herbeuses, entrecoupées de bosquets, où les palmiers se font rares.

Quant au réseau fluvial, il se réduit, en dehors du bief navigable de la Ngouniè, à quelques cours d'eau torrentueux, de peu d'importance, le plus souvent obstrués par les racines-échasses de nombreux *Pandanus* épineux.

Ces rivières sont, du nord au sud, — ou de Fougamou à Mouila, — la Waka, limitrophe des Mitsogo, la Migabé, le Tugu, la Dyono, la Mikuku et la Dusama. Elles prennent leur source au pays Mitsogo.

* * *

À l'instar de toutes les peuplades gabonaises, les Apindji se divisent en clans : Gévango, Mwèmbo, Mwabé, Geboï, Masoto, etc... Ce dernier est le plus nombreux. Mais ils se distinguaient surtout autrefois en gens du haut : *asi-gongo*, et gens du bas : *asi-koï*, ou encore en gens de la rivière : *asi-mbéi* et gens de la brousse : *asi-mosényè*.

Leur devise à tous est : « *Motondo ge dibe pono* ». Littéralement : Les tiges d'amômes ne ferment pas le sentier. Au figuré : L'Apindji n'a jamais fait obstacle à qui que ce soit.

Les villages apindji, autrefois nombreux et assez grands, se réduisent aujourd'hui à bien peu de chose.

Au début du siècle, lorsque les Européens s'établirent dans la Haute-Ngouniè, plusieurs villages s'échelonnaient sur la rive droite, de la Waka à Mouila et dans l'intérieur.

Sur la rivière il y avait : Mondo, Ndjamba, Bèndjè, Genonga, Ngombé, Djombo, Mandji, Moduka, Tubagèngè, Tamba, Monigo, Gédémba, Yombi, Nambyè, Divungu et Ngogina.

Dans l'intérieur, une quinzaine d'autres, dont : Motombi, Gévéndégi, etc...

De tout cela que reste-t-il ? Une demi-douzaine de villages à peine.

« Ces villages apindji, — écrit du Chaillu, — ne sont pas aussi agréables à la vue que ceux des Eshira. Dans ces derniers on trouve toujours une véranda près de la cabane : c'est là que se fait la cuisine. Au contraire, chez les Apindji, une seule pièce sert à la fois de magasin, de chambre à coucher et de cuisine.

« Les cabanes des Apindji sont construites en écorces, comme celles des Eshira, et recouvertes de larges feuilles (*manga*). Il y a ordinairement, dans chaque village, une cabane plus grande que les autres, qui appartient au chef. Les villages n'ont pas de palissades pour se défendre : ce qui prouve que ce n'est pas un peuple guerrier. »

Disons aussi que les villages apindji sont généralement plus stables que ceux de certaines tribus voisines, Eshira et Bakèlè, par exemple. Ils demeurent à la même place durant plusieurs générations. C'est une peuplade sédentaire.

En somme, depuis l'établissement des Européens dans la Haute-Ngouniè, vers 1900, les villages apindji n'ont guère changé de place. Si l'un ou l'autre s'est transporté, c'est sur l'ordre de l'Administration, et contre le gré des habitants.

Un autre fait à signaler, c'est que, depuis leur arrivée dans la Ngouniè, les Apindji n'ont construit de villages que sur la rive orientale. Ils n'ont jamais cherché à s'établir sur l'autre rive. Ils se contentent de s'y rendre, à la bonne saison, chasser ou pêcher, et logent alors dans des abris provisoires de feuilles et de branchages.

C'est dans un de ces campements de brousse que l'explorateur du Chaillu, le premier Blanc arrivé sur la Ngouniè, rencontra un de leurs chefs. Celui-ci le conduisit chez lui, l'hébergea pendant plusieurs jours et lui fournit des payeurs pour descendre jusqu'à Fougamou, des guides et des porteurs pour se rendre chez les Mitsogo.

Voici comment il raconte sa réception par les Apindji.

« Dans l'après-midi du 10 [décembre 1858], comme nous traversions un fourré très épais, nous entendîmes parler assez près de nous, et tout aussitôt nous nous trouvâmes en présence de Rèmandji, le roi de la tribu des Apindji. C'était un vieux Nègre de bonne mine. A ma vue, lui et ses compagnons demeurèrent pendant quelques minutes ébahis et silencieux. Puis le roi se mit tout-à-coup à danser d'une manière assez peu royale et passablement extravagante, criant à plusieurs reprises : « L'Esprit est venu me voir ! l'Esprit est venu voir mon pays ! »

« Lorsqu'il fut un peu calmé, il nous apprit qu'il s'était rendu là pour une partie de pêche ; il nous dit d'aller trouver ses femmes qu'il avait envoyées en avant, et qui avaient des vivres. On nous indiqua un *bando* [campement] non loin de là, où il devait passer la nuit, car son village était à une grande distance.

« Enfin, nous atteignîmes l'Olako. Mais quand Rèmandji y arriva, il n'y avait que bien peu de poisson ; ce qui fit que nous autres, pauvres affamés, nous allâmes nous coucher sans souper. Mais autre misère ! Toute la nuit, nous endureâmes des tortures inouïes, harcelés par des moustiques...

« Nous repartîmes de bonne heure, et, après trois heures de marche, la forêt s'ouvrit tout-à-coup, pour nous laisser voir le Rèmbo-Apindji [la Ngouniè]...

« Une acclamation formidable, partie d'un groupe qui s'était rassemblé autour de moi, an-
 « nonça à la population de l'autre bord, où étaient les villages, que l'« homme blanc » était arrivé.
 « On répondit de la rive opposée, où la foule s'était amassée, par une acclamation pareille, et tout
 « aussitôt quelques pirogues frêles et étroites et plusieurs radeaux traversèrent la rivière pour venir
 « nous passer de l'autre côté.

« Je descendis dans une pirogue qui fut conduite par des bateliers Apindji avec beaucoup de
 « dextérité. Les Eshira ne s'entendent pas aussi bien à la navigation. Leurs radeaux sont composés
 « de quelques troncs d'arbres liés ensemble, et leur manœuvre est très lente.

« Les cris continuèrent jusqu'à ce que je fusse installé dans la plus belle cabane du principal
 « village. C'était une espèce de hutte, très petite, mais qui avait, Dieu merci ! un avant-corps de
 « bâtiment. Je dis : Dieu merci ! car lorsque j'y eus mis tous mes bagages ; je n'avais plus de place
 « pour me retourner.

« Bientôt Rèmandji se présenta devant moi, suivi de tous les vieillards du village et des chefs
 « des villages environnants. Il m'apportait deux douzaines de poules et quelques régimes de bana-
 « nes, ainsi que des paniers de manioc ; il déposa le tout à mes pieds, et, s'adressant à moi : « J'ai
 « vu, dit-il, ce que nos pères n'ont jamais vu et ce que je n'avais jamais vu jusqu'à ce jour ! Je te
 « souhaite la bienvenue, homme blanc ! ô esprit ! » Puis, se tournant vers Minsho : « Je remercie
 « ton père, ajouta-t-il, de m'avoir envoyé cet esprit, car rien de plus heureux ne pouvait nous
 « arriver. »

« Puis il reprit : « Sois content, esprit, et mange ce que nous avons à t'offrir. »

« Là-dessus, à mon grand étonnement, on me présenta un esclave garrotté, et Rèmandji
 « ajouta encore : « Tuez-le pour votre souper ! il est tendre et gras, et vous devez avoir faim ! »

« Je fus quelque temps à revenir de ma surprise. Puis, je détournai brusquement la tête, je
 « crachai à terre pour exprimer énergiquement mon dégoût, et je dis à Minsho que j'avais horreur
 « des peuples qui se nourrissaient de chair humaine, et que ni moi ni ma nation n'avions jamais
 « commis un pareil crime.

« A quoi Rèmandji répliqua simplement : « On nous a toujours dit que vous autres, Blancs,
 « vous mangiez des hommes. Pourquoi donc venez-vous de si loin chercher ici nos hommes, nos
 « femmes et nos enfants ? Est-ce que vous ne les engraissez pas dans votre pays pour les manger ?
 « C'est pourquoi je vous donne cet esclave ; vous pouvez le tuer et vous en régaler, si bon vous
 « semble. »

« Il fut fort difficile de faire comprendre au roi qu'il était dans l'erreur, et que nous ne man-
 « gions pas les esclaves. A son point de vue, tout ce que je lui objectais était absurde. — « Si
 « vous ne mangez pas vos esclaves, à quoi vous servent-ils ? » Voilà ce qu'il répétait sans cesse.
 « J'avais beau faire ; l'organisation du travail et les exigences de l'économie sociale dans certains
 « pays étaient des mystères qui ne pouvaient entrer dans la tête de Sa Majesté.

« Quand mon souper fut prêt, Rèmandji vint goûter des mets et de l'eau qu'on m'avait ser-
 « vis. C'est une coutume observée dans chaque tribu. On prouve ainsi à son hôte qu'il ne court
 « aucun risque d'être empoisonné. Les femmes mêmes goûtent les aliments avant de les servir à
 « leur mari car elles n'ont pas le droit de s'asseoir à la table de leur maître...

« Comme à l'ordinaire, mon extérieur remplit ces peuples d'étonnement. A la fin, plusieurs
 « de mes visiteurs me prièrent instamment de retirer mes chaussures, afin de leur montrer si
 « j'avais le pied comme eux. Je leur demande, assez surpris, pourquoi ils paraissent avoir des dou-
 « tes à ce sujet, et j'appris qu'ils supposaient que je pouvais ressembler aux gens d'une certaine
 « tribu très reculée dans l'intérieur, qu'ils appelaient Sapadis et avaient le pied fourchu comme
 « l'antilope. »

Cette tradition avait en effet cours autrefois, partout au Gabon, depuis le Cap Lopez jusque chez les Apindji, en passant par les Nkomi, les Bakèlè, les Eshira, pour continuer chez les Bapunu, les Mitsogo, les Masango, etc...

Partout aussi, les gens étaient persuadés que les Blancs qui fabriquaient les étoffes apportées chez eux par les commerçants n'étaient pas faits comme les Européens, mais qu'ils formaient une race à part, — les Mindongo, — n'ayant qu'un seul œil au milieu du front. D'où l'adage connu : « *Mondongo a saa, Gébamba a nimba mipoto !* » Le « Mondongo » fabrique et le Blanc trafique !

Mais reprenons le récit de du Chaillu :

« Le pays est plein de palmiers... Je n'ai jamais vu une telle quantité de palmiers, tous chargés de noix mûres. On pourrait aisément expédier sur des radeaux jusqu'au littoral des milliers de tonnes d'huile, si une fois le commerce était libre. L'Apindji mange les noix dont il paraît d'ailleurs se bien trouver... Ils fabriquent peu d'huile et s'en servent surtout pour oindre leur chevelure et leur corps. Ils ne trouvent de chalands que chez les Eshira, qui leur prennent d'eux leurs si peu de calebasses d'huile chaque année, et à si bon compte, que cela ne vaut pas la peine d'en parler.

« Les Apindji sont, pour des Africains, un peuple très industriel... Ils utilisent les parties filamenteuses de la feuille d'un certain palmier qui croît en abondance dans le pays, pour fabriquer une belle étoffe qui est renommée chez toutes les tribus. On la fabrique par petits carrés qu'on appelle *mbongo*. C'est ainsi qu'elle est transmise de tribu en tribu jusqu'au littoral, suivant l'organisation du commerce. Les autres tribus plus loin à l'est font aussi de cette toile. Mais les Apindji ont la réputation de fabriquer la toile la plus moelleuse qui se trouve dans toute cette contrée. Quelques-uns de leurs échantillons colorés sont fort beaux... Pour appliquer les couleurs, ils commencent par teindre les fils, et les disposent ensuite fort ingénieusement dans leurs tissus. Il faut un jour pour fabriquer un carré d'étoffe unie, et deux, ou quelquefois trois, pour les étoffes de plusieurs couleurs... »

« Tous les hommes sont tisserands chez les Apindji. Leur métier, assez compliqué, ressemble beaucoup à celui dont se servent les Eshira... Ce métier est étendu sous l'avant-corps de la cabane. C'est un spectacle agréable et réjouissant, quand on se promène dans la rue, que tous ces travailleurs occupés à tisser une belle et excellente étoffe...

« Pour faire un *ndèngui* ou pagne on coud ensemble plusieurs carrés de toile au moyen d'une aiguille de bois et d'un fil d'herbe : cette couture est aussi soignée que les nôtres.

« Les hommes sont leurs propres tailleurs. »

Les femmes tressent des nattes et des paniers, mais elles ne confectionnent pas de tissus.

* * *

Par ordre chronologique, c'est la Mission catholique de Saint-Martin des Apindji qui s'installe la première dans le pays, le 1^{er} juin 1900.

Ensuite, les diverses factoreries de la Compagnie de la Haute Ngouniè (H.N.G.) à Sindara, Fougamou, Mandji et Mouila où séjournait le Directeur.

Quelque temps après, arrivèrent les militaires, appelés pour réprimer la révolte des Mitsogo (1904).

Quand le calme fut assuré dans la région, les militaires évacuèrent Mouila définitivement ainsi que leurs autres postes de l'intérieur, pour faire place à l'Administration civile.

Depuis lors Mouila s'est développé dans tous les sens. D'abord chef-lieu de Circonscription, puis de Département, ensuite de Région, cette localité est en train de se transformer en Commune mixte, avec un Administrateur-Maire à la tête.

Les maisons de commerce françaises et étrangères se sont multipliées. Des routes automobiles sillonnent le pays de tous les côtés : de Mouila à Fougamou, Sindara, Lambaréné, Kango et Libreville ; de Mouila à Ndèndè avec bifurcation vers Tchibanga et Mayumba, d'une part ; Mbigou et Mimongo (ou Géndjambwè) d'autre part ; enfin de Mouila à Dolisie et au Congo-Océan en passant encore par Ndèndè qui se trouve ainsi à la croisée de toutes ces routes. On a créé également un aérodrome.

Par ailleurs, la Mission de Saint-Martin, trop éloignée du Centre administratif et commercial a été fermée et transportée à Mouila même, sous la dénomination de Mission Saint-Etienne. Depuis peu cette Mission est devenue le siège d'un nouvel évêché suffragant de Libreville.

Mais dans tout cela que sont devenus les Apindji ?

Disons tout d'abord que dans le Haut-Ogowè d'où ils émigrèrent autrefois, on n'en parle plus. Il y a longtemps que leur dernier village dans ces régions, Lélédi, n'existe plus. La tribu y est complètement éteinte.

Dans la Haute-Ngouniè, les Apindji existent encore, mais en nombre infime. La plupart des jeunes gens ont abandonné leurs villages pour aller s'établir, non pas à Mouila, à proximité de leurs familles, mais dans des contrées éloignées : Fougamou, Sindara et surtout Lambaréné.

Là, ils se trouvent libérés des influences néfastes des anciens qui, sous prétexte de Bwiti et autres pratiques fétichistes, maintenaient les enfants dans un complexe d'infériorité vis-à-vis de ceux des autres tribus, en les empêchant de s'instruire et d'évoluer au rythme de leurs petits camarades eshira, bapunu et bavungu.

Aujourd'hui une ère nouvelle semble s'être levée. Malheureusement elle apparaît lorsque la tribu des Apindji est en pleine voie d'extinction.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BRAZZA (Pierre Savorgnan de). — Voyages dans l'Ouest Africain. Paris, Le Tour du Monde 1887-1888, T. LIV (1887), p. 289-336, 36 grav., 1 c. et T. LVI (1888), p. 1-64, 54 grav.
 CHAILLU (Paul Belloni du). — Voyages et Aventures... o. c.
 CHAILLU (Paul Belloni du). — L'Afrique Sauvage... o. c.
 Notes personnelles.
-

CHAPITRE XIV

LES BAKÈLÈ, NTOMBOLI OU BONGOMO DU GABON

Les Bakèlè, appelés aussi, suivant les régions, Ntomboli ou Bongomo (dont les Fang ont fait Bingom) forment encore une peuplade assez nombreuse, à laquelle se rattachent les Shakè de l'Ogowè-Ivindo et les Mbanhu de la Haute-Passa.

Par la langue, les Bakèlè s'apparentent plus ou moins d'une part aux Benga, Kombè et Bakota, d'autre part aux Fang et aux Béséki ou Sékyani, comme on peut s'en rendre compte par les exemples suivants :

	Corps	Tête	Nez	Animal	Chien
1. Bakèlè	<i>nyulu</i>	<i>mulyè</i>	<i>dyuyu</i>	<i>titi</i>	<i>mbya</i>
2. Benga	<i>nyolo</i>	<i>molo</i>	<i>vidjo</i>	<i>tito</i>	<i>mbwa</i>
3. Bakota	<i>nyulu</i>	<i>molo</i>	<i>dyonwu</i>	<i>sito</i>	<i>mwandi</i>
4. Kombè		<i>molo</i>	<i>dyolo</i>	<i>situ</i>	<i>mbwa</i>
5. Beseki	<i>nyotsu</i>	<i>motè</i>	<i>dyoyu</i>		<i>mbwé</i>
6. Fang	<i>nyul</i>	<i>nlo</i>	<i>dzü</i>	<i>tsit</i>	<i>mvu</i>
	Poule	Arbre	Fruit	Aliments	Eau
1. Bakèlè	<i>kuba</i>	<i>dyélé</i>	<i>abuma</i>	<i>lédya</i>	<i>madiba</i>
2. Benga	<i>kuba</i>	<i>élé</i>	<i>ébuma</i>	<i>bédja</i>	<i>miba</i>
3. Bakota		<i>mwélé</i>	<i>ébuma</i>	<i>madja</i>	<i>madjiba</i>
4. Kombè	<i>kuba</i>	<i>élé</i>	<i>ébuma</i>	<i>bedja</i>	<i>méba</i>
5. Beseki	<i>ngubo</i>	<i>yètsi</i>	<i>ibuma</i>	<i>byabédyékhé</i>	
6. Fang	<i>ku</i>	<i>éli</i>	<i>ébma</i>	<i>bidzi</i>	<i>mèdzim</i>
	Banane-cochon	Chemin	Chaleur	Faim	Sommeil
1. Bakèlè	<i>akondo</i>	<i>ndzèda</i>	<i>vyosa</i>	<i>nzala</i>	<i>alo</i>
2. Benga	<i>lékoyi</i>	<i>ndjéa</i>	<i>vyohi</i>	<i>ndja</i>	<i>viyo</i>
3. Bakota	<i>ikondo</i>		<i>yoyi</i>	nza	<i>iyo</i>
4. Kombè	<i>ékoyi</i>	<i>ndjéla</i>	<i>vyohi</i>	<i>rayi</i>	<i>viyo</i>
5. Beseki	<i>dikondo</i>	<i>ndjé</i>	<i>vyosa</i>	<i>ndja</i>	<i>vido</i>
6. Fang	<i>ékon</i>	<i>nzèn</i>	<i>vyè</i>	<i>nzè</i>	<i>oyo</i>
	Mort	Cadavre	Buffle	Pirogue	
1. Bakèlè	<i>legwa</i>	<i>akyénghé</i>	<i>nyatsé</i>	<i>byalè</i>	
2. Benga	<i>iwédo</i>	<i>ékéngo</i>	<i>nyati</i>	<i>bwalo</i>	
3. Bakota		<i>ékéngé</i>	<i>nyare</i>		
4. Kombè	<i>iwédi</i>		<i>nyali</i>	<i>mwalo</i>	
5. Beseki		<i>ékyéngi</i>		<i>watsi</i>	
6. Fang	<i>awu</i>		<i>nyar</i>	<i>byal</i>	

Au point de vue linguistique, les Bakèlè se divisent en Bakèlè « *mè ko na* » et en Bakèlè « *mè ya na* », formule usuelle « je dis que » de début de discours.

Entre autres anomalies, la langue des Bakèlè comporte deux lettres interchangeables, les consonnes *d* et *l*, prononcées d'une façon particulière, en roulant la langue. Chez les Mbanhu, ces deux consonnes sont remplacées par la semi-voyelle *y* tandis que les Bakèlè avoisinant les Eshira ont tendance à leur substituer la consonne *r*, fréquente chez cette dernière tribu.

* * *

Une carte publiée en 1867 par les soins de la Marine marque parfaitement la position et l'ordre d'arrivée des peuplades sur l'Estuaire et les deux rives du Como : en avant les Mpongwè, derrière eux, sur les rives, les Béséki ou Sékyani ; puis les Bakèlè, établis surtout sur la rive gauche, enfin les Fang. Du temps des Lieutenants de vaisseau Braouezec et Genoyer, qui achevèrent de reconnaître le Muni, la Monda et le Como (1864), les Bakèlè, assez nombreux encore dans ces parages, se trouvaient sur le Rembouè, notamment à Ntché-Ntchuwa où ils cohabitaient avec les Mpongwè et les Beséki, et sur la rive gauche du Como, avec deux petits villages, Ntchimbi, et un autre entre l'Ikoï (1) et l'Imyènè. Ceux-ci restèrent sur place, lors de l'émigration vers l'Ogowè, par suite de l'invasion des Fang, et vinrent plus tard à Libreville au quartier de Nomb'Akèlè (colline ou butte des Akèlè), au voisinage de la rivière Mbatavéa. Ce village est devenu aujourd'hui le quartier de Nomb'Akèlè, quartier nerveux de Libreville, habité par une population très mêlée, de toute race, de toute langue et de tout acabit. Quant aux Bongomo du district de Mékambo, ils se déclarent originaires de la Ngouniè. Ils décrivent ainsi ce pays : d'un côté la savane giboyeuse, de l'autre une zone de montagnes. Ce qui est conforme à la réalité. Ils disent aussi que leur ancêtre Ndinga y aurait fait ou subi une grande guerre appelée *mumbanga*, et qu'ensuite ils se seraient séparés en deux groupes, l'un se dirigeant vers l'aval de la Ngouniè, l'autre vers l'aval de l'Ogowè. Ils ne donnent pas d'autre explication de leur présence à Mékambo, mais affirment seulement qu'ils y ont trouvé les Mahongwè déjà installés.

Les Bongomo mentionnent également la guerre *épupuwa* causée, d'après eux, par les Minzabi ou Bakwélé. Leur tradition signale également la traversée d'une « grande eau salée », à l'instar des Evia (ou Ivéa) de la basse Ngouniè qui se souviennent d'avoir habité jadis sur les bords de l'Océan (*midjoki-djoki*).

A l'heure actuelle les groupements Bakèlè se répartissent comme suit :

1^o) **Estuaire** : il ne reste plus, en fait de village, qu'une pêcherie installée dans l'île Dambè (Coniquet). Quelques familles habitent Libreville ou ses alentours, ainsi que des travailleurs venus de l'intérieur.

2^o) **Monda** : en 1856, à son retour de chez les Fang du Haut-Tèmboni, avec lesquels il venait de prendre contact, l'explorateur du Chaillu passa par la Monda. Il y rencontra des villages bakèlè dont il fait une longue description et, à proximité de leurs villages, dans la rivière Ikoï, il fut l'hôte de missionnaires protestants nord-américains établis dans la région. Il y a bien longtemps que ces villages ont disparu devant l'envahissement des Fang.

3^o) **Rèmbouè** : des nombreux villages bakèlè échelonnés autrefois tout le long du Rèmbouè : Ntché-Ntchuwa, Mandji, Agondjo, etc..., il n'en existe plus un seul ; tous ont pris le chemin de l'Ogowè.

(1) Le territoire du Gabon comprend trois rivières portant le nom d'Ikoï. L'une située à l'intérieur du pays est le principal tributaire de la Ngouniè, sur la rive droite de ce cours d'eau. La deuxième est un affluent de la Monda et la troisième se jette dans l'Estuaire. Ces deux dernières ne sont séparées, dans leur partie supérieure, que par une bande de terre où les indigènes halaient leurs pirogues pour passer d'un bassin à l'autre. (A.W.)

4^o) **Fernan-Vaz** : c'est dans le Haut-Rèmbo-Nkomi que du Chaillu prit contact de nouveau avec les Bakèlè, par l'entremise de son ami, le chef nkomi Ngèngéza, du village Ngumbi, qui exerçait à cette époque (1857) le monopole du commerce avec les races de l'intérieur. Les Bakèlè occupaient alors tout le bassin de l'Owangè, affluent du Rèmbo-Nkomi, la chaîne des monts Sankolo et, sauf erreur, certains coins du lac Ezanga. Ils confinaient, d'un côté, aux Eshira des savanes et, de l'autre, aux Bakèlè du Haut-Davo. L'un de leurs principaux chefs, en relations commerciales avec Ngèngéza, était Obindji, chez qui du Chaillu demeura quelques jours, chassant le gorille et visitant les chantiers de bois d'ébène ; il a dessiné son portrait dans un de ses ouvrages. Vers 1900, un autre chef influent de la tribu fut Pissima qui fit instruire ses enfants par les missionnaires établis à Sainte-Croix et N.-D. des Trois-Epis. Il existe encore des Bakèlè dans cette région ; ils sont très mêlés aux Eshira, avec lesquels ils se marient fréquemment.

5^o) **Moyen-Ogowè** : du Poste administratif de Lambaréné dépendent un certain nombre de villages Bakèlè, ayant à leur tête, comme chef de canton, un conseiller à l'Assemblée territoriale du Gabon. J'ai aussi souvenance d'un grand village de la même tribu, situé en face de la ville de Lambaréné, sur la rive gauche. Il avait été fondé jadis par des Bakèlè émigrés du Rèmboù, il y a près d'un siècle, sous le déferlement des hordes fang. Un autre village des environs, Ndjamby'alikè (aujourd'hui dénommé Nzam'alighe par les Fang) a été fondé également par des Bakèlè. En remontant vers Ndjolé, on retrouve des noms bakèlè ; entre autres, Samkita (plus exactement Sambékita) que l'anglais Bowdich signalait déjà en 1815 comme « capitale du royaume kèlè », sous le nom de Samaschiale, et l'ancien village de Talaguga, sur la terre ferme. De ces parages, les Bakèlè auraient chassé autrefois la tribu des Apindji qui, descendant l'Ogowè, alla se réfugier dans la haute Ngouniè, entre la Waka et les plaines de Mouila.

6^o) **Ngouniè** : en 1899, lorsqu'on remontait la Ngouniè, on rencontrait sur son passage de nombreux centres populeux, habités par les Bakèlè : Mandjibè, Ogumompèmba (le fromager blanc), Beboto, Nkomadèkè, l'embouchure de l'Ikoï (Lekodjè), Davo et Manga. En amont, les Bakèlè du mont Isongi et, plus à l'intérieur, à plusieurs jours de marche, ceux de Sakignè, de Satokè et du Haut-Ikoï. La plupart de ces villages ont disparu. En 1940, des gens de l'intérieur ont construit un village à mi-route entre la Mission Saint-Martin et le poste de Mouila. Signalons encore, sur la rive gauche, vers la route de Fougamou, quelques villages espacés dans la forêt (Haut-Davo et Haute-Bondolè), en relations avec ceux du lac Ezanga.

7^o) **Autres groupements** : pour terminer cette longue liste de groupements bakèlè, nous dirons qu'on rencontre aussi des fractions de cette tribu dans les régions de Mimomgo (ou Géndjambwè), de Koulamoutou, de Lastoursville, de Franceville et de Mèkambo, sans compter les Shakè, les Mbanhu et les Ntomboli qui leur sont apparentés.

* * *

Outre les combats qu'ils eurent à livrer longtemps aux Fang pour essayer d'enrayer leur marche en avant et les guerres citées plus haut, les Bakèlè, d'humeur batailleuse, *batu ba dibadi*, comme le dit leur devise, ne se firent pas scrupule d'attaquer d'autres tribus plus faibles ou plus pacifiques : Mitsogo, Masango, Banzabi, Simba, Bavili de la Ngouniè, Ivéa et Apindji. Ils surprenaient les villages, saccageaient les plantations, mettaient le feu aux cases, pillaient le bétail et la volaille, massacraient les habitants ou les emmenaient en captivité pour les revendre ensuite comme esclaves. Aux environs des chutes de Samba, les Bakèlè d'Isongi et ceux du Davo furent longtemps la terreur des Bavili de Vambala, de Boualè et des Ivéa-Ngosi. En 1899, lors de la fondation du Poste et de la Mission de Sindara, les exploits du fameux chef Ndimba étaient encore

dans toutes les mémoires. Il venait d'être tué peu d'années auparavant d'un coup de fusil par un homme du village de Mubu, à une heure de marche des chutes. Dans une tournée de ministère que je fis en 1911, vers la Liboumbi, je couchai dans un village de Bongomo. Ils parlaient d'aller faire la guerre aux villages Bawandji voisins, lorsqu'ils auraient terminé l'abattage des arbres de leurs plantations. Bon nombre des esclaves vendus aux négriers par les Nkomi, les Orungu et les Mpongwè de la côte leur furent fournis par les Bakèlè.

Comme nous l'avons relaté ci-dessus l'anglais Bowdich fut le premier à signaler l'existence des Bakèlè dans l'Ogowè (1815), puis du Chaillu fit leur connaissance dans la Monda et dans le Rèmbo-Nkomi (1856-57).

Sur la côte, le 29 août 1846, le Lieutenant de vaisseau Pigeard, commandant le brick « Caraïbe », avec l'ingénieur Deschamps qui lui est adjoint, remontant l'Estuaire du Gabon et le Como jusqu'au delà de Kango passent devant des villages bakèlè. Le 2 décembre suivant, le Lieutenant de vaisseau Mecquet conclut un accord avec les chefs sékyani et bakèlè de la région.

En 1864, c'est au tour de Braouezec et Genoyer, autres officiers de la marine, d'achever la reconnaissance du pays. En 1865 Bruce Walker, commerçant anglais, part du Haut-Rèmbouè par la voie de terre, sous la conduite de guides bakèlè, pour déboucher dans l'Ogowè, aux environs du petit groupe d'îles qui porte son nom. Ses porteurs pillent une partie de ses bagages et se montrent souvent hostiles. Dans l'Estuaire même, les Bakèlè se rendirent coupables d'autres actes de brigandage.

C'étaient eux qui avaient pillé et fait prisonniers les européens délivrés par Georges Rassondji, ce qui valut à celui-ci la visite de remerciement de l'amiral français qui faillit tourner au tragique (voir Première partie, Chapitre V).

C'est encore vraisemblablement eux (ou les Sekyani) qui, après avoir tué leurs cinq compagnons, firent prisonniers quatre marins anglais qui ne purent être délivrés que sur l'intervention pressante du roi Denis, libération à l'occasion de laquelle la reine Victoria envoya ses nombreux présents au roi (Voir Première partie, Chapitre II).

* * *

La première Mission chrétienne installée chez les Bakèlè est la Mission protestante de l'Ikoï, affluent de la Monda, au nord du Gabon ; nous en avons déjà parlé. Dans la suite, une autre Mission protestante américaine fut fondée chez les Bakèlè de l'Ogowè, au lieu-dit Talagouga, sur la terre ferme. La fondation de Samkita, également en pays bakèlè, n'eut lieu que beaucoup plus tard, lorsque les Fang affluaient déjà sur l'Ogowè.

Quant aux catholiques, à vrai dire, ils n'ont jamais installé de Mission spécialement vouée aux Bakèlè, comme autrefois Saint-Joseph des Benga, Saint-Pierre Claver des Aduma, Saint-Martin des Apindji, Sainte-Croix des Eshira, ou les Missions actuelles des Fang au Woleu-Ntèm. Mais de nombreux Bakèlè ont pu profiter des autres missions de Libreville, Donguila, Lambaréné, Sainte-Croix et N.-D. des Trois-Épis à Sindara, où, à certains moments, les jeunes garçons de cette race furent presque en majorité à l'école primaire comme à l'école professionnelle.

* * *

Chez les Bakèlè, comme pour toutes les races du Gabon, le clan est la cellule la plus importante de la société. Comme les Fang, les Mpongwè et les Benga, les Bakèlè forment des clans consanguins, c'est-à-dire que les enfants entrent dans le clan du père ; c'est le régime dit patriarcal ou à parenté patrilineaire. Ces clans, dont l'énumération serait trop longue, sont parfois éloignés les

uns des autres d'un jour à deux jours de marche, et même davantage, comme j'ai pu le constater durant mon double séjour à Sindara, entre les Bakèlè de Manga et ceux de Sakignè, de Satokè et du Haut-Ikoï (région de la Ngouniè). Sur une carte complète du Gabon, les divers groupements Bakèlè formeraient une multitude de taches disséminées de tous côtés.

Les Bakèlè, surtout certains chefs ou personnages riches, pratiquaient et pratiquent encore aujourd'hui la polygamie à un haut degré. C'est ainsi qu'on a vu le vieux chef Wolubu, cité par M. l'Administrateur Maclatchy dans un rapport daté de 1945 (1), laisser cinquante femmes en héritage à son fils Myanda. Tandis qu'à côté, de pauvres gens ont des difficultés insurmontables pour se procurer une seule épouse. Dans la région côtière, la polygamie ou du moins la monopolisation d'un si grand nombre d'épouses par des hommes mûrs ou des vieillards décrépits, s'atténue peu à peu. Mais il faudra encore bien des années avant qu'elle disparaisse complètement.

Contrairement à ce qui se pratique chez les Fang, les Benga et les races de langue omyènè où l'opération de la circoncision est subie parfois dès le bas-âge, les Bakèlè attendent l'âge adulte afin de prouver leur courage et leur résistance à la douleur.

« La ségrégation pendant cinq ou six mois, — écrit M. Maclatchy, — est de règle pour les « futurs patients. Les néophytes suivent un régime alimentaire fortement carné. La cérémonie « elle-même est préparée longtemps à l'avance et de nombreuses invitations sont lancées aux voi- « sins et aux parents. La fête préparatoire commence deux jours avant la cérémonie et bat son « plein la veille. De nombreux cabris sont immolés et dévorés. Ce prélude se passe entièrement en « danses, ripailles et beuveries de vin de palme auquel sont mélangés des excitants. Au jour con- « venu, le futur circoncis est vêtu d'un pagne de raphia blanc et ceint, à hauteur de l'épigastre, « d'une ceinture en lianes de rotin tressées large de trois doigts et fixée autour du corps par deux « cordelettes en raphia. Une peau de genette pend entre les jambes, attachée à la ceinture. La « parure consiste en bracelets d'ivoire aux poignets, colliers de perles rouges, bracelets de cuivre « aux chevilles. Un chapeau sur lequel est fixée une statuette de bois, entourée de peau de man- « dinie, fétiche du clan, est adapté sur la tête à l'aide d'une jugulaire. Le néophyte a le visage « barbouillé de kaolin blanc et le corps de poudre rouge de *padouk*. Les hommes se réunissent et « se rendent à la case de l'opérateur ; ce dernier, peint en blanc et rouge, se joint à eux et tout « le cortège se rend sur les lieux de l'opération en chantant et en dansant. »

Par ailleurs le *Mwéli* (ou *Mwiri* des Eshira et des Bapunu) est une association d'hommes, acceptant les garçons dès l'âge de la puberté.

« En fait, — écrit encore M. Maclatchy, — tous les hommes font partie du *Mwiri*, de peur « d'être considérés comme imbéciles ou sans courage. D'ailleurs les jeunes gens ont hâte d'y en- « trer, afin de pouvoir faire figure d'hommes.

« Le *Mwiri* a une grande importance sociale. C'est une sorte de police secrète destinée à pu- « nir les meurtres et les vols en recherchant les coupables. Il a en outre une fonction économique « et devient alors un véritable facteur social de conservation. Quand une exploitation abusive « de la brousse amène une rarification des fruits, du gibier, du poisson, etc..., le *Mwiri* intervient « pour la faire cesser. Il décrète terrain réservé telle portion de brousse pendant deux ou trois « ans. Il sera interdit d'y chasser, d'y pêcher, d'y couper des arbres, d'y cueillir des fruits... Les « ruisseaux interdits sont barrés. Il en est de même des pistes d'accès aux lots réservés. Personne « ne doit franchir ces limites.

(1) Le texte de MACLATCHY auquel fait allusion l'auteur et qui a bien été publié en 1945 (voir références en fin de chapitre) est en fait un long extrait d'un rapport du même, rédigé en 1936.

« Enfin un troisième privilège du *Mwiri* est d'inspirer une crainte salutaire aux femmes, afin de les obliger à accomplir strictement les travaux ménagers. »

L'initiation à cette secte est très sévère. Il faut passer par une série de brimades et d'épreuves douloureuses. Comme signe distinctif, les initiés portent un tatouage au poignet et un autre sur l'avant-bras : *lékimba*, *dikimba* ou *dikimbo*. Pour le tatouage du poignet, le jeune aspirant a les yeux bandés. Pour celui de l'avant-bras, on lui laisse voir l'opération, car il est déjà initié et sait qu'il ne doit plus rien dévoiler, tandis qu'à la première opération, il pourrait s'enfuir à la vue du rasoir et aller rapporter la chose à ses camarades. Il doit leur faire croire que c'est Mangongo qui l'a mordu.

Le *Ndjembè* ou *Nzembè* est une société de femmes commune à la plupart des races gabonaises. « C'est, semble-t-il, écrit M. l'Administrateur Maclatchy, une association destinée à répondre au *Mwiri*. Son organisation est d'ailleurs copiée presque exactement sur lui et elle réunit la totalité des femmes. Son but m'est toujours resté mystérieux, bien qu'il m'ait paru que cette confrérie fut surtout une sorte de syndicat contre l'élément mâle. L'initiation est précédée d'un noviciat que les jeunes filles doivent suivre en brousse dans une case isolée. Elles sont vêtues de feuilles à l'exclusion de tout autre vêtement et ne doivent subir aucun contact sexuel, ni même regarder un homme. Comme pour le *Mwiri*, a lieu une série d'épreuves physiques destinées à mettre en valeur le courage des postulantes. Ce sont les mêmes épreuves à base de souffrance physique, d'un symbolisme qui peut paraître redoutable et que l'on trouve dans toutes les initiations secrètes ».

Le *Mwéli* ou *Mwiri* correspondrait au *Mongala* des races du Haut-Ogowè, et le *Ndjembè* ou *Nzembè* serait l'équivalent du *Lésimbi* des mêmes contrées.

En règle générale, les Bakèlè ne connaissent pas le *Bwiti*, association secrète dont la principale cérémonie d'initiation consiste dans l'absorption d'une certaine quantité d'écorce d'iboga. Ils ne l'adoptent que lorsqu'ils voisinent avec des tribus qui y sont initiées : Eshira, Masango, Mitsogo, etc...

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BOWDICH. — o. c.

ECKENDORFF (Jean). — Note sur les tribus des Subdivisions de Makokou et de Mékambo (Gabon). Brazzaville, *Bulletin de l'Institut d'Etudes Centrafricaines*, 1945, vol. I, fasc. 1, p. 87-95, 1 c.

GAUTIER (R.P.). — o. c.

MACLATCHY (Alain). — L'organisation sociale des populations de la Région de Mimongo (Gabon). Brazzaville, *Bulletin de l'Institut d'Etudes Centrafricaines*, 1945, vol. I, fasc. 1, p. 53-81, 1 c.

CHAPITRE XV

LES FANG, DERNIERS ARRIVÉS A LA CÔTE

Il est nécessaire de dissiper un malentendu qui n'a que trop duré. Il s'agit du nom de « Pahouin » donné parfois aux Fang.

D'abord ce mot n'a en lui-même rien d'offensant ni de déshonorant : ce n'est ni une injure, ni un terme de mépris. Il n'est qu'une simple déformation ou, plus exactement, deux déformations successives du mot Fang passant par la bouche des Omyènè puis par celle des Français.

Ce qui est arrivé au mot Fang se constate partout pour les appellations ethniques. Chaque tribu, chaque peuple les accommode à sa façon, selon le génie de sa propre langue, aussi bien en Europe qu'en Afrique.

C'est ainsi que le mot Français se traduit par Francès, French, Franzosen et Fala ; le mot English par Inglès, Englander, Anglais et Ngèsi...

De même Mitsogo devient, selon les idiomes : Mitsogu, Misokè, Isogo... ; Galoa : Kalo, Kalu, Kala... ; Gisira : Gésiya, Gisita, Asila... ; Mpongwè : Pongwé, Pongu, Pongo, Fong...

Il est donc tout à fait normal que le mot Fang subisse également des déformations dans la bouche des autres tribus, comme d'ailleurs eux-mêmes déforment singulièrement les appellations des autres races.

C'est de là que le mot Fang est devenu simultanément : Pango, Pangu, Pamu, Pamo, Pamwè, et finalement « Pahouin », selon les différents idiomes.

Cette dernière modification s'explique d'ailleurs grammaticalement. Dans nos langues gabonaises les consonnes *f* et *p* sont souvent interchangeable. Ainsi quand l'Omyènè dit *épélé*, assiette, le fang dira *efel* ; *ipaki* (bonnet) devient *afak* ; *mpemba* (pain) : *mɛma* ; *mpira* (poudre) : *efira* ; *mpévi* (essence d'arbre) : *fép*.

Par ailleurs la langue omyènè n'admet pas de substantif commençant par *p* ; on adjoint toujours à celui-ci un *m* initial. Exemple : *mpongwè*, *mpono*, *mpaga*. L'Omyènè n'admet pas de désinence brusque comme *Fang*, *mbang*, *ngang*..., mais les adoucit en ajoutant une voyelle.

C'est ainsi que du mot *Fang*, l'Omyènè a fait *Mfang* avec la désinence adoucie *oué* (*ou-wé*) ce qui donne Mpangoué. Le génie de la langue française a fait que, en copiant l'omyènè, il supprime le *m* initial et transporte la voyelle nasale à la fin : nous obtenons ainsi Pahouin, désinence qui, il faut bien le reconnaître, est assez disgracieuse...

Nous devons remarquer en outre que certains termes inoffensifs à l'origine prennent à la longue un sens péjoratif pour certaines personnes en raison de leur habitude d'y ajouter un qualificatif qui, lui seul, est péjoratif ; tel fut le sort des mots nègre, mulâtre... pahouin.

Tels sont, à mon avis, les principaux motifs qui font que les Fang s'offusquent de s'entendre appeler Pahouin, mot qui, à l'origine, n'avait rien que de très normal.

* * *

L'arrivée des Fang vers la côte occidentale d'Afrique (Gabon) a suivi d'assez près l'abolition de la traite des esclaves et la signature des traités de 1839 et 1842, entre les deux principaux chefs mpongwè et le futur Amiral Bouët-Willamez. On les signala pour la première fois dans le Haut-Como (Olomb'Ompolo des Mpongwè) à peu près au moment de l'arrivée des premiers missionnaires protestant (Rév. Wilson, 1842) et catholique (P. Bessieux, 1844). En 1846, le Lieutenant de vaisseau Pigéard, commandant un brick de la marine, fut chargé d'aller nouer des relations amicales avec les tribus du Como et de les préparer à fréquenter les Blancs. Mais il ne put atteindre les villages fang, qui se trouvaient encore à cette époque au delà du confluent de la Mbè et du Como. Il dut s'arrêter probablement vers le village actuel de Fula-Bifum. Quelques années plus tard, en 1855, l'explorateur Paul du Chaillu réussit, le premier, à prendre contact avec les Fang, vers le Haut-Muni, dans la région des Monts de Cristal. Il fut conduit chez le chef fang Ndjaye par des guides asékyaï fournis par un chef des environs.

Leur origine est très discutée. En 1887, un missionnaire du Gabon, le P. Neu, écrivait :

« Il y a une vingtaine d'années, on ignorait tout de cette tribu. Aujourd'hui, ils ont envahi le Gabon de toute part. Mais d'où viennent-ils ? Pourquoi ont-ils quitté en masse leur pays d'origine ? Quelle force inconnue les pousse vers l'Océan ?

« La réponse à ces questions n'est pas facile. Le centre de l'Afrique est loin d'avoir livré tous ses mystères, et les Pahouins sont trop peu versés en géographie pour pouvoir nous dire eux-mêmes où se trouve leur pays d'origine. Cependant, les chefs, les vieillards interrogés ont toujours été unanimes à indiquer le nord-est du Gabon comme direction suivie dans leurs migrations ; de plus, ils affirment venir de très loin. Un vieillard à cheveux blancs me disait un jour qu'il a été en route pendant deux cents lunes, un autre me parlait de onze années (ou saisons sèches).

« Sans doute ces affirmations ne doivent pas être prises à la lettre. Les Pahouin voyagent comme ont voyagé les Patriarches, n'ayant pas de provisions préparées d'avance et ne trouvant pas d'hôtellerie sur leur chemin, ils s'arrêtent, dressent leur tentes ; les hommes chassent, les femmes ensemencent la terre et, après la récolte, on se remet en route, pour s'arrêter bientôt encore dans une autre contrée.

« La direction nord-est indiquée par les Pahouins me paraît un point indubitable, car s'ils venaient de l'est, ils auraient dépassé l'Ogowè, et se seraient établis dans les contrées au sud du fleuve. Or c'est à peine si on rencontre quelques villages sur la rive gauche ; la masse de la population est restée sur la rive droite.

« En jetant un regard sur la carte d'Afrique, on voit au nord-est du Gabon une contrée encore entièrement inconnue, bordée à l'est par le pays des Niams-Niams. Et l'explorateur Schweinfurth trouve aux Pahouins des ressemblances frappantes avec les Niams-Niams, mêmes mœurs guerrières, même manière de s'habiller avec une étoffe faite d'écorce d'arbre.

« Les deux peuples se liment les incisives en pointe, tous deux ont l'habitude de se peindre la peau en rouge, prennent les mêmes soins de leurs chevelures et les tressent en nattes et en mèches. Les chefs portent la robe de léopard comme emblème de leur rang.

« Les coutumes fondamentales des Pahouins sont les mêmes que celles des Niams-Niams.
 « Ce sont les mêmes orgies, les mêmes danses furibondes à l'époque de la nouvelle lune, la même
 « vie errante à la poursuite du gibier ; enfin, les deux peuples ont les mêmes peines pour punir les
 « mêmes crimes.

« On peut donc affirmer que les Pahouins ont habité une partie du plateau central qui s'étend
 « de l'équateur au 10° de latitude nord et du 15° au 25° de longitude est. Aux futurs explorateurs
 « de nous dire si nos suppositions sont vraiment fondées en raison.

« Mais quelles sont les raisons qui poussent ou attirent ces tribus vers la mer ? Plusieurs ont
 « mis en avant le désir qu'avaient ces peuples de se mettre en relation avec les Européens qui ven-
 « dent de l'eau-de-vie, du tabac, des fusils, de la poudre. Ce désir peut sans doute entrer en ligne
 « de compte, mais est-il de force à arracher des peuplades entières au sol qu'ont habité leurs pères,
 « et à les lancer à travers d'immenses espaces dans des pays inconnus où ils ne savent s'ils pour-
 « ront demeurer, où ils seront forcés de lutter contre les indigènes et où ils risquent d'être exter-
 « minés ? Non, je ne le crois pas. Il y a des raisons plus sérieuses et, parmi celles-ci, ne pourrait-
 « on pas ranger les incursions incessantes des peuples islamisés, Foulbés, Haoussas ou autres ?
 « Les vieux Fang, arrivés de l'intérieur à la côte, ont souvent fait allusion à des cavaliers montés
 « sur des chevaux... »

Les hordes envahissantes des Fang, d'abord cantonnées dans la région des Monts de Cristal, débouchèrent dans l'Estuaire du Gabon vers 1860. Peu à peu, elles occupèrent successivement les bassins de la Bokoué, de la Maga et du Rëmbouè, tandis que vers le nord elles débordaient sur le Woleu-Ntem, la Guinée espagnole et le Cameroun (Éwondo, Bulè, etc...). Au sud, les Fang s'infiltrant parmi les autres races, ne tardèrent pas à atteindre le Moyen-Ogowè, — entre Lambaréné et Ndjolé, puis la Basse-Ngouniè, les lacs Onangué, Ezanga et Oguemouè, le Rëmbo-Nkomi et le Fernan-Vaz. L'un ou l'autre clan poussa même une pointe jusque vers la lagune de Setté-Cama, d'où ils revinrent se fixer définitivement au Fernan-Vaz. Enfin, on trouve aujourd'hui des villages fang aux abords de l'Océan, entre la pointe Denis et le Cap Lopez, et dans divers bras du delta de l'Ogowè. Mais la plupart de ces villages ne sont que l'ombre des anciens villages que l'on rencontrait encore au début de ce siècle, à quelque distance du Poste administratif de Kango.

« Les villages fang, — écrit Mgr Tardy, — étaient alors très grands, situés sur des hauteurs
 « afin de surveiller l'ennemi, barricadés et fortifiés, gardés à l'entrée et à la sortie par de vérita-
 « bles fortins percés de meurtrières. Le village se composait d'une double rangée de cases rectan-
 « gulaires, construites en écorces d'arbre et couvertes de feuilles de palmier-raphia. Ces cases
 « étaient reliées les unes aux autres suivant une ligne continue. Au milieu de la cour du village
 « se trouvait l'*abègne* ou case des hommes. Il y en avait autant que de familles dans le village.
 « C'est là que se réunissaient les hommes pour manger, recevoir les étrangers et « parler les pala-
 « bres »... L'existence chez les Fang était à la fois simple et rude. Aux femmes les soins des en-
 « fants, du ménage, des cultures. Pour les hommes, pas de travail régulier en dehors du temps où
 « on abattait et brûlait les vastes contrées de forêts nécessaires aux plantations. Mais il y avait la
 « chasse, les voyages et surtout les palabres ! »

« Autrefois, — note encore le P. Neu, — les Pahouins avaient pour la défensive un grand bou-
 « clier fait en peau d'éléphant ou en liane de rotang tressée et fortement serrée ; pour l'offensive,
 « une arbalète très bien conditionnée, des sagaies et des couteaux bien travaillés. Aujourd'hui,
 « ils ont laissé l'arbalète pour le fusil à pierre et il n'est jeune homme qui n'en possède plusieurs. »
 Nous ajouterons : les sagaies ainsi que les flèches d'arbalète étaient le plus souvent empoisonnées
 avec de l'*éné* ou *onai* (*Strophantus*).

L'établissement des Fang sur les bords des estuaires du Muni, de la Monda et du Gabon ne fut pas de tout repos. Après s'être battus contre les Bakèlè, leurs devanciers et leurs voisins les plus proches, les Fang de jadis furent presque continuellement en guerre les uns contre les autres, famille contre famille, village contre village, le plus souvent pour des questions de femmes, aussi farouches entre eux qu'au moment de leurs querelles sanglantes avec les autres races. L'anthropophagie chez eux a duré longtemps. A cette époque, les Fang se battaient aussi bien sur terre que sur mer. Que de fois les missionnaires de Donguila (station fondée en 1879) assistèrent, du haut de leur monticule, à des combats navals entre pirogues fang, se croisant sur l'Estuaire, l'une revenant du marché de Libreville, l'autre s'y rendant à son tour. Aussitôt le qui-vive retentissait : « *Nz'alur, oh ? nz'alur, oh ?* » Qui est-ce qui passe là ? Et chaque pirogue de décliner les noms de son clan et de son village. Si les deux embarcations appartenaient à des clans amis, on se donnait le bonjour et on se racontait des nouvelles, puis chacun allait de son côté. Mais si, par malheur, c'était des clans ennemis, alors la fusillade éclatait, suivie d'un abordage en règle, avec chavirage et perte des marchandises, sans compter les blessés, les tués et les noyés.

En dehors de ces abordages, les Fang, encore novices dans l'art de la navigation et chargeant leurs pirogues à pleins bords, payèrent un large tribut — corps et biens — à l'estuaire du Gabon, notamment dans le chenal de Ntchombyè, de sinistre mémoire, situé entre l'île Koniquet et la pointe Ovèndo et appelé pour cette raison le « tombeau des Noirs ».

Hardis chasseurs, ils parcouraient sans cesse les forêts à la recherche du gibier. Leur grande chasse collective était la chasse à l'éléphant. A celle à laquelle il fut invité par un chef fang du Haut-Temboni, l'explorateur Paul du Chaillu estimait à près de cinq cents hommes ceux qui y prirent part. Ils se divisèrent en plusieurs troupes et chacune d'elles partit pour se rendre au poste qui lui était assigné dans la forêt. « On sonne d'une espèce de trompe de chasse, note-t-il, et la « poursuite commence. Plusieurs des nôtres étaient postés à différents points d'une barrière ou « enchevêtrement, comme nous pouvons bien l'appeler, qui couvrait une très grande étendue ; « les autres se glissaient en silence à travers les bois, en guettant leur proie. Dès que les chasseurs « aperçoivent l'éléphant, ils s'en approchent avec précaution. Leur but est de l'effaroucher et de « le rejeter sur quelque partie de la barrière la plus rapprochée possible. Pour en venir là, ils ram- « pent sur le ventre, à la manière des serpents, avec une agilité surprenante. Le premier mouve- « ment de l'animal est de fuir : il se précipite droit devant lui, presque en aveugle, et pendant qu'il « se démène et épuise ses forces, on fait pleuvoir sur lui des javelines de tous côtés, même du haut « des arbres, tant qu'enfin la malheureuse bête, criblée de blessures, offre l'image d'un énorme « porc-épic. On ne cesse de la harceler de dards, jusqu'à ce qu'elle tombe morte.

« Ce jour-là, nous eûmes de cette manière quatre éléphants. Les indigènes s'animaient de « plus en plus à cette boucherie. Quant à moi, l'intérêt que j'y pris d'abord commença à s'affai- « blir, dès que le premier éléphant fut tué. Cette chasse me semblait monotone et quelque peu « déloyale ; cependant, elle n'est pas sans danger : un de nos chasseurs fut tué. »

Le Père Neu décrit ainsi l'industrie fang :

« Les Pahouins étant guerriers et chasseurs, leur industrie s'est portée principalement du « côté où étaient les besoins les plus pressants. Ils travaillent fort bien le fer, fabriquent des cou- « teaux, des herminettes, des sagaies, des coutelas de combat à double tranchant, à pointe aiguë, « à dessin élégant et une hache représentant un oiseau : tout le tour, du bec à la queue, est « tranchant ; on dit que c'est un couteau de sacrifice ou un couteau de guerre qu'on lance sur l'en- « nemi. Un coup de pointe de bec appliqué sur la tempe fait une blessure mortelle. La partie courbe

« sert ensuite à pratiquer la décollation de la tête. Toutes ces lames sont légères, mais d'une trempe solide ; elles l'emportent de beaucoup sur les couteaux et les sabres à un franc pièce que le commerce fournit aux populations africaines. Pour tout outillage, les forgerons ont deux morceaux de fer dont l'un sert d'enclume et l'autre de marteau. Tenailles et pinces sont inconnues : un bon forgeron prend le fer rouge à la main. On le chauffe avec un feu de bois activé par un soufflet formé d'un bloc de terre cuite dans lequel sont pratiquées deux excavations cylindriques aboutissant à deux trous extérieurs qui font office de porte-vent. Les cavités cylindriques sont recouvertes chacune d'une peau très souple à laquelle est adaptée un petit bâton. Le petit opercule, en s'élevant et en s'abaissant alternativement, aspire l'air et le rejette ; ce sont deux corps de pompe combinés dont le jeu alternatif donne une machine soufflante à effet continu. Ce soufflet simple et commode est connu de toutes les tribus de l'Afrique équatoriale.

« Outre les armes, les Pahouins forgent de très jolis bracelets sculptés, des sonnettes, des outils de travail pour les femmes et d'autres objets en fer et en cuivre.

« La fabrication de la poterie est aussi bien avancée chez eux ; ils font des vases de toutes sortes et des pipes fort originales.

« Le tissage est inconnu, mais la corderie est en honneur ; avec de la simple ficelle, ils fabriquent des sacs de chasse, des bonnets, des boucliers et des nattes aux dessins les plus variés. Le fil est fourni par différentes plantes textiles, dont les principales sont les feuilles d'ananas et le rotang qui donne une écorce aussi faible que solide.

« Ajoutez à cela un peu de culture et un peu de grossière menuiserie et vous aurez à peu près le bilan de l'industrie de ce peuple.

En guise de monnaie d'échange, principalement pour le versement de la dot coutumière, les Fang se servaient autrefois de *biki*. C'était une sorte de monnaie de fer, composée de trois petites tiges en forme de triangle, reliées au sommet et à la base par un lien de rotin. Certains « richards » en possédaient des quantités considérables dans des coffres de traite qu'ils empilaient les uns sur les autres dans un coin de leurs cases.

Les Fang, mis en relations avec les Blancs, — principalement des commerçants — par des traitants mpongwè installés dans leurs villages du Como et du Rembwè, ne se contentaient pas d'échanger leurs produits contre des marchandises européennes. Avides de *byum* (marchandises) et notamment de sel, dont ils avaient entendu parler dans leur long exode vers la côte, ils ne se gênaient guère pour piller les côtres et les goélettes des maisons de commerce ou de rançonner les passants. Parfois même, ils se permettaient de barrer le passage des rivières ou des criques. Des répressions s'en suivaient. Une canonnière de la Marine, l'« Arbalète » ou le « Marabout », commandée par un lieutenant de vaisseau, remontait l'Estuaire pour aller punir les villages coupables, bombardant leurs alentours, mettant le feu à leurs cases, rasant leurs bananeraies. A vrai dire, ces expéditions punitives causaient généralement peu de victimes. Au bruit lointain du bateau à vapeur, l'alerte était donnée, des cris retentissaient de tous côtés : « *Marabout asoa ! Marabout asoa !* » (le « Marabout » arrive !), le tambour de guerre (*nkul*) résonnait pour prévenir les gens à plusieurs lieues à la ronde. Alors vieillards, femmes et enfants se sauvaient dans des villages de culture (*mimfini*), situés parfois à une bonne heure de marche dans la forêt, emmenant avec eux tout ce qu'ils pouvaient emporter : bétail, volaille, etc... Seuls quelques guerriers armés restaient aux aguets cachés dans les palétuviers. Si la canonnière approchait trop près de la rive, des coups de feu partaient, puis chacun détalait au plus vite. Une fois ou l'autre cependant il y eut des prisonniers et des morts. Il advint même qu'un chef ou qu'un notable fut pris, pendu haut et court à la pointe

du mât et promené ainsi à la vue des autres villages pour leur donner une salutaire leçon. Par suite de ces mesures énergiques et — il faut le dire également — grâce à l'influence croissante des missionnaires, les Fang finirent par s'assagir et à abandonner progressivement leurs actes de brigandage et leurs luttes fratricides, du moins à proximité du chef-lieu de la Colonie.

* * *

En 1878, — raconte le P. Briault, — les Pahouins affluaient dans le Como en bandes nombreuses, poussant devant eux des débris de tribus, Bakèlè, Beséki : ils voulaient eux-aussi être instruits et manifestaient bruyamment leur bonne volonté. Le P. Delorme passa l'année à les visiter d'une crique à l'autre et finalement fixa le choix de son emplacement à Donguila, sur la rive droite. Soké, chef de Donguila, du clan des Èsiyen, reçut en cadeau une pendule de Besançon et donna un beau terrain. Seulement les débuts de l'installation furent des désastres ; les ouvriers noirs, que le Père laissait entièrement à leur savoir-faire, édifièrent une maison qui n'était pas d'aplomb et qu'ils percèrent d'une multitude de portes et de fenêtres ; quand on voulut y mettre la toiture, tout tomba à plat dans la cour. Le charpentier pleurait : Tais-toi donc, lui dit placidement le P. Delorme, ça peut arriver à tout le monde ! » Sur cette bonne raison, on recommence la bâtisse. Ce qu'on recommença, bien des fois, ce furent les tentatives d'évangélisation avec ces mauvaises têtes de Pahouins qui ne comprenaient pas grand'chose à ce qu'on leur voulait, et qui se tiraient des coups de fusil entre deux instructions. Une fois, à la suite d'une palabre pour un fétiche mis en pièces, ce fut le P. Delorme qu'ils prirent pour cible, et, sans le P. Davezac les choses auraient mal tourné. Enfin ce fut beaucoup de ne pas se décourager et de savoir attendre : ce ne fut pas rien non plus que d'inscrire, en deux années de fondations et de défrichements, 86 baptêmes et 4 mariages au compte de la nouvelle station.

« Entre temps le P. Delorme quittait cette fondation pour aller entreprendre, dans l'hivernage 1880-1881, une expédition dans l'Ogowè et jeter les fondations d'une autre Mission à Lambaré. »

« Il céda la place à un ouvrier plus jeune et mieux entendu aux travaux du bâtiment, le P. Stalter. Sous cette nouvelle direction, la Mission de Donguila eut son plein développement : maisons d'habitation, chapelle, école, atelier, jardin potager, plantations vivrières et de rap-port, ministère intérieur et extérieur.

« On apprit à parler fang et l'on composa divers ouvrages en cette langue. Jusque là on avait fait fond sur le mpongwè, clef commerciale si l'on veut, mais insuffisante à devenir la langue religieuse d'un pays où il s'en parle de quinze à vingt : on se décida de parler pahouin aux Pahouins.

« Depuis lors, on a multiplié les Missions chez les Fang, notamment dans le Woleu-Ntem où ils sont seuls à occuper le pays, et la tribu évolue de jour en jour. »

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BRIAULT (R.P.). — Notice biographique du P. Delorme... o. c.

CHAILLU (Paul Belloni du). — Voyages et Aventures... o. c.

NEU (R.P. Henri). — Lettres. Annales Apostoliques (PP. du Saint-Esprit), 1887.

TARDY (Mgr Louis). — Contes et proverbes Fang.

CHAPITRE XVI

LES BAVILI DE LA NGOUNIÈ

Descendants de Punda-Mundjinga, les Bavili de la Ngouniè dont le nom fait songer aux Bavili de Loango et de Mayumba, sont le reste d'une petite tribu en voie d'extinction.

Leur nombre a diminué sérieusement depuis la terrible épidémie de petite vérole de 1898, qui ravagea l'Ogowè et la Ngouniè.

Aucun village, aucune famille qui n'eut à déplorer des morts. Partout des cadavres, parfois deux ou trois dans la même case. Les vivants n'avaient plus la force d'enterrer les morts. Ils se contentaient de les traîner jusqu'à la rivière.

Ces Bavili de la Ngouniè ou de Sindara et leurs compatriotes du Moyen-Ogowè appartiennent, au point de vue linguistique aussi bien qu'au point de vue ethnique, à l'un des groupes les plus considérables du Gabon, comprenant les Baduma, les Bawandji, les Banzabi et les Batsangi.

Ils se disent plus particulièrement frères des Banzabi dont ils ne sont qu'une branche séparée du tronc, sous la poussée des Bakèlè, eux-mêmes fuyant sans doute devant les hordes des guerriers fang et Bosyéba, dans leur ruée vers l'Ogowè.

La preuve en est l'adage suivant : « *Wè buma Mwili, wè futa Munzabi, li mani* ». Tu tues un Vili, tu donnes un Nzabi à la place, et l'affaire est réglée.

D'après la tradition, avant d'arriver sur la Ngouniè, les Bavili habitaient la même région que les Mitsogo, les Banzabi et les Masango, au pays de Mikolo, situé probablement vers les sources de l'Ofoué et de l'Ikoï.

De là, sous la pression des Bakèlè, comme nous l'avons signalé plus haut, ces tribus se dispersèrent de côté et d'autre. Les Banzabi et les Masango remontèrent dans l'intérieur des terres, tandis que les Bavili et les Mitsogo se dirigeaient vers la Ngouniè.

En émigrant, quelques familles Bavili préférèrent s'établir à l'intérieur du pays, aux environs de la Louga. Aujourd'hui encore il existe l'un ou l'autre de ces villages.

D'autres familles s'installèrent sur la Ngouniè, de distance en distance, sur les deux rives, des chutes Samba à l'embouchure de l'Ikoï d'où elles remontèrent plus tard, toujours sous la pression des Bakèlè, pour se regrouper vers les chutes.

D'où la distinction en *basi-Mongo*, les gens de l'intérieur ; *basi-Tsamba*, ceux des environs des chutes Samba ; et *basi-Ntsina-Ngouni*, ceux d'aval.

Enfin, d'autres familles descendirent jusqu'à l'Ogowè ou se fixèrent, soit au voisinage des Séké (Adolè), soit à proximité des Galoa et des Nkomi (Ashuka), où on les rencontre encore aujourd'hui.

En 1899, lors de la fondation de la Mission catholique (mars) et du Poste administratif (novembre), les Bavili de la Ngouniè comptaient encore environ une vingtaine de villages dont les principaux étaient : dans l'arrière-pays, Bwalè-bandungu, Vambala, Mupopa, et Mupati... ; sur la rivière, Élivangondè, Égolani, Mayano, Musèngè, Muyondo, surtout Ngola et Dwani.

Le village Mubu, qui s'étendait autrefois sur près d'un kilomètre de longueur, à une heure de marche des chutes Samba, n'était plus qu'un amas de décombres. Les habitants venaient de l'abandonner pour se transporter à Pongo, en amont de Samba, à la suite de l'épidémie de petite vérole de l'année précédente.

A cette même époque, les clans vili se réduisaient à quatre. Lorsqu'on cherchait à se renseigner sur le clan d'un individu, il vous répondait invariablement : « *Mè musî-Muva, mè musî Ngyeno, mè musî-a-Kongo, ou mè musî-Loango* ».

Ces deux dernières appellations sembleraient indiquer que les Bavili de la Ngouniè sont venus des bords du Congo ou du pays de Loango...

Au point de vue linguistique, les Bavili parlent une langue identique, à quelques détails près à celles des Banzabi de Mbigou et de Koulamoutou, des Baduma et des Bawandji de Lastoursville, et des Batsangi de la Haute-Nyanga.

Cette langue a également de lointaines affinités avec certains idiomes du Haut-Ogowè, de l'Alima et du Congo : Mindunu, Ambamba, Akanini, Atègè, Mbochi, Balari, Bakongo et Vili de Loango.

Le premier européen qui visita le Moyen-Ogowè fut le voyageur anglais Bowdich. Il y vint par la route des caravanes d'esclaves.

Dans l'ouvrage qu'il écrivit plus tard il signale les Bakèlè, les Séké, les Adyumba, les Galoa et les Enenga, et, à vingt journées de la frontière des Enenga, le « royaume des Éshira » et, à dix au delà, « celui des Okandè », le plus puissant de tous.

Mais il ne dit rien des Bavili de la Ngouniè ni de leurs compatriotes du Bas-Ogowè. Pour quelle raison ? Peut-être qu'à cette époque les Bavili se trouvaient encore confinés au pays de Mikolo, avant l'invasion des Bakèlè dans les bassins de l'Ikoï et de l'Ofoué. Ou parce que, déjà fixés dans la Ngouniè, ils ne trafiquaient pas encore avec les tribus du bas-fleuve. Ces deux hypothèses sont plausibles.

Quarante ans plus tard (1858), l'explorateur Paul du Chaillu débouchait dans la Haute-Ngouniè, chez les Apindji.

Convoyé par des piroguiers apindji, il se rendit à Fougamou, passa devant les villages Ivéa-Moé, mais n'atteignit pas les chutes Samba, à une cinquantaine de kilomètres en avant, ni le pays des Bavili.

Ce fut seulement en 1866 que l'Anglais Bruce Walker, fondateur et premier directeur de la Maison Hatton et Cookson au Gabon, arriva dans l'Ogowè par le Rèmboùé et la voie de terre et se rendit chez les Enenga. Quoique assez peu libre de ses mouvements, il réussit cependant à remonter la Ngouniè jusqu'aux chutes Samba, profitant d'un convoi dirigé par le chef vili de Mukongo-Kumba, le village le plus important de la région. Ensuite il atteignit Bwalè-Ivéa, en amont des chutes où il établit plus tard une de ses factoreries.

Il note que les « habitants, — Bavili et Ivéa —, ont pour rôle commercial d'échanger de « l'ivoire, des esclaves et des tissus de fibres de raphia contre du sel et des marchandises euro- « péennes, servant d'intermédiaires entre les tribus situées en amont, Eshira et Mitsogo, et celles « situées en aval, Enenga et Galoa ».

Puis ce fut, après la guerre franco-allemande, la visite du Marquis de Compiègne et d'Alfred Marche.

« Nous arrivons le 30 novembre 1874, à la chute de Samba, raconte ce dernier. A cette épo- « que de forte crue, la chute n'a plus que cinq à six pieds de hauteur maximum. Après avoir « mouillé notre vapeur, nous allons établir notre campement sur l'île qui est au pied de la chute, « et qui n'est séparée de la rive droite que par un bras très étroit où l'eau s'engouffre avec vio- « lence et se brise contre les roches qui tapissent son lit. C'est pourtant le seul passage par lequel « on puisse faire remonter les pirogues au-dessus de la chute. La rive qui le borde est formée par « une montagne assez élevée sur laquelle est situé le premier village vili, Mukongo-Kumba.

« Notre camp présentait un tableau curieux et pittoresque. Nous avons fait construire deux « huttes, l'une pour M. Walker, l'autre pour nous. Sur l'une flottait le pavillon anglais, sur l'autre, « le drapeau français. Çà et là, les hommes avaient planté leurs moustiquaires qui formaient « autant de petites tentes en forme de carré long.

« Ces moustiquaires, faites de petites nattes très fines dont le tissu est très extrêmement « serré, garantissent assez bien les Noirs de la fraîcheur et de l'humidité de la nuit. C'est avec « ces nattes, véritables étoffes, qu'ils faisaient leurs pagnes avant qu'ils se fussent pris d'engoue- « ment pour les étoffes européennes et celles qu'on leur vend sont certainement moins solides.

« Du haut de leur village, les Ivili nous regardaient avec défiance ; enfin trois ou quatre indi- « vidus armés jusqu'aux dents se décidèrent à venir vers nous. Quand ils eurent vu qu'il n'y « avait rien à craindre, ils appelèrent leurs femmes qui vinrent nous vendre des vivres. Le lende- « main, de Compiègne, Amoral et moi, grimpâmes au village. Ce village, très grand et fort bien « bâti, était formé d'une rue principale très large, et de trois ou quatre rues latérales.

« Les cases étaient construites en bambou (raphia), parfaitement alignées de chaque côté ; « tout cela, rues et maisons, propres et bien entretenues.

« Quand nous fûmes arrivés au haut de la côte et que nous pénétrâmes dans le village, il « semblait désert. Tout le monde s'était enfermé dans les cases. Nous prîmes le parti de parcou- « rir tranquillement les rues, et petit à petit, nous eûmes tout le monde sur nos talons. Chaque fois « que nous nous retournions, c'était une bousculade générale, et les femmes se sauvaient en criant « comme des possédées.

« Cependant quelques hommes se décidèrent à venir nous parler, et nous pûmes en engager « quatre et louer une pirogue pour remonter la rivière au-delà des chutes, là où les Blancs n'étaient « pas encore allés. »

En mars 1899, fut fondée la Mission catholique de N.-D. des Trois-Épis de l'Équateur, au village Douani, chez les Bavili. Mais les missionnaires avaient aussi à évangéliser les Ivéa, les Bakèlè, les Fang, les Eshira et les Mitsogo, six tribus différentes parlant six idiomes différents. Heureusement, les villages riverains, en contact permanent avec les Galoa et les Enenga de Lambaréné, comprenaient l'omyéné.

Ce n'était pas la première fois que des missionnaires remontaient la Ngounié. Sans compter les tournées de ministère extérieur effectuées par les Pères de Lambaréné, ainsi que des visites des Ministres protestants, les Bavili se souvenaient d'avoir vu passer chez eux deux caravanes de missionnaires.

La première, en 1891, comprenait trois jeunes missionnaires, — un Père et deux Frères, — nouvellement débarqués de France, que conduisait le Supérieur de la Mission de Lambaréné. Ce fut une catastrophe. Ce voyage, entrepris en pleine saison des pluies, chez des peuplades inconnues, par des sentiers de brousse à peine battus, à travers monts et marigots, — une véritable aventure, — devait échouer nécessairement. C'est ce qui arriva.

Au premier village vili de l'intérieur, — Mubu, situé à une petite heure de marche des chutes Samba, — la caravane dut rebrousser chemin, faute de guide et de porteurs. Le Chef Mbongoma-Ndjémbou voulait bien en fournir, mais à condition qu'ils fussent payés d'avance.

Que faire sans porteurs et sans guides ? Force leur fut de revenir à Samba et de redescendre en pirogue à Lambaréné.

Mais, conséquence plus triste de cette folle équipée, deux des jeunes missionnaires mouraient quelques mois plus tard, et le troisième, un Antillais, atteint d'anémie cérébrale était obligé de reprendre le bateau pour rentrer en France.

Le second passage de missionnaires chez les Bavili, — une véritable épopée, — eut lieu en 1894, en sens contraire.

Mgr Le Roy, débarqué à Libreville deux ou trois mois plus tôt, avait pour la première fois, remonté l'Ogowè à travers les rapides jusqu'à Lastoursville et Franceville. Au retour il décida de revenir par la voie de terre. Dans ce voyage, il était accompagné du P. Bichet, de l'Administrateur Godel et d'un jeune fonctionnaire, M. Périer d'Hauterive, qui mourut durant le trajet, au delà de Pingo, vers la Waka.

La caravane comptait une quarantaine de porteurs engagés par l'Administration et une escorte de miliciens. Du pays des Baduma à celui des Bavili, le voyage dura 36 jours. De Samba à Lambaréné la caravane descendit sur 14 radeaux.

Quand j'arrivai à Sindara, en septembre 1899, Bavili, Ivéa, et Mitsogo, se souvenaient encore de cette fameuse randonnée à travers leurs territoires et de l'imposante caravane qui l'accomplit.

De l'établissement des premières factoreries jusqu'en 1898, il n'y eut dans la Ngouniè que des firmes étrangères : deux anglaises et une allemande, Hatton et Cookson, John Holt et Woermann. Ces factoreries n'étaient que des boutiques confiées à des traitants ou courtiers gabonais, à d'anciens laptots sénégalais ou à des sujets anglais, originaires d'Accra, Lagos ou Sierra-Leone.

Les directeurs et agents européens résidaient à Lambaréné. De petits bateaux à vapeur assuraient le ravitaillement en marchandises et l'évacuation des produits sur Lambaréné et le Cap Lopez.

Les maisons de commerce françaises n'arrivèrent dans le pays qu'à partir de 1898. Ce fut tout d'abord la Société du Haut-Ogowè (S.H.O.), puis celle de la Haute-Ngouniè (H.N.G.), ensuite la Compagnie Commerciale de l'Ogowè-Ngouniè (C.C.O.N.G.), enfin la Société des Factoreries de Ndjolé (S.F.N.).

Au début toute la Basse-Ngouniè dépendait administrativement du Poste de Lambaréné. Plus d'une fois on dut avoir recours aux canonnières fluviales de la Marine pour châtier les villages Bakèlè qui ne se gênaient pas pour piller les embarcations ou leur barrer le passage.

C'est après la dernière répression qui eut lieu en 1899 — cette fois contre les Fang Esendak — que fut décidé l'établissement d'un Poste dans la Ngouniè ; il fut construit en novembre de cette même année, à proximité des cinq villages fang incendiés par les miliciens et de là s'appela Sindara, corruption de « Esendak », nom du clan qui venait d'être mis à la raison, au mois de juillet précédent.

Relié plus tard à Fougamou, sur le bief supérieur de la Ngouniè, par une route automobile, Sindara a perdu de son importance au profit de cette dernière localité, devenue aujourd'hui le chef-lieu du District.

Nous devons enfin noter que le mot « Nguni » dont on a fait « Ngouniè » est Vili et « Nsina-Nguni » désigne la limite nord de leur territoire, en direction du Davo.

Les autres tribus donnent à la Ngouniè le nom de Durèmbu-du-Manga (Eshira) ; Otèmbo-a-Manga (Ivéa, Apindji et Mitsogo) ; Melèmbyè-a-Manga (Bakèlè) ; Belème (Fang).

Le premier terme veut dire : rivière, fleuve, cours d'eau ; le second est le nom d'un genre de palmier-nain (*Sclerosperma*) très abondant dans la région, dont les larges feuilles servent à couvrir les toitures.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

BOWDICH. — o. c.

CHAILLU (Paul Belloni du). — Voyages et Aventures... o. c.

CHAILLU (Paul Belloni du). — L'Afrique Sauvage... o. c.

COMPIÈGNE (Marquis de) et MARCHÉ (Alfred). — o. c.

FLEURIOT DE LANGLE (Vice-Amiral). — o. c.

MARCHÉ (Alfred). — o. c.

WALKER (R.B.N.). — Uber Ogowé und Ngunie. Mittheilungen Pertermann, 1875.

CHAPITRE XVII

A LA RECHERCHE DES PYGMÉES GABONAIS

La devise des Pygmées est caractéristique : *Bongongo bwa imo-imo* (traduisez : Bongongo, ou le Pygmée, l'invisible, l'insaisissable, vous le voyez à côté de vous, l'instant d'après il a disparu). Essayons malgré tout de les situer au Gabon.

Il y a quelque cinquante ans, j'ai eu l'occasion de visiter des îlots épars de Pygmées dans le bassin de la Ngounié, principal tributaire de la rive gauche de l'Ogowè. C'étaient tantôt des campements de brousse (*ngando*) avec huttes rondes (*étudi*), véritables « tanières de bêtes » ; tantôt des villages proprement dits (*mboka*), construits sur le modèle des populations bantoues, avec cases rectangulaires (*lèba*), rue (*mokili*) et bananeraie (*dipendo* ou *bisi*) ; ceci entre 1905 et 1933. J'ai même relevé, à cette époque, — sur l'ordre de Mgr Tardy, mon évêque d'alors, — quelques mots usuels du langage des Pygmées de la région ou ébongwé. Ce langage était généralement incompris des autres races (1).

* * *

Lorsque la France prit possession de l'Estuaire du Gabon (1839-1843), il existait un fort contingent de Pygmées, cantonnés sur la rivière Otandè, aux environs de la pointe Santa-Clara, à une douzaine de kilomètres au nord de Libreville. Ils ont disparu depuis longtemps. Les Mpongwè, — écrit le R. P. Gautier, — portés à inventer du merveilleux quand ils s'agit des Pygmées, prétendent que, pour arriver à cet endroit, ils trouvèrent moyen de passer à pied l'estuaire du Gabon, depuis la pointe des rochers de la presqu'île de Denis jusqu'à celle de la pointe Santa-Clara.

Un autre groupement, situé sur la rive gauche, s'était mis sous la protection des chefs de la famille des Asiga, dont le plus connu fut le roi Denis Kowé-Rapontchombo. On les y trouve encore, mais désormais métissés. Le dernier pur *okowa*, comme on disait, fut un nommé Kouba, danseur et acrobate réputé, qui est mort il y a quelques années. Durant son trop court séjour au Gabon, Mgr Le Roy fut conduit chez les Pygmées de Denis.

(1) Voir référence bibliographique de ce travail en fin de chapitre.

On m'a signalé également sur les bords du Rèm bouè, un des affluents de l'estuaire du Gabon, quelques petits villages de Pygmées vivant les uns près des Fang Bétsi, les autres près des Béséki ou Asékyani, avec lesquels ils faisaient très bon ménage. Ils ont dû probablement émigrer à la suite de leurs voisins.

En remontant de l'Estuaire vers le nord de la colonie, on trouvait dans le massif montagneux qui sépare la Monda du Rio-Muni, dans une région très difficile où les marais alternent avec les forêts de palmiers, une fraction de Pygmées, vivant d'ailleurs très isolés, sous la dépendance de chefs Béséki. Un peu plus haut, vers l'intérieur, entre le Ntèmboni et la Mandjanyè, un nouveau groupe assez important.

Plus haut encore, après avoir dépassé le Woleu, qui vient tomber dans l'Atlantique sous le nom de rio San Benito, dans les Monts de Cristal, au milieu des populations Mekurk, on trouvait une série de petits villages où ils habitaient à l'écart, sous le nom de Bengiel. Sous la même latitude vers les sources de l'Ayina ou Ivindo, le plus considérable des affluents de l'Ogowè (rive droite), sur les rives du Djah qui se dirige au contraire vers l'intérieur et vient alimenter la Sangha, sous le nom de Ngoko, on rencontrait un groupe de Pygmées plus homogènes que les précédents, se rattachant très probablement aux Ba-Binga du Moyen Congo. Crampel en a vu quelques-uns dans ces parages, vivant près des Fang Bétsi qui les nomment Bekü.

Les Pygmées de Denis se trouvaient en relations avec un autre clan demeurant en arrière des Orungu de Sangatanga (région du Cap Lopez). L'Amiral Fleuriot de Langle, dans ses « Croisières à la côte d'Afrique », eut jadis l'occasion de rencontrer un Pygmée de cette région. Entre le grand Okano et l'Abanga, tous deux se jetant dans l'Ogowè, on retrouvait ici et là quelques villages de Pygmées, vivant au milieu des Fang. En remontant l'Ogowè, Marche (1873), Mgr Le Roy (1893) et d'autres ont signalé la présence des Pygmées, au-delà de Ndjolé, rares d'abord chez les Fang, plus nombreux chez les Bakota et les Chakè.

Sur les affluents de gauche, le P. Trilles a retrouvé autour de la Ngouniè et de ses hauts tributaires les Pygmées Abongo ou Babongu, signalés depuis longtemps par du Chaillu, notamment dans le massif montagneux du Moukumu-na-Bouali, où les Eshira les désignent sous le nom de Barimba. De là, revenant vers la côte, par le Rèmbo-Nkomi et le Fernan-Vaz, on rencontre encore nos petits hommes.

Dans le bassin de la Ngouniè où j'ai vécu plus de 15 ans, il m'a été donné de voir, à plusieurs reprises, les Pygmées de Matèndè, sur la Louga, installés d'abord à proximité des villages Komi et Gadwa — chez les Mitsogo — dans des huttes de feuilles, ensuite au village même de Mobai, dans des cases ordinaires. En direction de la Waka et de son affluent la Mikanda, j'ai visité deux petits campements, aux environs des villages de Gèndèndè, chez les Mitsogo, et Ndjona, chez les Ivéa-Moé.

Enfin, en août 1933, je me suis rendu dans le Haut-Ikoï, région de Mimongo, vers les mines d'or actuelles, à une journée de marche de l'ancienne factorerie S.H.O. de Mullerville (Ndènga). Là, j'ai été conduit dans un véritable village, très bien entretenu, dont les cases étaient en tout pareilles à celles des villages voisins habités par les Mitsogo, les Simba et les Masangu. C'était un village de Pygmées « évolués » dont les jeunes gens ne parlaient pas moins que d'aller s'engager dans la Garde régionale...

Notons en passant que, vers 1880, j'ai connu personnellement à la Mission Sainte-Marie deux jeunes Pygmées, anciens esclaves libérés, baptisés sous les noms de Gervais et Protais, qui devinrent par la suite, l'un, un habile cordonnier, l'autre, un maître-forgeron. Plus tard, vers 1887, à la Mission Sainte-Anne du Fernan-Vaz, des enfants Pygmées passèrent aussi à l'école où ils étaient aussi bien doués que les autres enfants de la lagune.

A titre de curiosité, voici les diverses appellations sous lesquelles nos populations gabonaises désignent les Pygmées : Abongo, Babongo, Babongu, Azongo, Akowa, Akula, Bakoda, Bakwéya, Békwyé, Béku, Benkwéi, Bengiél, ou encore : Barimba, Bambènga, Babinga, Badjélé ou Bagama.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

FLEURIOT DE LANGLE (Vice-Amiral). — o. c.

GAUTIER (R.P.). — o. c.

TRILLES (R.P.H.). — Les Pygmées de la forêt équatoriale. Paris, Bloud et Gay, 1932, 1 vol., 530 p., 5 pl. h.-t.

WALKER (Abbé André Raponda). — Initiation à l'Ebongwè (langage des Négrilles du Gabon). Brazzaville, *Bulletin de la Société des Recherches Congolaises*, 1937, N° 23, p. 129-155.

CHAPITRE XVIII

SUR QUELQUES TRIBUS DU HAUT-OGOWÈ (Région de Franceville)

La région de Franceville était primitivement occupée par les Bakaninghi qui étaient ainsi les voisins immédiats des Atégé ou Batéké. Aussi beaucoup de personnes pensent-elles qu'à l'origine ils ne formaient tous qu'une seule tribu.

Mais à une époque que l'on peut approximativement fixer, il y a quatre ou cinq générations, les Mbédé qui habitaient au delà de la rivière Sebé, soit qu'ils aient été refoulés par d'autres tribus, soit par suite de guerres intestines, expulsèrent une partie des leurs. Ceux-ci entraînant avec eux les Bawumbu et Mindumu des bords de la Sebé se portèrent sur la Passa et l'Ogowè. Quelques Bawumbu atteignirent même la Haute-Ngouniè. Les Bakaninghi furent ainsi scindés en deux groupes qui se replièrent le long de l'Ogowè, l'un en aval, l'autre en amont de Franceville.

Les Mbédé émigrés comprenaient trois clans : les Mbédé proprement dits, de la Lékoni, de la Léké et de la Likabi ; les Ampini, entre les Mbédé de la Léké et ceux de Lingori au N.-È. de Franceville et les Ambama des environs de Bungu-Maduma.

La totalité des Mindumu ne s'arrêta pas dans les environs de Franceville. Une fraction importante des Asikuya alla plus loin à deux ou trois jours de marche. En 1912 ils parlaient encore le Ndumu.

Les Ndumu se divisent en Asikuya, Kanandjogo, Asiopigi, Asinyanghi. Les Moraï sont des Asinyanghi habitant le pays appelé Moraï ou Marayi.

On affirme aussi, selon le R. P. Biton, que les Asikouya de la rive droite de l'Alima sont aussi de race Ndumu.

Par contre les Andjininghi ne sont pas le moins du monde des Mindumu. Andjininghi est un terme de mépris, synonyme de poltron appliqué aux Bakaninghi qui ont dû fuir devant la poussée des autres tribus. Les Mbédé se servent d'ailleurs de cette expression à l'endroit des Mindumu et même les Mbédé de l'intérieur pour désigner ceux de leur race qu'ils ont chassés.

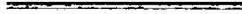
De leur côté les Bawumbu se divisent en Bawumbu proprement dits, Èndasa et Amasi.

Enfin on prétend aussi, à tort, que les Bawumbu et les Bakota sont deux races différentes. Cela ne paraît pas possible étant donnée la grande similitude de leurs langues.

Par suite de guerres et de discussions, une partie des Bakota qui habitaient primitivement la Haute-Mossaka et le Haut-Ivindo (rive droite) se sont séparés de leurs frères et sont venus sur l'Ogowè vers son confluent avec la Sébé.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Notes du R. P. BRON, Franceville, 1912.



RAPPEL BIBLIOGRAPHIQUE

- 1) ANNUAIRE DU GOUVERNEMENT GÉNÉRAL DE L'AFRIQUE ÉQUATORIALE FRANÇAISE, 1912. Paris, Larose, 1912, 2 vol., 340 et 950 p., 7 c.
- 2) ANTONINI. — Discours à l'Assemblée de l'Union Française, 1949.
- 3) ARCHIVES DE LA MARINE, documents historiques, Sénégal (de 1870 à 1879).
- 4) ARCHIVES de la Famille Denis.
- 5) BIGMANN (Louis). — Episode maritime sous l'Equateur. Brazzaville, *Liaison*, Janv. 1951, N° 7, p. 28-29.
- 6) BITON (R.P.). — Notes, Franceville, 1912.
- 7) BOUVEIGNES (Olivier de). — Les Anciens rois du Cougo (donne à la fin l'atlas de Guillaume de l'Isle — 1733).
- 8) BOWDICH. — Voyages au Rio Gabon (1817) ; In WALKENAER (Baron Ch.), Collection de relations de voyages par mer et par terre en différentes parties de l'Afrique depuis 1400 jusqu'à nos jours. Paris, 1826-1831, T. XII.
- 9) BRAZZA (Pierre Savorgnan de). — Voyages dans l'Ouest Africain. Paris, Le Tour du Monde, 1887-1888 : T. LIV (1887), p. 289-336, 36 grav., 1 c. et T. LVI (1888), p. 1-64, 51 grav.
- 10) BRIAULT (R.P.). — Notice biographique du P. Amable Delorme, *Bulletin des PP. du Saint-Esprit*, 1908.
- 11) BRIAULT (R.P.). — Vie du R. P. Libérinann.
- 12) BRUEL (Georges). — L'Afrique Equatoriale Française. Paris, Larose, 1918, 1 vol., IX + 558 p., ill.
- 13) BULLETIN des Pères du Saint-Esprit. Années 1876, 1879-1882, 1887, 1891-1893, 1895-1897, 1898-1899, 1908.
- 14) BURTON (Richard). — Two trips to Gorilla land and the Cataracts of the Congo. London, Sampson Low, etc., 1876, 2 vol., ill., c.
- 15) CHAILLU (Paul Belloni du). — L'Afrique Sauvage, nouvelles excursions au pays des Ashango. Paris, Michel Lévy, 1868, 1 vol., 411 p., ill., 1 c. h.-t.
- 16) CHAILLU (Paul Belloni du). — Voyages et Aventures dans l'Afrique Equatoriale. Paris, Michel Lévy, 1863, 1 vol., 546 p., ill., 1 c. h.-t.
- 17) COMPIÈGNE (Marquis de) et MARCHE (Alfred). — L'Afrique Equatoriale. Paris, Plon, 1876, 2 vol., 1 c.
- 18) DICTIONNAIRE Français-Mpongwè, 1877.
- 19) ECKENDORFF (Jean). — Notes sur les tribus des Subdivisions de Makokou et de Mékambo (Gabon). Brazzaville, *Bulletin Institut d'Etudes Centrafricaines*, 1945, vol. I, fasc. 1, p. 87-95, 1 c.
- 20) FLEURIOT DE LANGLE (Vice-Amiral). — Croisières à la côte d'Afrique (1868). Paris, Le Tour du Monde, 1872-1876 : XXIII^e vol. (1872), Livr. 593-595, p. 305-352, 37 grav., 1 c. ; XXVI^e vol. (1873), Livr. 674-676, p. 353-400, ill., 1 c. ; XXXI^e vol. (1876), Livr. 797-800, p. 241-304, 51 grav., 1 c.
- 21) GAUTIER (R.P.). — Étude historique sur les Mpongwè et tribus avoisinantes. Brazzaville, *Mémoires Institut d'Etudes Centrafricaines*, N° 3, 1950, 1 vol., 5 ph., 1 c.
- 22) GRIFFON DU BELLAY (Docteur). — Le Gabon (1861-1864). Paris, Le Tour du Monde, 1865, XII^e vol., Livr. 304 à 307, p. 273-320, très nb. ill.
- 23) HAUSER (André). — Notes sur les Omyènè du Bas-Gabon. Dakar, *Bulletin Institut Français d'Afrique Noire*, Série B, Vol. XVI, N° 3/4, Juil.-Oct. 1954, p. 402-415, 1 c.

- 24) LEFEBVRE (R. P. René). — Les Orungu, conférence donnée au cercle catholique de Libreville en 1932.
 - 25) LEJEUNE (R.P.). — Dans l'Ogowè, Lettre de Juillet 1886. *Annales Apostoliques* (PP. du Saint-Esprit).
 - 26) MACLATCHY (Alain). — L'organisation sociale des populations de la Région de Mimongo (Gabon). Brazzaville, *Bulletin Institut d'Etudes Centrafricaines*, 1945, vol. I, fasc. 1, p. 53-81, 1 c.
 - 27) MARCHÉ (Alfred). — Trois voyages en Afrique Occidentale ; Sénégal, Gambie, Casamance, Gabon, Ogowè. Paris, Hachette, 1879, 1 vol., 24 grav., 1 c.
 - 28) NEU (R.P. Henri). — Lettre. *Annales Apostoliques* (PP. du Saint-Esprit), 1887.
 - 29) PRÉVOST. — Histoire Générale des Voyages, 1747, T. IV.
 - 30) RÉFÉRENCES pour l'étude sur les Nkomi. — *Bulletin des PP. du Saint-Esprit*, 1887.
 - 31) RÉSUMÉ des faits qui composent l'histoire religieuse du vicariat des deux Guinées (Gabon) de 1838 à 1909.
 - 32) REYNARD (Robert). — Recherches sur la présence des Portugais au Gabon (XV-XIX^e siècles). Brazzaville, *Bulletin Institut d'Etudes Centrafricaines*, Nouvelle série, 1955, N^o 9, p. 15-66, 1 c.
 - 33) RINCHON (R.P. Dieudonné). — La traite et l'esclavage des Congolais par les Européens, Histoire de la déportation de 13.500.000 Noirs en Amérique, s. l., s.é., 1929, 1 vol., 306 p., 37 ph.
 - 34) ROQUES (R.P.L.S. sp.). — Le pionnier du Gabon, Jean-Remi Bessieux. Paris, Spes, 1956.
 - 35) SUPPLÉMENT aux Instructions Nautiques, N^o 724, 1903.
 - 36) TARDY (Mgr Louis). — Contes et Proverbes Fang.
 - 37) TRILLES (R.P.H.). — Les Pygnées de la forêt équatoriale. Paris, Bloud et Gay, 1932, 1 vol., 530 p., 5 pl. li.-t.
 - 38) WALKER (Abbé André Raponda). — Essai de grammaire Tsogo. Brazzaville, *Bulletin Institut d'Etudes Centrafricaines*, Nouvelle série, 1950, N^o 1 (suppl.), p. 1-10.
 - 39) WALKER (Abbé André Raponda). — Initiation à l'Ebongwé (langage des Négrilles du Gabon). Brazzaville, *Bulletin de la Société des Recherches Congolaises*, 1937, N^o 23, p. 129-155.
 - 40) WALKER (Abbé André Raponda). — Les tribus du Gabon. Brazzaville, *Bulletin de la Société des Recherches Congolaises*, 1924, N^o 4, p. 55-99.
 - 41) WALKER (Abbé André Raponda). — Voyage au pays Mitsogo, 1907.
 - 42) WALKER (Abbé André Raponda). — Notes personnelles.
 - 43) WALKER (R.B.N.). — Uber Ogowe und Ngunie. *Mitteilungen Petermann*, 1875.
-

TABLE DES FIGURES

Fig. 1. — Carte des tribus du Gabon	7
Fig. 2. — Carte des migrations des tribus du Gabon	11
Fig. 3. — Carte de l'estuaire du Gabon	13
Fig. 4. — Carte de la région de la Ngouniè et du Bas-Ogowè	15

* * *

TABLE DES ILLUSTRATIONS

PLANCHE 1. — Chefs Gabonais	face p. 24
1. Antchouvé Kowé Rapontchombo ou le roi Denis.	
2. Félix Adandé, fils et successeur du roi Denis (vers 1910).	
3. Jean-Félix Rapontchombo, petit-fils du roi Denis, premier bachelier du Gabon (vers 1890) à Vitry (Ille-et-Vilaine) : en uniforme de douanier.	
4. Félix Adandé, arrière petit-fils du roi Denis, « chef de la collectivité Mpongwè du Gabon ».	

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	5
PREMIÈRE PARTIE : GRANDES FIGURES GABONAISES.	
CHAPITRE I	
Clans et chefs de clan gabonais	21
CHAPITRE II	
Un chef gabonais : Denis Rapontchombo	24
CHAPITRE III	
Félix Adandé, le successeur du roi Denis Rapontchombo	30
CHAPITRE IV	
Une grande figure gabonaise : Ré-Dowé ou le roi Louis	34
CHAPITRE V	
Un contemporain du roi Denis Rapontchombo : le roi Georges Rassondji	37
CHAPITRE VI	
François Antchouwé Ré-Dembino, roi de l'île Koniquet	42
CHAPITRE VII	
Qui a ouvert le Gabon à la France ?	46
DEUXIÈME PARTIE : HISTOIRE DE QUELQUES TRIBUS.	
CHAPITRE I	
Les Mpongwè de l'Estuaire	49
CHAPITRE II	
Un clan éteint : les Ndiwa	58
CHAPITRE III	
Les Adyumba du Moyen-Ogowè	60
CHAPITRE IV	
Les Enenga du lac Zilé (Moyen-Ogowè)	62
CHAPITRE V	
Les Galoa du Moyen-Ogowè	65
CHAPITRE VI	
Les Orungu du Cap Lopez	70
CHAPITRE VII	
Les Nkomi du Fernan-Vaz et de l'Ogowè-Maritime	82
CHAPITRE VIII	
Les Béséki, Séké ou Asékyani	90

CHAPITRE IX	
Les Benga du Haut-Cameroun à l'Océan Atlantique	94
CHAPITRE X	
Les Ngowé, Ngobé ou Ngubi de la lagune d'Iguèla	99
CHAPITRE XI	
Les Eshira ou Gisira, habitants des savanes	103
CHAPITRE XII	
Une tribu de montagnards : les Mitsogo ou Kangè ..	113
CHAPITRE XIII	
Les Apindji, marins d'eau douce	125
CHAPITRE XIV	
Les Bakèlè, Ntomboli ou Bongomò du Gabon	131
CHAPITRE XV	
Les Fang, derniers arrivés à la côte	137
CHAPITRE XVI	
Les Bavili de la Ngouniè	143
CHAPITRE XVII	
A la recherche des Pygmées gabonais	148
CHAPITRE XVIII	
Sur quelques tribus du Haut-Ogowè	151
Rappel bibliographique	153
Table des figures	155
Table des illustrations	155

4° Les photographies à reproduire seront d'une très grande netteté, tirées sur papier noir, et d'un format au moins égal à 6 x 9 cm. Les dessins doivent être définitifs, tracés à l'encre de chine noire sur bon papier (normal ou calque) et non inclus dans le texte. Dans l'un et l'autre cas il y a intérêt à fournir des documents qui devront être réduits pour l'impression. La justification des planches est de 10,5 x 17 cm pour le Bulletin et de 15 x 20 cm pour les Mémoires.

Ceci implique la nécessité, si besoin est, de tracer graphiquement l'échelle sur le document lui-même et non de l'exprimer par une fraction qui serait faussée par la réduction.

La légende des figures sera fournie sur une feuille séparée : elle ne doit faire corps, ni avec le document ni avec le texte.

5° Il sera gratuitement remis aux auteurs 25 tirés à part non réimposés. Les exemplaires supplémentaires, ou de présentation différente, seront à leur charge.

6° Les opinions émises le sont sous la seule responsabilité de leurs auteurs.

* * *

ONT PARU :

MÉMOIRES I. E. C.

- N° 1. PELLEGRIN (Fr.). *Les Légumineuses du Gabon*. 1948, 284 p., VIII pl. h.t. Prix : 25 NF (sans le port par voie aérienne).
- N° 2. TISSERANT (Rév. P. Ch.). *Catalogue de la flore de l'Oubangui-Chari*. 1950, 166 p., 1 carte. Prix : 15 NF (sans le port par voie aérienne).
- N° 3. GAUTIER (Rév. P.). *Etude historique sur les Mpongoués et tribus avoisinantes*. 1950, 71 p., 5 ph. non num. Prix : 10 NF (sans le port par voie aérienne).
- N° 4. LAMBERT (J.). *Catalogue de la Bibliothèque de l'I. E. C. (Matières, Auteurs et Périodiques)*. 1951, 153 p. Prix : 15 NF (sans le port par voie aérienne).
- N° 5. BALANDIER (G.) et PAUVERT (J.-Cl.). *Les villages gabonais. Aspects démographiques, économiques, sociologiques. Projets de modernisation*. 1952, 92 p., 20 fig., 2 pl. photos h.-t. Prix : 20 NF (sans le port par voie aérienne).
- N° 6. ADAM (Mgr J.). *Grammaire Composée Mbede - Ndumu - Duma*. 1954, 176 pages. Prix : 20 NF (sans le port par voie aérienne).
- N° 7. SORET (M.). *Démographie et Problèmes urbains en A.E.F. Poto-Poto - Bacongo - Dolisie*. 139 p., 55 tableaux, 18 fig., 1954. Prix : 20 NF (sans le port par voie aérienne).
- N° 8. BONNEAU (Père J.). *Grammaire Pounoue et Lexique Pounou-Français*. 177 p., 1956. Prix : 20 NF (sans le port par voie aérienne).

PUBLICATIONS HORS-SÉRIE :

KELLERMANN (L.). *Catalogue de la Bibliothèque (supplément n° 1)*. Ronéo., 21 x 31, 234 p., 1953. Prix : 15 NF (sans le port par voie aérienne).

SORET (M.). *Carte ethnique de l'Afrique Equatoriale, au 1/1.000.000, en couleurs, 1955. Feuille N° 1, Brazzaville ; Feuille N° 2, Pointe-Noire*. Prix : 7 NF chacune (sans le port par voie aérienne).

BULLETIN I. E. C. Nouvelle Série :

- | | | |
|--|----------------------------------|------------------|
| N° 1 et Supplément (<i>épuisé</i>) - 1950. | N° 7-8 - 1954 (<i>épuisé</i>). | N° 15-16 - 1958. |
| N° 2 - 1951. | N° 9 et 10 - 1955. | N° 17-18 - 1959. |
| N° 3 et 4 - 1952. | N° 11 et 12 - 1956. | |
| N° 5 et 6 - 1953. | N° 13-14 - 1957. | |

Prix de l'abonnement (2 numéros ou 1 numéro double : 15 NF).

* * *

Adresser la correspondance et les manuscrits :

Monsieur le DIRECTEUR de l'I. E. C.
Boîte Postale 181 - BRAZZAVILLE